

15-5-50

LES

QUARANTE FAUTEUILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1634-1886

PAR

CHARLES BARTHÉLEMY



PARIS
LIBRAIRIE BLÉRIOT
HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR
55, quai des Grands-Augustin, 55,

1886

LES

QUARANTE FAUTEUILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1634-1886

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

LES

QUARANTE FAUTEUILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1634-1886

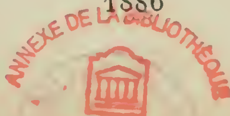
PAR

CHARLES BARTHÉLEMY



PARIS
LIBRAIRIE BLÉRIOT
HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR
55, quai des Grands-Augustins, 55,

1886



PRÉFACE

I

ORIGINES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les origines de l'Académie française sont des plus modestes, et jamais plan ne fut moins concerté, ainsi que va l'établir le récit suivant, dont nous empruntons les éléments aux fondateurs et aux contemporains de cette Compagnie destinée à devenir bientôt illustre.

Voici les faits dans toute leur intéressante simplicité.

Vers 1629, quelques amis, gens d'esprit, logés en différents quartiers de Paris, convinrent de prendre un jour chaque semaine pour se réunir chez l'un d'eux ét s'entretenir de littérature et de poésie; c'étaient Godeau, de Gombauld, Chapelain, Conrart, Giry, Habert, de Cérisy, de Serisay et de Malleville : en tout, neuf personnes. Ils s'assemblaient chez Conrart, qui demeurait alors rue Saint-Martin, quartier assez central. « Là, dit le premier historien de

l'Académie, Pellisson[1], là ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, et de toute sorte de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres. Que si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait à tous les autres, qui lui en disaient librement leur avis; et leurs conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation qu'ils faisaient ensemble. Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans, et comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême; de sorte que quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là, et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel... sans bruit et sans pompe et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant. »

Neuf! Le nombre des Muses, n'eût pas manqué de remarquer cet ancien qui disait que, pour jouir des plaisirs de la table, il ne fallait pas être moins de trois et plus de neuf, le nombre des Grâces ou celui des Muses. C'est peut-être ce qu'à l'origine avaient pensé les quelques amis, qui, sans le savoir, préludaient à la fondation de l'Académie et, fidèles à la tradition grecque, couronnaient leurs réunions intimes par une promenade ou par une collation.

Ils avaient résolu de ne pas étendre leur cercle et de continuer, d'une façon intime, leurs cordiales réunions; mais il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, que le secret le plus absolu fût

1. Page 9, tome I, de l'édition donnée par M. Livet, en 1858.

gardé par neuf personnes, assez répandues d'ailleurs dans la société mondaine de Paris. Ce fut Malleville qui commit ce que Pellisson appelle, avec esprit, cette heureuse faute. Il avait parlé de la petite réunion à Faret qui, introduit dans une de ces assemblées, s'en retourna si enchanté de l'accueil qu'il y avait reçu qu'il en fit confidence à Desmarets et à Boisrobert : tous deux exprimèrent le désir d'assister aux réunions hebdomadaires et on ne crut pas devoir leur refuser cette faveur, car c'en était déjà une alors. L'introduction de Boisrobert devait avoir une trop grande influence sur l'avenir très prochain de la petite réunion pour que nous n'en parlions pas.

En homme d'esprit sagace qu'il était, ce qui le frappa et le charma en même temps, ce fut l'impartialité avec laquelle la critique et l'éloge étaient départis dans l'examen des ouvrages communiqués ou lus à ces esprits d'élite. Admis dans l'intimité du cardinal de Richelieu, dans la pensée duquel il entrait d'asseoir le crédit de la France près des autres nations, non seulement par la puissance de ses armes et de son unité, mais aussi par l'influence de sa langue et de sa littérature, Boisrobert eut hâte de faire part au ministre de ce qu'il avait vu et entendu. Celui-ci, après avoir prêté une grande attention au récit de son familier, lui demanda si ces hommes de goût ne voudraient point se constituer en un corps reconnu par l'État. Boisrobert saisit cette proposition et s'en fit l'interprète auprès des intéressés dont il ne doutait pas que le consentement fut immédiatement acquis. Mais il ne tarda pas à reconnaitre qu'il s'était trompé, en s'avançant ainsi

« Quand ces offres eurent été faites,... à peine y eut-il aucun de ces messieurs qui n'en témoignât du déplaisir et ne regrettât que l'honneur qu'on leur faisait vînt troubler la douceur et la familiarité de leurs conférences. » (Pellisson.)

Après une longue discussion et une opposition assez marquée, les membres de la petite Académie se rendirent enfin à l'avis de Chapelain, qui leur représenta que « par les lois du royaume toutes sortes d'assemblées qui se faisaient sans autorité du prince étaient défendues, » et l'on résolut d'accepter la proposition du premier ministre.

On était alors au commencement de l'année 1634. A cette époque, Conrart s'étant marié, les futurs académiciens résolurent de s'assembler, jusqu'à nouvel ordre, chez Desmarets, à l'hôtel Pellevé (à l'angle de la rue du Roi de Sicile et de la rue Tison), et ils s'occupèrent sérieusement de l'établissement de leur compagnie, dont le cardinal les laissait libres d'augmenter le nombre de ses membres et de rédiger eux-mêmes les statuts.

La haute protection du ministre valut à la naissante compagnie la demande d'admission de plusieurs hommes aussi distingués par leur mérite que par leur rang dans la société; tels furent principalement d'abord Desmarets et Boisrobert, puis de Montmort, maître des requêtes, du Chastelet, et de Bautru, tous deux conseillers d'État, Servien, secrétaire d'État, et le garde des sceaux, Séguier.

Puis, on créa trois hauts dignitaires, un Directeur et un Chancelier, qui seraient amovibles, plus un Secrétaire perpétuel; les deux premiers, désignés par le sort et le dernier par les suffrages de l'assem-

blée. Le Directeur fut de Serizay, le Chancelier Desmarets, le Secrétaire Conrart.

Il s'agissait de savoir quel nom prendrait la compagnie; entre plusieurs qui furent proposés, celui de l'Académie française, approuvé par Richelieu, fut adopté à l'unanimité comme étant le meilleur, parce qu'il était le plus clair.

Il restait, et c'était là l'essentiel, à bien définir en quoi consisteraient les travaux de l'Académie et quelles en seraient la nature, la portée et l'utilité. Faret fut chargé de rédiger, sous forme de discours préliminaire, ce programme qui devait être la préface naturelle des statuts de la nouvelle Compagnie et dicterait à ses membres leurs devoirs en même temps qu'il indiquerait quels titres avaient à produire les aspirants à l'Académie française.

Le travail de Faret, dont nous empruntons l'analyse des principaux points à Pellisson [1], établissait d'abord : « Que de tout temps le pays que nous habitons avait porté de très vaillants hommes, mais que leur valeur était demeurée sans réputation au prix de celle des Romains et des Grecs, parce qu'ils n'avaient pas possédé l'art de la rendre illustre par leurs écrits; qu'aujourd'hui pourtant les Grecs et les Romains ayant été rendus esclaves des autres nations, et leurs langues même si riches et si agréables étant comptées entre les choses mortes, il se rencontrait heureusement pour la France que non seulement nous étions demeurés en possession de la valeur de nos ancêtres, mais encore en état de faire revivre l'éloquence, qui semblait être ensevelie avec ceux

1. P. 21 et 22.

qui en avaient été les inventeurs et les maîtres;... qu'il semblait ne manquer plus rien à la félicité du royaume que de tirer du nombre des langues barbares cette langue que nous parlons et que tous nos voisins parleraient bientôt, si nos conquêtes continuaient comme elles avaient commencé; que pour un si beau dessein le premier ministre du roi avait trouvé à propos d'assembler un certain nombre de personnes capables de seconder ses intentions; que ces conférences étaient un des plus assurés moyens pour en venir à bout; que notre langue plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes pourrait bien enfin succéder à la latine, comme la latine à la grecque, si on prenait plus de soin qu'on n'avait fait jusqu'ici de l'élocution, qui n'était pas, à la vérité, toute l'éloquence, mais qui en faisait une fort bonne et fort considérable partie. »

L'expansion et l'universalité de notre langue, non seulement en Europe, mais à l'étranger et dans le monde entier, tel était le rêve grandiose et surtout éminemment patriotique du cardinal de Richelieu; l'établissement de l'Académie française l'a réalisé et le réalise de plus en plus chaque jour; c'est la langue de la diplomatie et des rapports internationaux, c'est la langue de tous les gens bien élevés et de nos ennemis même les plus invétérés.

Quant aux qualités ou aptitudes que devaient avoir ceux qui se constituaient les régulateurs et les législateurs de la langue française, « il ne suffisait pas, poursuit le discours de Faret, d'avoir une grande et profonde connaissance des sciences, ni une facilité de parler agréablement en conversation, ni une imagination vive et prompte, capable de beaucoup

inventer; mais il fallait comme un génie particulier et une lumière naturelle capable de juger de ce qu'il y avait de plus fin et de plus caché dans l'éloquence; il fallait enfin comme un mélange de toutes ces autres qualités en un tempérament égal, assujetties sous la loi de l'entendement et sous un jugement solide.

« Quant à leurs fonctions :... qu'elles seraient de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées, ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du Palais et dans les impuretés de la chicane, ou par les mauvais usages des courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant et de ceux qui disent bien dans les chaires ce qu'il faut dire, mais autrement qu'il ne faut; que pour cet effet il serait bon d'établir un usage certain des mots; qu'il s'en trouverait peu à retrancher de ceux dont on se servait aujourd'hui, pourvu qu'on les rapportât à un des trois genres d'écrire, auxquels ils se pouvaient appliquer; que ceux qui ne vaudraient rien, par exemple, dans le style sublime, seraient soufferts dans le médiocre et approuvés dans le plus bas et dans le comique; *qu'un des moyens dont les Académiciens se serviraient pour parvenir à la perfection serait l'examen et la correction de leurs propres ouvrages;...* que si les résolutions de l'Académie ne pouvaient servir de règles à l'avenir, au moins pourraient-elles bien servir de conseils, puisqu'il n'y avait point d'apparence que tant d'hommes assemblés n'eussent pu décider des choses dont on ne pouvait nier qu'ils n'eussent fait voir une assez heureuse pratique... »

Le passage important que nous avons souligné,

au cours de cette citation, pose naturellement la question de l'examen du *Cid*, demandé par Richelieu à la naissante Académie et nous semble l'épigraphe même très logique et sans ambages des détails que, l'histoire à la main, nous consacrerons à cette page lumineuse et cependant si mal interprétée des annales de l'illustre compagnie.

Peu après la rédaction des statuts, Chapelain fut chargé, avec trois de ses collègues, d'un rapport sur le projet du Dictionnaire et de la Grammaire dont l'Académie devait surtout surveiller la rédaction. Ce ne fut qu'en 1694, cinquante-neuf ans plus tard, que parut la première édition du Dictionnaire dont l'élaboration fut assez lente, comme on le voit; aussi était-ce un grand travail.

En janvier 1635, furent données les lettres patentes royales portant reconnaissance de l'Académie française comme institution publique.

Pellisson semble regretter que les membres de l'Académie n'aient pas obtenu une rémunération pécuniaire que, d'ailleurs, par délicatesse, aucun d'eux ne voulut demander, « et ils préférèrent un honneur assez imaginaire au solide et véritable intérêt de leurs successeurs. » Il y aurait beaucoup à dire sur ce point; contentons-nous de remarquer que, pour un littérateur et un poète, l'ami de Fouquet, gâté depuis par les libéralités du trop fameux surintendant, se montre ici bien positif.

Le garde des sceaux s'empressa de faire sceller les lettres royales et exprima le désir qu'il aurait à faire partie de l'Académie.

Il ne restait plus qu'à faire vérifier, comme on disait alors, les lettres patentes au Parlement ; ici

l'on rencontra bien des difficultés et des longueurs dont il est indispensable de parler, en recherchant les causes de l'opposition de ce grand corps de l'État à l'établissement d'une assemblée purement littéraire comme s'affirmait elle-même et était proclamée celle-ci.

Les lettres royales, après avoir été signées par de Loménie, secrétaire d'État, furent remises entre les mains d'Hennequin de Bernay, conseiller en la grande Chambre, pour en faire le rapport au Parlement. Comme l'affaire traînait en longueur, on tenta diverses démarches successives auprès des notables et principalement du premier président; mais elles furent toutes inutiles. En vain, le cardinal-ministre prêta son concours aux académiciens solliciteurs, rien n'y faisait; poussé à bout par le mauvais vouloir évident du Parlement, Richelieu écrivit au premier président une lettre conçue dans des termes à la fois fermes et conciliants.

Les susceptibilités du Parlement avaient été assez éveillées, sinon justifiées, pour que depuis onze mois ce corps, naturellement ombrageux, retardât son visa aux lettres patentes.

Le roi menaçait de perdre patience, il écrivit au Parlement et lui intima ses volontés, en termes catégoriques.

De plus, Richelieu témoigna au Procureur général, qui l'était allé voir à Conflans, qu'il désirait absolument cette vérification et il fit entendre au premier président que, pour peu qu'on apportât encore de longueurs ou d'obstacles à cette affaire, il ferait présenter et vérifier les lettres au grand Conseil. La menace du ministre était bien faite pour effrayer le

Parlement dont l'ombrageuse susceptibilité craignait toujours des empiètements sur ses privilèges. Cependant il y eut encore des longueurs, et ce ne fut qu'un an après (10 juillet 1637), que les lettres royales furent vérifiées, avec cette clause expresse : « A la charge que ceux de la dite Assemblée et Académie ne connaîtront que de l'ornement, embellissement et augmentation de la langue française et des livres qui par eux seront faits et par autres personnes qui le désireront et voudront. »

Que craignait donc de l'Académie française le Parlement, pour insérer une telle clause? C'est qu'il soupçonnait celle-ci d'un *dessein* secret, ainsi que l'écrivait Richelieu au premier président.

Ici encore nous devons laisser la parole à Pellisson, qui a recherché et démêlé les motifs de l'hésitation, voire de l'opposition du Parlement à l'établissement de l'Académie française, dans laquelle il lui semblait voir une rivale dangereuse.

« Je ne doute point que vous ne cherchiez avec quelque étonnement par quelle raison ou par quel caprice un corps si judicieux que le Parlement de Paris consentait avec tant de peine à un dessein, je ne dirai pas si innocent, je dirai même si louable. Mais pour mieux comprendre quelle était la disposition du Parlement, il faut se représenter quelle était alors celle de toute la France, où le cardinal de Richelieu ayant porté l'autorité royale beaucoup plus haut que personne n'avait fait encore, était aimé et adoré des uns, envié des autres, haï et détesté de plusieurs, craint et redouté presque de tous. Outre donc que l'Académie était une institution nouvelle, qui n'eût pas manqué d'elle-même

de partager les esprits et d'avoir des approbateurs et des ennemis tout ensemble, on la regardait comme l'ouvrage de ce ministre, et on en jugeait ou bien ou mal, suivant la passion dont on était prévenu pour lui. Ceux qui lui étaient attachés parlaient de ce dessein avec des louanges excessives : jamais, à leur dire, les siècles passés n'avaient eu tant d'éloquence que le nôtre en devait avoir ; nous allions surpasser tous ceux qui nous avaient précédés et tous ceux qui nous suivraient à l'avenir. et la plus grande partie de cette gloire était due à l'Académie et au cardinal. Au contraire, ses envieux et ses ennemis traitaient ce dessein de ridicule, accusaient l'Académie d'inventer des mots nouveaux, de vouloir imposer des lois à des choses qui n'en pouvaient recevoir et ne cessaient de la décrier par des railleries et par des satires. Le peuple aussi et les personnes, ou moins éclairées, ou plus défiantes, à qui tout ce qui venait de ce ministre était suspect, ne savaient si sous ces fleurs il n'y avait point de serpent caché et appréhendaient pour le moins que cet établissement ne fût un nouvel appui de sa domination, que ce ne fussent des gens à ses gages, payés pour soutenir tout ce qu'il ferait et pour observer les actions et les sentiments des autres. On disait même qu'il retranchait quatre-vingt mille livres de l'argent des boues de Paris pour leur donner deux mille livres de pension à chacun, et cent autres choses semblables. »

En France, la passion s'est toujours mêlée à tout et a souvent failli compromettre les meilleures choses ; ainsi, Richelieu, en se déclarant le protecteur de l'Académie, lui fut d'abord plus nuisible qu'utile : d'ail-

leurs, la politique et l'esprit d'opposition essayaient de battre en brèche le grand ministre qui, toute sa vie, fut en butte aux calomnies et aux conspirations.

Quelle stupide rumeur que celle qui transformait en espions grassement soudoyés les quarante dont on sait que les travaux n'eurent jamais d'autre salaire que l'honneur !

« Quant à moi, poursuit Pellisson, voici ce que je pense de la difficulté que le Parlement faisait de vérifier l'édit de l'Académie. Le Parlement, où il y a toujours quelques personnes extraordinaires, parmi beaucoup d'autres qui ne le sont pas, était divisé, si je ne me trompe, sur le sujet de l'Académie et du cardinal de Richelieu, par les mêmes passions et par les mêmes opinions qui divisaient tout le reste de la France, excepté peut-être qu'il y avait en cette compagnie moins d'affection pour lui que partout ailleurs et que la plupart le considéraient en eux-mêmes comme l'ennemi de leur liberté et l'infracteur de leurs privilèges.

« J'estime donc qu'il y pouvait avoir trois partis dans le Parlement sur ce sujet. Le premier et le moindre de ceux qui, jugeant sainement des choses, ne voyaient rien à blâmer ni à mépriser dans ce dessein. Le second, de ceux qui, pour être ou animés contre le cardinal, ou trop attachés à la seule étude du Palais et des affaires civiles, se moquaient de cette institution comme d'une chose puérile ; et de ceux-là il y en eut un, à ce que j'ai appris, qui, opinant sur la vérification des lettres, dit : que cette rencontre lui remettait en mémoire ce qu'avait fait autrefois un empereur, qui, après avoir ôté au Sénat la connaissance des affaires publiques, l'avait con-

sulté sur la sauce qu'il devait faire à un gros turbot qu'on lui avait apporté de bien loin. Je crois enfin qu'il y avait un troisième et dernier parti, qui peut-être n'était pas le moins puissant, de ceux qui, tenant tout pour suspect, appréhendaient, aussi bien que le vulgaire, quelque dangereuse conséquence de cette institution. J'en ai deux preuves presque convaincantes; la première, cette lettre du cardinal, où vous voyez qu'il assure le premier président « que les Académiciens ont un dessein tout autre que celui qu'on avait pu lui faire croire. » La seconde, cette clause de l'arrêt de vérification : « que l'Académie ne pourra connaitre que de la langue française et des livres qu'elle aura faits ou qu'on exposera à son jugement; » comme s'il y eût eu quelque danger qu'elle s'attribuât d'autres fonctions et qu'elle entreprît de plus grandes choses. Et c'est là, comme je pense, la cause des obstacles qu'on apporta durant deux ans à la vérification de ces lettres. »

A la distance où nous sommes des faits accomplis et à un point de vue éloigné de plus de deux siècles, les craintes du Parlement nous sembleraient bien puériles, si nous ne savions pas que, même à notre époque, on a accusé l'Académie française d'être un foyer d'opposition plus ou moins accentuée contre presque tous les gouvernements qui se sont succédés, de la chute du premier Empire à la République actuelle. Mais c'est trop s'appesantir sur de semblables imputations, si peu fondées...

L'Académie était enfin reconnue et avait une existence légale bien assise, mais rien ne désarme l'envie, mère de la satire, et les pamphlets eurent d'autant plus beau jeu que le nouveau corps dédaigna d'y

répondre, s'étant engagé, par un article exprès de ses statuts, à s'y montrer complètement indifférent.

Au nombre des premières satires qui parurent contre l'Académie, il faut signaler, en passant, un écrivain à la solde de Marie de Médicis, ennemi acharné de Richelieu ; puis, ce fut au tour de Saint-Évremont, auteur de la *Comédie de l'Académie*, auquel on peut joindre Ch. Sorel, qui imagina des requêtes ridicules pour la conservation ou bien pour la suppression de quelques mots, enfin la *Requête des Dictionnaires*, ingénieuse fantaisie due à la plume de Ménage.

Pendant près de dix ans, de 1634 à 1643, l'Académie n'eut pas de local fixe pour tenir ses séances: nous la voyons successivement campée, on peut le dire, dans la rue Saint-Martin chez Conrart, chez Desmarets dans la rue du Roi-de-Sicile, chez Chapelain dans la rue des Cinq-Diamants, chez Montmor dans la rue Sainte-Avoie, ensuite — après un retour chez Chapelain et Desmarets, — chez Gomberville proche l'église Saint-Gervais, chez Conrart, chez Cérizy à l'hôtel Séguier, enfin chez Bois-Robert à l'hôtel de Mélusine. En 1643, après la mort du cardinal de Richelieu, l'Académie prit domicile fixe chez le Chancelier.

Il y aurait lieu de s'étonner que le grand ministre, protecteur de l'Académie française, n'eût pas songé à lui donner un abri digne d'elle, si l'on ne savait de quelles incessantes préoccupations fut remplie une telle existence. Nous avons la certitude qu'il voulait ériger à la nouvelle création un palais digne d'elle, qu'il eût fait élever dans une grande place par lui projetée près la porte Saint-Honoré et sur le plan

de la place Royale. La Mesnardière, dans le discours qu'il fit à l'Académie pour sa réception, nous apprend quelles étaient les vues du cardinal de Richelieu.

« J'eus de Son Éminence, dit-il, de longues et glorieuses audiences vers la fin de sa vie durant le voyage de Roussillon, dont la sérénité fut troublée pour lui de tant d'orages. Il me mit entre les mains des mémoires faits par lui-même, pour le plan qu'il m'ordonna de lui dresser, de ce magnifique et rare collège, qu'il méditait pour les belles sciences, et dans lequel il avait dessein d'employer tout ce qu'il y avait de plus éclatant pour la littérature dans l'Europe. Ce héros eut alors la bonté de me dire la pensée qu'il avait de vous rendre arbitres de la capacité, du mérite et des récompenses de tous ces illustres professeurs qu'il appelait et de vous faire directeur de ce riche et pompeux Prytanée des belles-lettres dans lequel, par un sentiment digne de l'immortalité, dont il était si amoureux, il voulait placer l'Académie française le plus honorablement du monde et donner un honnête et doux repos à toutes les personnes de ce genre qui l'auraient mérité par leurs travaux. »

Une mort prématurée vint interrompre ce projet qui fait autant d'honneur à l'Académie française qu'à son illustre protecteur. Voulant laisser toute liberté aux élus de la littérature, Richelieu n'assista jamais à aucune de leurs séances, quoiqu'il fût fier de cette création et qu'il se montrât d'une esquisse bienveillance à l'égard de ses membres.

II

LE « CID » DEVANT L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — LES PREMIERS MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Il s'agit ici de ce qu'on appela alors « l'affaire du *Cid* », dont les origines et les suites ont été mal comprises jusqu'à nos jours, grâce à l'esprit de passion que l'on porte dans l'examen des événements même purement littéraires. Or, le *Cid* fut un de ces événements, ainsi que la critique qu'en fit l'Académie d'après le désir de Richelieu auquel on a prêté, bien gratuitement, un esprit de mesquine jalousie contre Corneille et des préoccupations politiques : double assertion qui se réfute d'elle-même, lorsqu'on réfléchit que Richelieu était trop grand pour se montrer envieux du poète normand et qu'il n'abaissait pas la politique jusqu'à d'aussi minces détails.

Le succès du *Cid* avait été immense dans tous les rangs de la société ;

> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue,

a dit Boileau en un vers demeuré l'arrêt de la postérité.

Or, de ce que le cardinal s'occupait de théâtre et avait produit, en collaboration, quelques tragédies, certains esprits étroits en conclurent qu'il devait être jaloux de la gloire de Corneille et que ce fut pour satisfaire, en la déguisant sous une apparence littéraire, sa petite rancune qu'il exprima et accentua à l'Académie française son désir de la voir s'occuper

de l'examen approfondi de cette œuvre hors ligne d'un de ses membres. Mais, en cette circonstance, le ministre ne faisait que se conformer à l'article 45 de l'Académie, ainsi conçu : « L'Académie ne jugera que des ouvrages de ceux dont elle est composée. » C'est assez clair, ce semble, et Richelieu, en usant d'un droit consacré et reconnu, avait saisi l'occasion de mettre en relief et dans son vrai jour l'importance du corps dont il était le protecteur et qu'il avait à cœur de défendre contre les perfides et absurdes imputations que nous avons plus haut rapportées. La critique, pas plus que la parodie, ne s'attache qu'aux hommes et aux œuvres d'élite et de génie.

Le 16 juin 1637, l'Académie, cédant au désir de Richelieu, décida que trois de ses membres seraient nommés pour examiner le *Cid*, et les critiques particulières et diverses dont il avait été l'objet, notamment les *Observations contre le Cid*, du fougueux Scudéry, un des membres de l'Académie. Après cinq mois de travail, la compagnie littéraire mit au jour ses *Sentiments sur le Cid*.

« On s'est beaucoup inquiété, dit un écrivain de nos jours[1] de savoir quels motifs avaient pu pousser Richelieu à exiger de l'Académie l'examen du *Cid*. Les uns ont vu simplement, dans la conduite du cardinal, une jalousie d'auteur ; les autres ont cru que le ministre, si sévère pour les duellistes, n'avait pu voir sans colère une tragédie dont un duel formait le nœud, où un duel provoquait l'intérêt. Outre ces motifs, en quelque sorte personnels..., il put en avoir un autre plus désintéressé et plus noble : il

1. M. Livet, *Op. cit. sup.*, Introduction, p. v et vi.

avait rencontré, pour la fondation de l'Académie, d'assez graves difficultés dans les défiances jalouses du Parlement. Il était tout naturel qu'il voulût réfuter et mettre à néant ces soupçons ; il saisit donc la première occasion éclatante pour exiger de l'Académie un acte décisif qui la montrât au public ce qu'elle était, et ce qu'elle devait toujours être, une assemblée littéraire et non un corps politique. Dans ce dessein, il choisit la pièce en vue, la pièce unique alors et réputée merveilleuse, le *Cid* de Corneille. Le poète comprit peu l'honneur qu'on lui faisait de le critiquer malgré lui ; et le ministre alors ne daigna pas donner au mécontentement d'un auteur une explication qui, dans tous les cas, eût été fort incomplète. Mais en même temps, et par une sorte de compensation, de réparation honorable, Richelieu faisait représenter le *Cid* trois fois au Louvre et deux fois au palais Cardinal ; il permettait à sa nièce très soumise, la duchesse d'Aiguillon, d'en accepter la dédicace ; il donnait au jeune poète des marques fréquentes de sa libéralité, et enfin il conférait au père de Corneille des lettres de noblesse. Deux dates suffiraient, d'ailleurs, au défaut de toutes ces raisons, pour montrer que Richelieu put agir dans l'intérêt de son Académie naissante : le 13 juin 1637, la Compagnie se décida à faire l'examen du *Cid* ; le 9 juillet suivant, elle obtint que le Parlement fît enregistrer les lettres patentes nécessaires à son établissement, après une résistance qui n'avait pas duré moins de deux ans et demi ! »

M. Ch. Livet [1] a corroboré ces assertions très justes,

1. Livet, *Précieux et précieuses.*

en y insistant ailleurs, dans son intéressante étude sur Scudéry, dont les rodomontades à l'égard de Corneille compliquèrent à la fois les desseins de Richelieu et les vues de l'Académie.

Les lettrés connaissent les *Observations sur le Cid.* « On ferait sans doute autrement aujourd'hui ; mais quels modèles l'Académie avait-elle à suivre quand elle entreprit ce travail ? Pour la première fois, on vit la critique comprendre le respect qu'elle se devait à elle-même et à l'auteur dont elle s'occupait ; et si l'on compare le texte de l'Académie à tous ceux du même genre publiés soit à la même époque, soit dans les temps antérieurs, il sera facile de se convaincre que jamais la critique n'avait pris une position aussi élevée dans la littérature [1]. »

Le plan du *Dictionnaire* avait donné lieu à deux projets très raisonnés ; le second, rédigé par Chapelain avec beaucoup de clarté, fut approuvé par Richelieu, qui en donna la direction principale au célèbre grammairien Vaugelas. A l'audience que lui accorda le ministre, l'académicien termina l'entretien par un mot spirituel et heureux ; Richelieu venait de rétablir une pension dont jouissait l'homme de lettres. « Eh bien ! monsieur, lui dit avec enjouement le ministre, vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de *pension.* » Sur quoi Vaugelas répondit : « Non, monseigneur, et moins encore celui de *reconnaissance.* »

Sans doute le *Dictionnaire* fut lentement conduit, mais il fut heureusement terminé, et il doit être mis au premier rang des travaux de la compagnie dont

1. Livet, *Introd.*, p. VII.

il fut et est resté le plus utile. C'est le véritable code de la langue française, et dans quel autre pays trouve-t-on un lexique qui se soit produit avec un succès égal ou une égale autorité ?

Parmi les événements remarquables qui se produisirent à l'égard de l'Académie française et la mirent en une haute réputation, dès son origine, il faut signaler la visite dont l'honora la reine de Suède, Christine, lorsqu'après son abdication volontaire elle passa par la France pour se rendre à Rome, où elle avait résolu de terminer ses jours dans le calme, l'étude des lettres et la jouissance des arts. Déjà, en 1652, l'Académie avait reçu la visite du baron Spar, grand seigneur suédois, l'un des amis de Christine. « Cet honneur flatta beaucoup la compagnie à qui le baron fit son compliment, comme je le trouve dans les registres, en termes non seulement fort purs et fort français, mais encore fort élégants. Il assura ces messieurs, et de la passion qu'il avait eue de voir leur assemblée, comme une des choses les plus remarquables de Paris et du royaume, et de l'estime particulière que la reine faisait de leur corps, dont elle ne manquait jamais de demander des nouvelles à tous ceux qui retournaient de France en Suède[1]. »

Quelques années plus tard, en 1658, Christine fit elle-même à l'Académie une visite dont la relation intéressante nous a été conservée par les deux académiciens, Conrart et Patru.

L'admission de Ch. Perrault dans le sein de l'Académie y amena l'usage des discours de réception

1. Pellisson, p. 146.

et des séances publiques, à chacune de ces cérémonies. A la même époque, Louis XIV donna à cette assemblée un local digne d'elle, au Louvre, pourvut aux dépenses courantes et créa les jetons.

On sait que les membres de l'Académie sont ordinairement rangés par fauteuils sur les listes où ils se succèdent. L'origine de ces listes par fauteuils est rapportée ainsi par La Place[1] : « Le cardinal d'Estrées, devenu très infirme, et cherchant un adoucissement à son état dans son assiduité aux séances de l'Académie, demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siège plus commode que les chaises qui étaient alors en usage ; car, il y avait seulement un fauteuil pour le directeur. On en rendit compte à Louis XIV qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie et confirma par là l'égalité académique.

Le *Dictionnaire de l'Académie* allait paraître en 1694, fruit d'un travail assidu de cinquante-neuf années ; la compagnie chargea Ch. Perrault d'en préparer l'épître dédicatoire au roi, protecteur de l'assemblée. Cette pièce d'éloquence fut soumise, avant d'être livrée à la publicité, à l'examen de chacun des membres de l'Académie, qui en reçut une copie imprimée. Le ton élogieux de cette épître n'en exclut pas l'expression de la vérité, surtout en ce qui a trait au goût et à l'éloquence de Louis XIV qui y sont préconisés et qui rendaient l'Académie fière d'un tel protecteur.

1. La Place, *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature* (1785-90).

Après ces principaux détails sur l'histoire de la fondation de l'Académie française, il est temps et nous avons hâte d'aborder la partie essentielle même de ce livre consacrée à une notice aussi complète que possible, quoique succincte, on le prévoit (vu l'abondance des matières et les bornes de ce petit livre), des quarante fauteuils et des titulaires de chacun, qui s'y sont succédés pendant plus de deux siècles, de 1634 à 1885.

Ces nombreuses biographies auront toujours de l'intérêt ; mais, nous avons dû insister à l'égard des premiers et plus anciens académiciens, pour une raison essentielle.

« L'esprit de malveillance et d'innovation, qui est souvent un esprit d'ignorance, a surtout pris à partie, dans ses attaques contre l'ancienne Académie, les hommes obscurs qu'on y voit nommés. Mais, une simple réflexion suffit pour montrer combien sont injustes en cela les adversaires de la compagnie. Au moment de la fondation de l'Académie, quand ce n'était pas encore un honneur envié et disputé, comme depuis, de figurer sur la liste, peut-on mettre en doute les titres que les contemporains, mieux informés que nous, reconnaissent aux premiers académiciens ? Si tous n'avaient pas le génie qui crée des œuvres durables, tous avaient le goût de la langue et le désir de la porter à sa perfection : n'était-ce pas là l'objet de ces réunions désintéressées d'où sortit l'Académie ? Et peut-on trouver mauvais que MM. Habert, par exemple, MM. de Serisay, Giry ou Colomby aient fait partie de la Compagnie, quand on se rappelle que ces purs et vrais amateurs de la littérature et de la langue étaient assidus aux

réunions de Conrart et qu'ils étaient le fond même de ces assemblées que Richelieu eut la noble idée d'ériger en Académie ?

« Ces personnages obscurs que l'on reproche à l'Académie d'avoir accueillis en son sein, mais qui lui étaient, en quelque sorte, antérieurs, et qui tous avaient fait leurs preuves de zèle pour l'avancement de la langue, avaient pour confrères d'ailleurs les hommes les plus autorisés et les plus en renom. Ainsi Chapelain, homme de cœur, critique exact et sage, qui a fait de la solide et bonne prose, et qui n'a eu d'autre tort que de vouloir être poète trop tard et malgré Minerve ; Chapelain, le correspondant de tous les savants de l'Europe, conseillé par tous les gens de lettres français et étrangers comme un oracle sûr en matière de goût, est celui de tous les académiciens peut-être qui a été traité avec le plus d'injustice : on a oublié tous ses autres mérites pour ne songer qu'à son malencontreux poème.

« A côté de Chapelain, nous voyons Maynard, son ami. Il est peu lu ; mais il y a de lui des strophes durables ; c'est un excellent artisan en fait de langue, et il a fait une des plus belles odes qu'on puisse citer en français. Gombauld et Malleville sont des poètes ingénieux et délicats qui ont trouvé grâce devant la sévérité de Despréaux. Les œuvres de Porchères Laugier, comme celles de M. Habert, disséminées dans des recueils peu répandus, n'ont jamais été réunies : nos modernes railleurs les connaissent-ils ? Il en est de ces auteurs comme de leur confrère, le discret et prudent Conrart, dont les services à l'Académie n'ont cependant jamais été contestés. Habert de Montmor, Silhon, Ballesdens

furent les protecteurs des gens de lettres et des savants, le premier, par sa générosité et surtout par la libérale hospitalité de ses réunions, origine de l'Académie des sciences; les deux autres, par leur crédit auprès de Mazarin ou de Séguier. Voici encore Voiture : quelle fine et gracieuse délicatesse! Vaugelas, quel goût éclairé, quel sentiment du vrai génie de la langue! Balzac, quelle prose savante! Balzac est le véritable académicien, l'*Académiste* par excellence; Racan, du Ryer, l'un, disciple favori de Malherbe et le plus pur héritier de ses traditions, l'autre, rival souvent heureux du grand Corneille, méritent d'être étudiés; et si l'Académie peut aisément justifier certains choix, ces derniers sont du moins de ceux dont elle peut s'honorer. »

Ainsi s'exprime un de nos modernes écrivains qui connaît le mieux le XVIIe siècle et l'Académie française[1].

Encore un mot : en tête de la liste des Académiciens qui ont occupé chacun des quarante fauteuils, de 1634, époque de la fondation, jusqu'à nos jours, la liste chronologique de grand nombre de ces fauteuils offre de piquants rapprochements dans l'ordre des dates.

1. Livet, *Introd.*, p. XI et XII.

LES
QUARANTE FAUTEUILS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PREMIER FAUTEUIL

1634. Godeau. — 1673. Fléchier. — 1710. H. de Nesmond. — 1727. J.-J. Amelot. — 1749. Le maréchal de Belle-Isle. — 1761. L'abbé Trublet. — 1770. Saint-Lambert. — 1803. Maret, duc de Bassano. — 1816. Lainé. — 1836. E. Dupaty. — 1852. A. de Musset. — 1858. De Laprade. — 1884. Coppée.

I. — Godeau

Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, né à Dreux en 1605, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Il s'adonna de bonne heure à la poésie, et, de sa province, il envoyait, sans aucune prétention, ses premiers essais poétiques à Conrart, son parent, chez lequel il logeait lorsqu'il venait à Paris. Ces productions d'un jeune homme furent tellement goûtées par les personnes auxquelles Conrart les montra, que celui-ci conçut l'idée de rassembler dans sa maison quelques gens de lettres pour leur en faire la lecture. Ces assemblées commencèrent la réputation de Godeau. Fixé à Paris

et engagé dans l'état ecclésiastique, il composa en vers français une paraphrase du cantique *Benedicite*, dont il fit hommage au cardinal de Richelieu. Le ministre dit du ton le plus gracieux à l'abbé-poète : « Vous me donnez *Benedicite* , et moi, je vous donnerai *Grasse*. » Peu de jours après, Godeau était promu à l'évêché de Grasse. Richelieu avait eu la main heureuse.

Les productions littéraires de Godeau prouvent la fécondité de son esprit : il écrivait avec une abondante facilité. Outre la poésie, l'histoire et la biographie ont tour à tour largement occupé sa plume.

Il mourut en 1672.

II. — Fléchier

Esprit Fléchier, issu d'une famille distinguée, naquit en 1632, à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras. Entré dès l'âge de seize ans dans la Congrégation de la Doctrine chrétienne, il se prépara par de profondes études à l'art difficile de la prédication.

Les sermons de Fléchier accrurent sa réputation, et ses oraisons funèbres y mirent le comble. Bientôt les portes de l'Académie française s'ouvrirent pour lui; il y fut reçu, en 1673, à la place de Godeau, le même jour que Racine : il parla le premier et excita de vifs applaudissements.

En 1685, il fut élevé à l'évêché de Lavaur par Louis XIV; de Lavaur, Fléchier fut transféré à Nimes en 1687.

Les devoirs de l'épiscopat n'avaient pas affaibli en lui l'amour des lettres; il devint le protecteur de l'Académie de Nîmes.

Il mourut en 1710.

III. — H. de Nesmond

Henri de Nesmond, d'une famille noble, originaire de l'Angoumois, se fit de bonne heure un nom dans la chaire; successivement évêque de Montauban, puis d'Albi, il fut reçut, en 1710, à l'Académie française.

H. de Nesmond mourut en 1727.

IV. — J.-J. Amelot

Né en 1689, après avoir occupé diverses charges de magistrature, il fut reçu un des quarante de l'Académie française, en 1727, et mourut en 1749.

V. — Le maréchal de Belle-Isle

Né en 1684 à Villefranche, en Rouergue, il était le petit-fils du célèbre Fouquet. Il sortait à peine de l'adolescence, lorsque Louis XIV lui donna un régiment de dragons, à la tête duquel il servit avec distinction. Il reçut une blessure au siège de Lille et fut fait brigadier des armées du roi. Ce fut dans la guerre de la succession d'Espagne qu'il acheva de se faire la plus brillante réputation. Tous ses états de services furent toujours à la même hauteur,

sous la Régence comme sous le règne de Louis XV.

Louis XV récompensa les services du maréchal, en le créant duc et pair en 1748. L'Académie française le reçut dans son sein en 1749 : il y prononça un discours remarquable par l'éloquence noble qui y régnait et surtout par la façon dont il loua le cardinal de Richelieu, obligation de rigueur, difficile à remplir d'une manière neuve.

Usé par l'âge et le travail, il mourut en 1761.

VI. — L'abbé Trublet

Né à Saint-Malo en 1697, l'abbé Trublet se fit connaître de bonne heure dans la littérature. Un article très bien pensé sur le *Télémaque* de Fénelon, qu'il publia dans le Mercure de 1717, attira sur lui l'attention de Fontenelle et de La Motte.

Trublet s'était mis sur les rangs pour l'Académie française, dès 1736, époque de la publication de ses *Essais de littérature et de morale*; il n'y entra qu'en 1761, ce fut la seule ambition de sa vie. Réimprimés plusieurs fois et traduits à l'étranger, ses *Essais* sont un livre plein d'intérêt, d'agrément, de précision et de clarté. Citons encore ses *Panégyriques des Saints*, précédés de réflexions très bonnes à tirer sur l'éloquence et particulièrement sur l'éloquence de la chaire.

VII. — Saint-Lambert

Il naquit en 1717, à Vezelise en Lorraine, d'une famille noble, mais sans fortune. Voué par sa nais-

sance à la carrière militaire, il servit dans le corps des Gardes-Lorraines; mais après la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il s'attacha au roi Stanislas dont la cour offrait une réunion de femmes spirituelles et de littérateurs aimables. Lorsque Voltaire vint s'établir à la cour de Lunéville, il reconnut les dispositions poétiques de Saint-Lambert et mit une sorte d'enthousiasme à louer le goût et l'élégance qui brillaient dans les premiers essais de ce jeune militaire. Puis, Saint-Lambert vint se fixer à Paris où l'avait déjà précédé le bruit de ses poésies fugitives. Tant que le roi Stanislas vécut, Saint-Lambert partageait son année entre Paris et la Lorraine, où il avait une place d'exempt des gardes du corps de ce monarque. Il servit, depuis, comme colonel dans la guerre de Hanovre (1756-1757). Il renonça ensuite pour jamais à la carrière militaire, dans laquelle il s'était peu distingué, pour se consacrer exclusivement aux lettres et aux plaisirs du grand monde. Il vécut désormais à Paris, ne paraissant rechercher d'abord que les succès de société, et se contenta d'y lire ses poésies fugitives et les fragments du poème des *Saisons*, auquels il travaillait depuis longtemps et qui ne parut qu'en 1769. Ce poème lui ouvrit les portes de l'Académie, où il fut reçu en 1770.

Parvenu à l'âge de soixante-douze ans, Saint-Lambert vit sa vieillesse troublée par les malheurs de la Révolution qui amenèrent la dispersion, la ruine ou la mort fatale de ses amis et la destruction de l'Académie française. Jusqu'à l'année 1793, Saint-Lambert se montra fort assidu aux réunions de ce corps : après sa dissolution, il se retira à la campagne, où il eut le bonheur de vivre oublié. Il ne

sortit de sa retraite que pour montrer combien il était resté fidèle à ses anciennes affections littéraires. Le 1er juillet 1800, lorsque les académiciens qui se trouvaient à Paris, rassurés par le retour de l'ordre, tentèrent de reconstituer l'Académie française, Saint-Lambert assista aux réunions qui eurent lieu pour cet objet. Ce projet resta sans exécution, jusqu'au 28 janvier 1803. Alors l'Académie française, constituée sur de nouvelles bases, fut comprise, comme classe de littérature française, dans les quatre sections de l'Institut. Saint-Lambert fut appelé à en faire partie ; mais il mourut quelques jours après.

VIII. — Maret, duc de Bassano

Il naquit le 1er mars 1763, à Dijon, où son père, médecin distingué, était secrétaire perpétuel de cette Académie bourguignonne, qui comptait alors parmi ses membres les Voltaire, les Debrosses, les Buffon, etc. Ses premières études furent dirigées vers les connaissances nécessaires pour entrer dans l'artillerie et le génie. A l'âge de dix-huit ans, il concourut pour le prix proposé par l'Académie de Dijon : le sujet était l'éloge de Vauban. Carnot, déjà officier de génie, eut le prix ; Maret fut nommé après lui, et son ouvrage obtint les honneurs de la lecture, dans une séance solennelle présidée par le prince de Condé, qui témoigna une bienveillance particulière au jeune auteur. Cependant des raisons de famille lui firent abandonner ses premières études pour la jurisprudence, à laquelle il joignit le droit politique ; il prit ses grades à l'Université de Dijon, fut reçu

avocat au parlement et bientôt membre de l'Académie de cette ville. Le comte de Vergennes, informé des dispositions de son jeune compatriote, le fit venir à Paris. Maret, tout en se livrant à des études très sérieuses, n'abandonna pas le culte des lettres. Présenté par Buffon au Lycée, que protégeait le comte de Provence, et qui depuis devint l'Athénée, il se trouva en relations avec les illustrations de l'époque.

Retiré des affaires depuis la chute de Napoléon, Maret avait toujours aimé et cultivé les lettres.

Il était entré dans la seconde classe de l'Institut (Académie française), le 23 mars 1803, en remplacement de Saint-Lambert.

IX. — Lainé

Né à Bordeaux le 11 novembre 1767, il avait débuté avec éclat dans la carrière du barreau, lorsque la Révolution éclata : il avait à peine vingt-deux ans. En 1796, il reprit sa profession et devint l'un des avocats les plus occupés de Bordeaux, riche alors en talents de premier ordre. Promptement dégoûté des excès révolutionnaires, il ne négligeait aucune occasion de défendre les opprimés et de flétrir les oppresseurs, si haut qu'ils fussent placés. Il ne connaissait d'autres distractions aux travaux du palais que la culture des lettres, et il possédait à fond tous les publicistes. La Restauration le compta au nombre de ses plus brillants orateurs.

Reçu parmi les quarante, en 1816, c'était l'un des plus beaux talents oratoires de l'époque. Son genre

d'éloquence était éminemment littéraire, son esprit et sa mémoire étaient nourris des grands orateurs et des historiens de l'antiquité.

X. — Dupaty

Fils du célèbre magistrat dont il portait le nom, Dupaty naquit à Blanquefort (Gironde), en 1775. Après quelques campagnes maritimes et un court exercice de diverses fonctions, soit civiles, soit militaires, il vint à Paris pour y suivre la carrière littéraire à laquelle l'appelaient ses goûts et ses talents. Il obtint d'abord de nombreux succès sur la scène du Vaudeville avec la *Leçon de Botanique*, la *Jeune mère*, le *Jaloux malade*, etc., ouvrages remplis d'esprit, de fraîcheur et de grâce. Il montra bientôt qu'il pouvait réussir dans un genre plus élevé, par sa comédie de *la Prison militaire* (1803), l'une des pièces les plus fortement intriguées du théâtre moderne. Il composa aussi de charmants opéras-comiques.

En 1835, l'Académie française ouvrit ses portes à Dupaty. Il mourut en 1852.

XI. — A. de Musset

Alfred de Musset, né à Paris en 1810, fut élevé dans l'amour des lettres, fit de brillantes études au collège Henri IV et, en 1827, remporta un prix de philosophie au grand concours. Mais il oublia vite ses dissertations de collège et se mit à écrire des vers. Il commença à dix-huit ans. On sait quelle brillante

carrière il parcourut depuis, surtout de 1830 jusqu'aux dernières années de sa vie trop tôt moissonnée. En 1852, il entrait à l'Académie. Il avait à peine quarante-sept ans lorsque la mort l'enleva. Ses productions, poésie et théâtre, sont nombreuses et justement estimées.

XII. — De Laprade

Fils d'un médecin distingué de Lyon, il naquit à Montbrison (Loire) en 1812; d'abord avocat, il ne tarda pas à se consacrer tout entier aux lettres. En 1839, il publia son premier poème, *les Parfums de Madeleine*, dont le ton harmonieux et mélancolique laissait deviner chez le jeune poète un nouveau disciple de Lamartine. Il fit paraître ensuite la *Colère de Jésus* (1840), *Psyché* (1841), *Odes et Poèmes* (1844).

En 1847, de Laprade fut appelé à la chaire de littérature française de la Faculté des lettres de Lyon ; ce fut alors qu'il donna deux recueils de vers, les *Poèmes évangéliques* (1852) et les *Symphonies* (1855), couronnées par l'Académie française qui, trois ans après, en 1858, le reçut au nombre de ses membres, en remplacement d'Alfred de Musset.

XIII. — Coppée

Né à Paris en 1842, il sentit de très bonne heure s'éveiller en lui la vocation poétique et il composa des vers. Ce fut en 1866 que parut son premier volume de poésies, *le Reliquaire*, qui annonçait un talent réel. En 1869, il essaya du théâtre avec un

charmant dialogue, *le Passant*, dont le succès fut complet. Diverses autres œuvres de théâtre ne furent pas aussi heureuses; mais, en 1876, le *Luthier de Crémone* releva la fortune dramatique du poète, qui n'a cessé de grandir avec ses beaux drames de *Severo Torelli* et des *Jacobites*. Coppée est entré à l'Académie française en 1884.

DEUXIÈME FAUTEUIL

1634. Gombauld. — 1666. L'abbé Paul Tallemant. — 1712. Danchet. — 1748. Gresset. — 1778. Millot. — 1785. Morellet. — 1810. Lemontey. — 1826. Fourier. — 1830. Cousin. — 1867. J. Favre. — 1880. Rousse.

I. — Gombauld

Jean Ogier de Gombauld naquit à Saint-Just-de-Lussac, en Saintonge, et mourut, en 1666, à 90 ans. Gombauld fut choisi par Richelieu pour faire partie de l'Académie qui s'élevait sous ses auspices. Disciple de Malherbe, il pleura dans un beau sonnet la mort de Henri IV : ce fut la source de sa faveur et le commencement de sa fortune. Il fut, avec Conrart et Godeau, l'un des fondateurs de la réunion qui, dans la suite, donna naissance à l'Académie française. Lorsque Chapelain présenta le plan d'un dictionnaire à cette société, Gombauld fut chargé de revoir ce projet important. Il reçut une commission sem-

blable au sujet des statuts de l'Académie. Ce fut lui qui revit en dernier ressort le jugement de l'Académie sur le *Cid*.

Un roman (*Endymion*), une pastorale (*Amaranthe*), des poésies, des lettres, des sonnets, des épigrammes, une tragédie (*les Danaïdes*), etc., forment le bagage littéraire de Gombauld.

II. — L'abbé Paul Tallemant

Il était né à Paris, en 1652. Auteur de petits vers très goûtés de ses contemporains, il vit, en 1666, les portes de l'Académie s'ouvrir devant lui : il avait alors vingt-quatre ans; et durant les six années suivantes, il ne mit au jour aucune autre production. Mais, en 1672, il fit un éloge funèbre du chancelier Séguier; en 1673, une harangue à Louis XIV, après la prise de Maëstricht; en 1675, un discours sur l'utilité des Académies, etc. Il mourut en 1712.

III. — Danchet

Né de parents pauvres, à Riom, en Auvergne, en 1671, pour pouvoir achever à Paris ses études, commencées en province, il se fit répétiteur de quelques écoliers des classes inférieures. Enfin, libre de tout engagement, il se consacra entièrement à l'art dramatique. Il donna quatre tragédies; elles eurent moins de succès et valent beaucoup moins que ses opéras. Il mourut à Paris en 1748. Il était entré à l'Académie en 1712.

IV. — Gresset

Né à Amiens, en 1709, d'une famille de bonne bourgeoisie, il fit ses premières études chez les jésuites; il entra dans leur ordre à l'âge de seize ans et fut envoyé à Paris, à leur collège de Louis le Grand, pour y compléter son instruction. Il était dans sa vingt-quatrième année, lorsqu'il composa *Vert-Vert*, un petit chef-d'œuvre, que J.-B. Rousseau qualifiait avec raison, en 1735, de *phénomène littéraire.* Le *Carême impromptu* et le *Lutrin vivant*, deux charmantes bagatelles ; la *Chartreuse*, enfin les *Ombres* eussent suffi à établir la réputation de Gresset. Il s'essaya depuis, sans beaucoup de succès, à traduire les *Églogues* de Virgile. A vingt-six ans, il quittait les jésuites et entrait dans le monde; il débuta, en 1740, par une tragédie (*Edouard III*), qui n'eut qu'un médiocre succès. *Sidney*, joué en 1745, ne réussit pas mieux; mais, la comédie du *Méchant*, en 1747, mit le sceau à sa réputation : un grand nombre de vers de cette brillante comédie sont devenus proverbes. Il fut reçu, en 1748, à l'Académie française et se retira, quelques années après, à Amiens, où il fonda une Académie. Il mourut en 1777.

V. — L'abbé Millot

Il était né en 1726, à Ornans, petite ville de Franche-Comté, d'une famille ancienne dans la robe. Ses études terminées, il enseigna les humanités dans

différentes villes. Le désir d'être utile aux jeunes gens l'avait engagé à s'exercer dans le genre de la traduction : ce fut dans le même but qu'il composa des abrégés de l'histoire de France et d'Angleterre, deux ouvrages qui eurent un grand succès. Il fut enlevé aux lettres, à l'âge de 59 ans, en 1785. L'abbé Millot avait été reçu à l'Académie, en 1777.

VI. — Morellet

Né à Lyon, en 1727, il vint à Paris, à l'âge de quatorze ans. En 1752, il se chargea de diriger l'éducation du fils de M. de la Galaizière, chancelier du roi de Pologne, et accompagna son élève en Italie. De retour à Paris, il fut introduit dans les salons à la mode, où il brilla bientôt par sa conversation maligne et enjouée. Il débuta par de petites brochures littéraires, puis, s'adonnant à des travaux d'un ordre plus sérieux, il traduisit, en 1766, le *Traité des délits et des peines*, de Beccaria. De 1770 à 1789, il composa différents écrits plus ou moins importants. Francklin et Voltaire furent au nombre de ses amis ; le patriarche de Ferney, qui goûtait beaucoup la malice de Morellet, l'appelait *l'abbé Mords-les*. En 1785, il remplaça Millot à l'Académie française. Ce fut surtout dans le travail du Dictionnaire qu'il déploya le fruit de ses études sur le mécanisme et la philosophie des langues. Nommé directeur de cette société, en 1792, s'il ne put la préserver de sa ruine, il empêcha du moins que le vandalisme n'effaçât les traces de son existence : il eut la prudence hardie d'emporter chez lui les archives, les registres, les titres

de création de cette compagnie et le manuscrit même du *Dictionnaire*. Cet héritage d'un corps illustre resta longtemps en dépôt dans sa maison. En 1805, il en enrichit la bibliothèque de l'Institut, où l'Académie l'a retrouvé. Il mourut en 1819.

VII. — Lemontey

Né à Lyon, en 1762, il était le fils d'un marchand épicier de cette ville, où il fit de bonnes études. Il fut reçu avocat, en 1782. Son début dans cette profession fut assez brillant. Il cultiva en même temps les lettres et obtint quelques prix académiques. Pendant la Révolution dont il avait embrassé les principes, son existence fut souvent menacée à cause de la modération relative de son caractère. En 1797, il revint à Paris, où il se fixa définitivement et parut ne vouloir s'occuper que de littérature. En 1798, il fit jouer sur le théâtre Feydeau l'opéra de *Palma, ou le Voyage en Grèce*, qui eut un grand nombre de représentations. C'était une satire assez vive contre le vandalisme révolutionnaire exercé sur les monuments des arts. Deux autres satires le mirent en réputation.

Il s'adonna alors à des travaux historiques assez importants, et fut reçu à l'Académie française, en 1819. Il venait de publier sous le titre d'*Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, l'introduction d'un ouvrage qui, s'il l'eût achevé, aurait été son plus beau titre littéraire. Il mourut en 1826.

VIII. — Fourier

Né à Auxerre en 1768, celui qui fut depuis le baron Fourier, était le fils d'un tailleur. Orphelin à huit ans, il fut placé à l'école militaire d'Auxerre. Une profonde intelligence se développa chez lui de très bonne heure; il se livra surtout avec ardeur à l'étude des mathématiques. Lorsqu'on institua, à Paris, l'École normale, Fourier y fut envoyé par son département, et il ne tarda pas à prendre rang parmi les plus hautes capacités. Ses connaissances variées et profondes lui valurent la faveur d'être mis au nombre des savants qui devaient accompagner Bonaparte en Égypte, où il joua un grand rôle non seulement comme savant, mais en qualité d'homme politique. Puis, il fut successivement préfet de Grenoble et baron. En 1827, il fut élu membre de l'Académie française : il mourut en 1830.

IX. — Cousin

Il naquit à Paris, en 1792, d'une famille d'artisans. Il montra de bonne heure le germe des talents qui devaient l'illustrer. Élève distingué du lycée Charlemagne, il fut reçu le premier à l'École normale, au concours général de 1811. A vingt ans, il était nommé répétiteur de littérature ancienne à la même école. Puis, il se décida pour l'enseignement de la philosophie. De 1815 à 1821, il suppléa Royer-Collard à la Sorbonne.

Après la Révolution de 1830, il entra dans la car-

rière administrative et de l'homme d'État; il était déjà membre de l'Academie française depuis 1830. Les quinze dernières années de sa vie furent consacrées à la galerie des femmes illustres du XVIIe siècle, qui restera un des monuments littéraires du XIXe siècle et assure au nom de Cousin une célébrité bien autrement durable que ses nombreux écrits philosophiques.

Il mourut en 1867.

X. — J. Favre

Né à Lyon en 1809, après des études brillantes au lycée de sa ville natale et son séjour d'une année en Italie, il vint faire son droit à Paris, où il assista à la révolution de 1830. A cette époque, il songeait moins à la politique qu'au travail et à son avenir de jurisconsulte. C'est comme orateur que J. Favre entra à l'Académie française, en 1867.

Littérateur à ses moment perdus, il commença, en 1837, la publication d'une *Biographie contemporaine*, dont il ne parut que deux livraisons et fonda, en 1840, avec Georges Sand et Anselme Pétetin, un journal quotidien, *la Mode*, dont l'existence fut éphémère. Enfin il fit jouer chez lui, à huis-clos, en 1865, un proverbe de sa composition, *le Trait d'union*, et publia, sans nom d'auteur, un volume en vers, intitulé Ψυχή, qui ne fut distribué qu'aux intimes.

XI. — Rousse

Né à Paris en 1816, il embrassa la carrière du bar-

reau et se fit remarquer surtout par la forme élégante et littéraire de son talent. M. Rousse a été élu membre de l'Académie française en 1880.

TROISIÈME FAUTEUIL

1634. Chapelain — 1674. Benserade. — 1691. Et. Pavillon. — 1705. Brûlart de Sillery. — 1715. H.-J. duc de Caumont la Force. — 1726. J.-B. Mirabaud. — 1761. Watelet. — 1786. Sedaine. — 1803. De Vaines. — 1803. Parny. — 1815. De Jouy. — 1847. Empis. — 1869. A. Barbier. — 1882. Mgr Perraud.

I. — Chapelain

Né à Paris en 1595, son père, notaire au Châtelet, le destinait à la même profession; mais sa mère le fit étudier. Outre le grec et le latin, il apprit sans maître l'espagnol et l'italien, qu'il posséda parfaitement, et ensuite il suivit un cours de médecine. Après avoir fait deux éducations et traduit le roman espagnol de *Guzman d'Alfarache*, il écrivit la préface de l'*Adone*, du cavalier Marini. Ce morceau remarquable fit connaître Chapelain du cardinal de Richelieu. Chapelain était de cette réunion d'hommes de lettres qui devint l'Academie française. Cette Académie étant instituée, il fut un des commissaires chargés d'en rédiger les statuts; ce fut lui qui fit déterminer le genre de travaux dont la compagnie aurait à s'occuper, qui dressa en conséquence le plan d'un Dic-

tionnaire et d'une Grammaire de la langue française, et qui, dans la suite, tint la plume pour la rédaction des *Sentiments de l'Académie sur le Cid.* Il avait composé à la louange de Richelieu une ode qui est restée son meilleur ouvrage et que Boileau lui-même trouvait assez belle. Racine, dans sa jeunesse, ne le consulta pas sans fruit sur son ode de la *Nymphe de la Seine*, et il lui dut quelques corrections essentielles.

Chapelain était le chef de la littérature en France. Sa *Pucelle*, à laquelle il travaillait depuis trente ans, était prônée d'avance comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Elle parut, et toute la gloire du poète s'évanouit.

Il mourut en 1674.

II. — Benserade

Isaac de Benserade naquit, en 1612, à Lyons-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie. Protégé de Richelieu, il s'adonna à la littérature dramatique et fit représenter plusieurs pièces de théâtre. Mazarin se déclara son protecteur et le pensionna assez largement ; mais la source de sa fortune et de sa réputation à la fois, ce fut l'ingénieuse facilité avec laquelle il composait des vers pour le roi et les personnes distinguées qui figuraient dans les ballets de la cour. Son fameux sonnet de *Job* et celui de Voiture à *Uranie* divisèrent la société d'élite en deux partis. Les *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux (1676) furent son dernier ouvrage et le plus médiocre. Il mourut en 1691. Il était de l'Académie depuis 1674.

III. — Et. Pavillon

Né à Paris, en 1632, d'une bonne et ancienne famille de cette ville, il fit d'abord quelques études théologiques. Puis, il fut pourvu, jeune encore, de la charge d'avocat général au Parlement de Metz, et il l'exerça pendant dix ans avec beaucoup de distinction. Cependant il se démit de sa charge et revint à Paris, où il mena une vie indépendante et agréable. Sa conversation instructive, ingénieuse et polie, rassemblait autour de lui un cercle de personnes aimables. Il fut nommé, en 1691, à l'Académie française, sans l'avoir espéré ni demandé. Il mourut en 1705. Ses œuvres consistent en lettres mêlées de vers, en stances et en madrigaux. Il y a du naturel et de la délicatesse dans ces opuscules.

IV. — Brulart de Sillery

Né au château de Pressigni en Touraine, en 1655, il s'appliqua de bonne heure à l'étude; reçu docteur à l'âge de vingt-six ans, il apprit le grec et l'hébreu. Puis, il fut successivement évêque d'Avranches et de Soissons. Il trouva dans cette dernière ville une Académie naissante dont il encouragea et partagea les travaux. Il fut reçu à l'Académie française en 1705 et mourut en 1714.

V. — H.-J. duc de Caumont la Force

Né en 1675, mort en 1726, il entra à l'Académie le

28 janvier 1715. Il avait fondé, à Bordeaux, une Académie des sciences, sur le modèle de celle de Paris. Tel fut un des titres du duc de la Force au suffrage que lui accorda l'Académie française et dont il se montra justement fier.

VI. — J.-B. de Mirabaud

Né à Paris, en 1675, il embrassa la profession des armes et se distingua à la bataille de Steinkerque, mais il renonça bientôt à cette carrière pour cultiver les lettres. Il publia, en 1724, une traduction de la *Jérusalem délivrée ;* c'était la première traduction française dont la lecture fut supportable. Il fut reçu, quelque temps après, à l'Académie française. Il mourut en 1760. Outre la traduction du Tasse, on lui en doit une du *Roland furieux* (1758).

VII. — Watelet

Ch. Henri Watelet, né à Paris en 1718, n'avait que vingt-deux ans lorsque son père, receveur général des finances pour la généralité d'Orléans, lui laissa sa charge dont il ne négligea pas les immenses avantages, tout en se livrant à son goût pour les lettres et pour les arts. Il apprit à peindre, à graver, à manier le ciseau du sculpteur. Ce fut à l'Académie de peinture, dont il était associé libre, qu'il dédia son premier ouvrage, l'*Art de peindre*, qui parut en 1760 et lui ouvrit les portes de l'Académie française, On a encore de Watelet un excellent *Dictionnaire*

de peinture, de gravure et de sculpture (qui ne parut qu'en 1792), un *Essai sur les jardins* (1774). Il mourut en 1786.

VIII. — SEDAINE

Né à Paris en 1719, il était fils d'un architecte peu favorisé de la fortune. Tout jeune, il resta l'unique soutien de sa famille. Sans aucune ressource, il résolut d'apprendre le métier de tailleur de pierres, mais il continuait à lire et à étudier en secret. Il se lia avec plusieurs poètes et commença à se faire remarquer par des chansons pleines de sel et d'esprit. Son meilleur morceau de poésie légère fut son *Epître à mon habit*, puis il débuta dans la carrière dramatique, en 1756, par le *Diable à quatre*, qui fut joué à l' Opéra-Comique. *Blaise le Savetier* ne fut pas moins bien accueilli. Suivirent de près *Rose et Colas* (1764), le *Roi et le Fermier*, etc. Voulant paraître sur un plus grand théâtre, Sedaine écrivit, en 1765, pour la Comédie-Française, *Le Philosophe sans le savoir*, qui est la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. Cette pièce eut une vogue extraordinaire. La *Gageure imprévue*, petite pièce qu'il donna aussi à la Comédie-Française, ajouta encore à sa réputation. Cependant il travaillait toujours pour l'Opéra-Comique; et il associa souvent son talent à celui de Grétry. Le nombre des ouvrages qu'il y donna, et qui y réussirent, est très considérable. Il avait soixante-cinq ans, quand il composa, avec Grétry, *Richard Cœur-de-Lion*, dont le succès éclatant décida l'Académie

française à lui ouvrir ses portes en 1786. Il mourut en 1797.

IX. — De Vaines

J. de Vaines, né en 1733, à Bellême, ville du Perche, fit ses études à Paris au collège de Louis-le-Grand. Il aurait bien voulu se livrer entièrement à la culture des lettres, mais les conseils de ses parents le décidèrent à entrer dans la finance. Cependant il ne négligea pas les lettres. La Terreur vint troubler son existence et le réduisit à la dernière extrémité. Après le 18 brumaire, Bonaparte sut distinguer de Vaines et l'appela au Conseil d'État, section des finances. Le 28 janvier 1803, il fut nommé membre de la deuxième classe de l'Institut, laquelle correspondait à l'ancienne Académie française. Il jouit bien peu de temps de cet honneur, étant mort le 16 mars suivant. On a de de Vaines : *Recueil de quelques articles tirés de quelques ouvrages périodiques* (an VII-1799), qui fait regretter que leur auteur n'ait pas écrit davantage. Son style est à la fois facile et précis, élégant et correct.

X. — Parny

Né en 1753, à l'île Bourbon, Parny appartenait à l'une des premières familles de la colonie. Il fut envoyé en France à l'âge de neuf ans et placé au collège de Rennes; il en sortit au bout de quelques années pour se faire trappiste, puis il embrassa l'état militaire. Ayant achevé ses études à l'École militaire

(1773), Parny fut appelé par sa famille à l'île Bourbon et commença à y écrire ses premières poésies. Contrarié dans une passion de jeune homme, il revint en France, en 1775, où il publia ses premières *Poésies érotiques* (1778), exploitant ainsi ses sentiments intimes. C'est à peu près le seul de ses ouvrages qui soit digne de quelque célébrité. La carrière de Parny fut très agitée. On nous dispensera de parler de sa *Guerre des dieux*, une débauche d'esprit qui lui nuisit longtemps pour sa candidature à l'Académie française; il n'y fut reçu qu'en 1803. Il mourut en 1814.

XI. — de Jouy

V.-J. Etienne, dit de Jouy, naquit à Jouy, près de Versailles, en 1764. Fils d'un commerçant, il entra fort jeune au collège de Versailles; très précoce, dès l'âge de treize ans, il fut envoyé en Amérique (1782), puis revint en France, après s'être vaillamment conduit dans un combat naval. En 1784, il s'embarque pour les Indes et y devient le héros d'un drame amoureux. Rentré en France en 1759, il se fait journaliste, puis la guerre le rappelle, enfin la littérature le reprend tout entier. Il avait déjà produit quelques chansons et quelques vaudevilles. Il se fit ensuite connaître par des comédies et surtout par des opéras qui eurent un grand succès. La *Vestale* fut regardée par l'Institut comme le meilleur poème lyrique mis au théâtre à cette époque et proposée pour les prix décennaux. D'autres poèmes lyriques vinrent ajouter à sa répu-

tation, entre autres *Fernand Cortez*. En même temps, Jouy obtenait des succès à l'Odéon; en 1813, il débuta dans la tragédie par *Tippo-Saïb*, que joua Talma.

Au retour des Bourbons, Jouy rentra dans le journalisme par ses *Lettres d'une cousine à son cousin*, où il eut, dit-on, Louis XVIII pour collaborateur secret. A partir de 1812, il avait écrit les *Ermites*, qui obtinrent un grand succès. En 1815, il fut appelé à remplacer Parny à l'Académie française. Il mourut en 1846, laissant un bagage littéraire considérable dans tous les genres.

XII. — Empis

Simonis, dit Empis, né à Paris en 1795, reçut une excellente éducation, mais des revers de fortune survenus à sa famille l'obligèrent à entrer dans l'administration; il fut nommé commis dans les bureaux de la liste civile de Louis XVIII. L'amour des lettres, qui s'était manifesté en lui dès le collège, ne fut pas étouffé par son application aux affaires. Sans négliger en rien son travail quotidien, Empis se livrait à son goût pour le théâtre. Il donna d'abord, en collaboration, des livrets d'opéras, habilement construits et non dépourvus de sentiment poétique, témoin celui de *Sapho*. Il écrivit ensuite avec Picard plusieurs pièces remarquées. Enfin, il produisit seul un certain nombre d'ouvrages importants, qui donnèrent la mesure de son talent et établirent sa réputation d'auteur dramatique sur le terrain de la haute comédie. Ce mérite, joint au succès de vogue de plusieurs de ses pièces, fixa sur lui l'attention de

l'Académie, où il entra en 1847. Cette faveur redoubla l'amour d'Empis pour les travaux sérieux. Ce fut l'histoire d'Angleterre qui l'attira particulièrement. Son drame les *Six femmes d'Henri VIII* son sa production la plus remarquable.

Il mourut en 1868.

XIII. — Auguste Barbier

Né à Paris en 1805; en août 1830, la *Revue de Paris* publia une pièce de vers, signée d'un nom inconnu la veille, et qui, le lendemain, était illustre. Ce morceau énergique avait pour titre *la Curée;* la sensation fut immense. Le jeune poète soutint l'éclat de ce début par une suite de satires politiques; toutes ces pièces formèrent le recueil des *Iambes. Il Pianto* et *Lazare*, souvenirs d'Italie et d'Angleterre, malgré leur mérite, n'eurent pas un succès aussi vif. En 1869, Barbier a été élu membre de l'Académie française; il est mort en 1882. Ses dernières œuvres ont passé presque inaperçues.

XIV. — Mgr Perraud

Né à Lyon en 1828, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire et, en 1865, fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Paris. Promu à l'évêché d'Autun en 1874, il est entré à l'Académie française en 1882. Il a publié : *Questions irlandaises* (1860); *Études sur l'Irlande contemporaine* (1862); le *Comte de Montalembert* (1870); les *Saintes femmes* (1871), etc.

QUATRIÈME FAUTEUIL

1634. Philippe Habert. — 1639. Jacques Esprit. — 1678. J.-N. Colbert, archevêque de Rouen. — 1708. L'abbé Fraguier. — 1728. L'abbé de Rothelin. — 1744. L'abbé Girard. — 1748. Le marquis d'Argenson. — 1788. D'Aguesseau. — 1826. Brifaut. — 1858. J. Sandeau. — 1884. About.

I. — Philippe Habert

Né à Paris, vers 1605, il fit de brillantes études, et, quoique engagé dans l'état militaire, il continua, toute sa vie, de cultiver les lettres. Il faisait partie de la réunion des beaux esprits qui s'assemblaient dans la maison de Conrart ; et il fut un des membres chargés de l'examen du projet présenté au cardinal de Richelieu pour l'organisation de l'Académie. Il mourut en 1637, au siège d'Émerick, en Hainaut ; il n'était alors âgé que de trente-deux ans. On a de lui le *Temple de la mort*, poème d'environ trois cents vers ; on y trouve de belles tirades et de magnifiques images.

II. — Jacques Esprit

Né à Béziers, en 1611, il entra d'abord chez les Oratoriens, en 1629 ; mais, après quatre ou cinq ans d'études théologiques, il reparut dans le monde. Le chancelier Séguier lui facilita l'entrée de l'Académie (1639). Il mourut en 1678.

III. — J.-N. Colbert, archevêque de Rouen

Un des fils du grand ministre de ce nom, J.-N. Colbert, naquit à Paris en 1654. Il fut reçu à l'Académie française en 1678. Racine lui répondit, en qualité de directeur de la compagnie, et sa réponse contient l'éloge le plus complet des talents et des qualités du récipiendaire. Il mourut en 1707.

IV. — L'abbé Fraguier

Né à Paris, en 1666, d'une famille noble, il fit ses études chez les jésuites et, en 1683, prit l'habit; envoyé à Caen pour professer les belles-lettres, il s'y lia avec Huet et Séguier et donna tous ses loisirs à l'étude des grands maîtres grecs et latins. Sorti de chez les jésuites, il se mit à travailler au *Journal des Savants*. Il entra à l'Académie française en 1708. L'érudition n'altéra point en lui le goût de la saine littérature; il est du petit nombre des savants dont les écrits attachent le lecteur.

V. — L'abbé de Rothelin

Charles d'Orléans de Rothelin naquit à Paris en 1691; orphelin de très bonne heure, il fut mis en pension au collège d'Harcourt, où il fit ses humanités et sa philosophie de la manière la plus brillante. Après un voyage en Italie, d'où il rapporta des médailles et des ouvrages précieux, il fut élu, en 1728,

membre de l'Académie française. Il mourut en 1744. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de goût et possédant des connaissances variées. Savant dans les langues anciennes, il écrivait avec pureté l'italien et possédait toutes les finesses de notre langue ; l'Académie le chargea de la révision de son Dictionnaire.

VI. — L'abbé Girard

L'un des grammairiens français les plus distingués ; il naquit à Clermont en Auvergne, vers 1677. Il vint de bonne heure à Paris pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Il joignit à la connaissance des langues anciennes celle de plusieurs langues vivantes, entre autres de l'esclavon et du russe. Son meilleur titre à la réputation qu'il s'est faite est, sans contredit, son livre des *Synonymes français* (1738), auquel il travaillait depuis longtemps et dont il avait publié la première édition en 1718, sous ce titre : *La justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*. Dès la première édition, cet ouvrage dont le projet était neuf et l'exécution supérieurement traitée, fut généralement accueilli. Lamothe, appréciateur sévère, jugea dès lors que l'Académie française ne pouvait que s'honorer d'admettre l'auteur parmi ses membres. Ce ne fut pourtant qu'en 1744 que l'abbé Girard fut reçu dans ce corps illustre ; il avait alors plus de soixante ans. En 1747, il publia les *Vrais principes de la langue française, ou la parole réduite en méthode conformément aux lois*

de l'usage. Cet ouvrage offre beaucoup de vues neuves et ingénieuses et une grande connaissance du caractère de la langue. Il mourut en 1748.

VII. — Le marquis d'Argenson

A.-R. de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy, naquit à Valenciennes, en 1722. Sa famille le destinait à la magistrature, dans laquelle ses ancêtres s'étaient illustrés. Il en parcourut rapidement tous les degrés ; à vingt ans, il était déjà conseiller d'État. Une carrière nouvelle vint s'ouvrir devant lui. Son oncle ayant été nommé ministre de la guerre fit créer la charge de commissaire général des guerres pour lui. Il suivit, en cette qualité, les armées de Flandre et d'Italie, puis il entra au ministère des affaires étrangères. Mais, il n'avait cessé de s'occuper de littérature et d'art. En 1748, il fut reçu à l'Académie française et, dès lors, se livra de plus en plus à la culture des lettres ; il réunit une nombreuse bibliothèque, admirablement choisie et riche en livres et manuscrits relatifs à la littérature française. Cette collection a formé la bibliothèque de l'Arsenal. Il mourut en 1787.

VIII. — D'Aguesseau

Le comte d'Aguesseau, petit-fils du célèbre chancelier, né à Fresnes en 1746 était, avant la Révolution, conseiller d'État, avocat général au Parlement de Paris, etc. En 1789, il fut reçu à l'Académie fran-

çaise. Il servit sous Napoléon Ier et sous Louis XVIII. Il mourut en 1826.

IX. — Brifaut

Né à Dijon en 1781, il débuta dans la carrière littéraire par plusieurs articles insérés dans la *Gazette de France* et par une tragédie, *Jeanne Gray*, qui, reçue au Théâtre-Français en 1807, ne put être jouée, par ordre supérieur, qu'en 1814. Sa tragédie de *Ninus II*, représentée en 1814 et 1815, fut très applaudie. Il fut reçu, en 1826, membre de l'Académie française. Il mourut en 1857.

X. — Jules Sandeau

Né à Aubusson, en 1811, il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'École de droit, mais il se tourna bientôt vers la littérature où l'appelaient ses goûts, ses aptitudes et ses relations avec G. Sand (1830). Il commença à travailler au *Figaro*, sous les auspices d'Henri de Latouche, qui leur choisit le nom de *Jules Sand*, sous lequel parurent leurs œuvres communes. *Madame de Sommerville* (1834) est le premier roman qui porte le nom de Sandeau, le seul qu'il ait reconnu pour son véritable début. La *Revue des Deux-Mondes* lui fut ouverte, en 1839, à la suite du succès qu'obtint *Mariana*; la Revue inséra d'abord le *Docteur Herbeau*, puis, à partir de cette époque, la plus grande partie des œuvres de l'auteur. Sandeau n'aborda le théâtre qu'en 1851 ; il présenta alors

aux Français une pièce tirée d'un de ses romans, *Mademoiselle de la Seiglière*, qui est restée au répertoire; il donna ensuite, en collaboration avec E. Augier, la *Pierre de touche* (Théâtre-Français, 1853); le *Gendre de M. Poirier* (Gymnase, 1854), et *Ceinture dorée* (ibid., 1855). Il fut élu, en 1858, membre de l'Académie française. Il a publié de nombreux romans.

XI. — About

Né à Dieuze (Meurthe), en 1828, il fut après de brillantes études envoyé, en 1851, à l'École française d'Athènes. A son retour, il publia la *Grèce contemporaine*, où le peuple hellénique était traité avec une extrême injustice. Le roman de *Tolla* souleva une polémique des plus vives, dans laquelle on reprocha à l'auteur de s'être approprié un sujet et des idées qui ne lui appartenaient pas. Il subit deux échecs au théâtre, avec *Guillery* et *Gaëtana*. On a cru faire l'éloge d'About en disant qu'il est « la doublure de Voltaire » ; « nous ajouterons seulement — fait observer un critique, — que s'il est la doublure de Voltaire, il n'en a et n'en aura jamais l'étoffe. »

Est-ce comme doublure qu'About est entré à l'Académie, en 1884?.... Il est mort presqu'immédiatement.

CINQUIÈME FAUTEUIL

Germain Habert de Cérisy. — 1655. L'abbé Cotin. — 1682. L'abbé de Dangeau. — 1723. J.-B. Fleuriau, comte de Morville. — 1732. Terrasson. — 1750. De Bissy. — 1810. Esménard. — 1811. Ch. Lacretelle. — 1856. J.-B. Biot. — 1863. De Carné. — 1876. Ch. Blanc. — 1882. Pailleron.

I. — Germain Habert

Frère de Philippe Habert, il fut, comme lui, l'un des premiers membres de l'Académie française ; il y prononça, en 1636, un discours *Contre la pluralité des langues*. Il fut ensuite chargé d'examiner la versification du *Cid* et de rédiger les observations de l'Académie sur ce premier chef-d'œuvre de Corneille. Habert avait embrassé l'état ecclésiastique ; et il n'est souvent désigné dans l'*Histoire de l'Académie,* que sous le nom de l'*abbé de Cérisy*, du titre d'un de ses bénéfices. Il mourut en 1655. On a de lui des *Poésies diverses,* dans les recueils du temps, et une oraison funèbre du cardinal de Richelieu, prononcée dans une séance particulière de l'*Académie*.

II. — L'abbé Cotin

Né à Paris en 1604, une des victimes de Boileau. C'était cependant un théologien assez distingué, un profond philosophe ; il possédait l'hébreu, le syriaque et avait fait des auteurs grecs une étude, au point de

pouvoir réciter par cœur Homère et Platon. Le recueil de ses poésies en contient quelques-unes de très agréables. Il mourut en 1682. Il avait prêché le carême pendant seize ans dans les différentes chaires de la capitale et ses sermons étaient très courus ; ils n'ont pas été imprimés. Cotin était fort assidu aux séances de l'Académie française, où il avait été reçu en 1655.

III. — L'abbé de Dangeau

Né en 1643. Il voyagea dans une partie de l'Europe, fut envoyé extraordinaire en Pologne et, de retour en France, nommé lecteur du roi. Dangeau se servit de cette place pour la gloire des lettres et le bien de ceux qui les cultivent. Il fut, en 1682, élu à l'Académie française. Ce fut surtout à l'étude de la grammaire qu'il s'appliqua, et ses travaux en ce genre ne sont pas encore oubliés. La langue française n'était pas la seule qu'il eût étudiée; outre le grec et le latin, il savait l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, etc. ; l'histoire, la géographie, les généalogies lui étaient familières. Il mourut en 1723.

IV. — J.-B. Fleuriau, comte de Morville

Né à Paris en 1686. Il suivit d'abord la carrière de la magistrature, puis, en 1718, il eut l'ambassade de Hollande; enfin, il fut chargé, en 1722, du département de la marine. Il fut admis à l'Académie française en 1723. La même année, il reçut le porte-

feuille des affaires étrangères qu'il conserva jusqu'en 1727, époque où il prit sa retraite. Il mourut en 1732.

V. — Terrasson

Né à Lyon en 1670, d'une famille de robe, après avoir achevé ses études, il entra chez les Oratoriens, mais il n'y resta pas. Fixé à Paris, il prit part à la querelle sur les anciens et les modernes. Élu membre de l'Académie française, il y fut reçu en 1732. Il mourut en 1750, laissant, entre autres ouvrages, un roman philosophique (*Séthos*) qui eut quelque succès en son temps.

VI. — De Bissy

Claude de Thiard, plus connu sous le nom de *comte de Bissy*, naquit en 1721. Il entra dans les mousquetaires en 1736, fit avec distinction les campagnes de 1742 à 1761, en Bavière, en Bohême, en Flandre, dans les Pays-Bas et en Allemagne; fut nommé lieutenant général, en 1760, et obtint le commandement du Languedoc en 1771. L'amour des lettres était le goût dominant de Bissy; et, parmi ceux qui les cultivaient, il était lié avec les hommes les plus marquants. En 1750, il fut reçu à l'Académie française. Il mourut en 1810.

VII. — Esménard

Né à Pélissanne (Bouches-du-Rhône) en 1769. Il était fils d'un avocat au Parlement d'Aix et fit ses

études chez les Oratoriens de Marseille. Plus tard, entraîné par le goût des voyages, il partit pour Saint-Domingue et visita le continent d'Amérique. A son retour en France, il connut Marmontel et cette liaison décida de son avenir; il se livra aux lettres et se mit à composer un poème d'opéra tiré des *Incas*. Royaliste fervent, il fut forcé à la Révolution, de quitter la France après le 10 août 1792 : il parcourut alors l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, visita Constantinople et vint se fixer à Venise, où il offrit ses services au comte de Provence, depuis Louis XVIII. En 1797, il revint à Paris où il éprouva de nouvelles persécutions pour ses opinions politiques; sa vie fut très agitée, mais, loin de nuire à sa carrière, ses voyages répétés la servirent; le spectacle de la mer excita son imagination, et ce fut à bord des vaisseaux qu'il composa son poème de la *Navigation*, publié en 1805. Puis, il revint à l'Opéra avec les libretti de *Trajan* (1808), de *Fernand Cortez*, etc. En 1810, il entra à l'Académie française. Il mourut en 1811.

VIII. — Ch. Lacretelle

Né à Metz en 1766, il fit ses premières études à Nancy. A l'âge de dix huit ans, il portait déjà la robe d'avocat et préluda à ses succès littéraires par divers opuscules, un mémoire couronné à l'Académie de Nancy, quelques publications poétiques, un *Discours sur l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs*, enfin une tragédie intitulée : *Caton d'Utique*. En 1787, appelé à Paris par son

frère aîné, il négligea bientôt la philosophie et la littérature pour suivre les séances de l'Assemblée constituante. Après avoir essuyé les orages de la politique, il se réfugia dans le sein des lettres et, à partir du Consulat, il ne s'occupa plus que de travaux historiques. Il fut nommé, le 6 mai 1809, professeur d'histoire adjoint à la Faculté des lettres de Paris et titulaire, par arrêté du 1er mai 1812. Il ne quitta sa chaire qu'en 1848. Pendant trente-neuf ans, son succès ne se démentit point. En 1811, il fut élu membre de l'Académie française. Il mourut en 1855, laissant un grand nombre d'ouvrages historiques; parmi ceux qui ont eu le plus de succès et qui le méritaient, on cite son *Précis historique de la Révolution* et son *Histoire du dix-huitième siècle*, plus un certain nombre d'éloges et des discours prononcés à la Faculté des lettres de Paris.

IX. — J.-B. Biot

Né à Paris en 1774, il fut admis à l'École polytechnique, après avoir quitté l'artillerie, où il était entré à sa sortie du collège Louis le Grand. Envoyé à Beauvais comme professeur à l'École centrale de cette ville, il en revint en 1800, pour occuper la chaire de physique au Collège de France, quoiqu'il n'eût encore que vingt-six ans. Ayant été admis en 1808 à l'Académie des sciences, Biot fit partie de la première ascension aérostatique de Gay-Lussac. Nommé membre du Bureau des longitudes, il accompagna Arago en Espagne; il entreprit ensuite d'autres voyages scientifiques, notamment aux îles Orcades.

Le nombre des mémoires scientifiques publiées par Biot est considérable.

Quoique Biot eût surtout consacré sa vie à des travaux scientifiques, il y joignit quelquefois des productions littéraires fort remarquables. Dès 1812, il écrivit un Éloge de Montaigne, qui obtint de l'Académie française une mention honorable. Tous ses écrits ont paru réunis, en 1858, dans les *Mémoires scientifiques et littéraires* (3 vol. in-8). Ils lui avaient valu antérieurement sa réception à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et plus tard à l'Académie française, en 1856. Il mourut en 1862.

X. — De Carné

Né à Quimper en 1804, d'une famille noble. Il entra dans les bureaux du ministère des affaires étrangères en 1825, devint attaché, puis secrétaire d'ambassade. La révolution de 1830 fit du jeune diplomate un écrivain politique de mérite. M. de Carné a beaucoup écrit ; il a fourni de nombreux articles à des revues, à des journaux, à des recueils divers. Ses principaux ouvrages publiés en volumes sont : *Vues sur l'histoire contemporaine*, *Des intérêts nouveaux en Europe*, *Du gouvernement représentatif en France et en Angleterre*, *Etudes sur l'histoire du gouvernement représentatif en France*, *Un Drame sous la Terreur*, etc. Reçu à l'Académie française, en 1863, les deux derniers ouvrages qu'il publia sont : *Les Etats de Bretagne et l'administration de cette province jusqu'en* 1789 (1868) et *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration* (1872), le plus intéres-

sant des ouvrages sortis de sa plume. Il est mort en 1876.

XI. — Ch. Blanc

Né à Castres en 1813. Passionné pour l'art, dont il apprit de bonne heure à connaître l'histoire en même temps que les procédés techniques, il reçut de Calamatta et de Mercuri des leçons de gravure. Par ses nombreux écrits, Ch. Blanc se plaça au rang des critiques et des historiens de l'art. Il débuta par des comptes rendus du Salon, dans le journal *le Bon sens*, dont son frère, Louis Blanc, était rédacteur en chef. En 1845, il commença la publication de son *Histoire des peintres de toutes les écoles*. Appelé en 1848 à la direction des beaux-arts, il dut quitter ce poste éminent par suite des événements politiques. Rentré dans la vie privée, il fonda la *Gazette des beaux-arts*, continua et acheva l'*Histoire des peintres* ; en 1870, il avait repris la direction des beaux-arts dont il fut destitué de nouveau en 1873. Élu en 1876 à l'Académie française, il est mort en 1882.

XII. — Pailleron

Né à Paris en 1834, il était clerc de notaire lorsqu'il se mit à composer des vers et une petite comédie en un acte, *le Parasite*, qui eut un certain succès, en 1860. En 1861, il réussit encore avec sa comédie du *Mur mitoyen*, d'un comique gaulois. De l'école de Scribe, M. Pailleron a de la facilité, l'entente de la

scène, mais sa prose et ses vers sont terre à terre. Son plus grand succès, *le Monde où l'on s'ennuie*, n'a pas été étranger peut-être à son entrée à l'Académie, en 1882.

SIXIÈME FAUTEUIL

1634. Conrart. — 1675. Toussaint Rose. — 1701. L. de Saci. — 1728. Montesquieu. — 1755. De Châteaubrun. — 1775. De Chastellux. — 1789. De Nicolaï. — 1803. De Ségur. — 1830. Viennet. — 1869. D'Haussonville. — 1884. L. Halévy.

I. — Conrart

Né en 1603 à Paris, il fut, pour ainsi dire, le père de l'Académie française. C'était chez lui que se rassemblaient, vers 1630, Godeau, Gombaud, Chapelain, Giry, Habert, l'abbé de Cerizy, Serizay et Malleville. Cette société, à laquelle on donnait les noms d'*Académie des beaux esprits*, d'*Académie de l'éloquence*, d'*Académie éminente*, prit celui d'*Académie française*. Conrart occupa la place de secrétaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1675. Il possédait parfaitement la langue française. Pellisson attribue à sa modestie le petit nombre de ses écrits.

II. — Toussaint Rose

Secrétaire du cabinet de Louis XIV et président de

la Chambre des comptes de Paris en 1661, il avait commencé par être secrétaire particulier de Mazarin. C'était un homme de beaucoup d'esprit. Il fut reçu à l'Académie française en 1675, à la place de Conrart, et harangua plusieurs fois d'une manière très remarquable Louis XIV, à la tête de sa compagnie. Il était lié avec les plus célèbres écrivains de son temps. Rose mourut en 1701. Il était né en 1611.

III. — L. de Saci

Né en 1604, à Paris, il fut d'abord avocat au Parlement de Paris et se fit bientôt estimer autant par son caractère que par son talent oratoire. C'est par une élégante traduction des *Lettres* de Pline le Jeune qu'il mérita d'être admis, en 1701, à l'Académie française. Il mourut en 1727.

IV. — Montesquieu

Il naquit près de Bordeaux, en 1689, dans le château de la Brède, où il passa son enfance et composa ses ouvrages. Son goût pour l'étude était insatiable; et s'il fut la source de sa gloire, il fut aussi celle de son bonheur. Il se délassait, avec les livres d'histoire et de voyages, de ses travaux les plus arides sur la jurisprudence ; mais, surtout il savourait avec délices les productions des siècles classiques de la Grèce et de Rome. Reçu conseiller au Parlement de Bordeaux, en 1714, il fut nommé président à mortier, en 1716. A cette époque, une Académie s'était fondée à Bordeaux, Montesquieu, qui en fut un des premiers

membres, y lut successivement une dissertation sur la *Politique des Romains dans la religion*, un éloge du duc de la Force et une vie du maréchal de Berwick. A trente-deux ans, il publia les *Lettres persanes* (1721) ; quelques années après (1725) parut le *Temple de Gnide*, erreur d'un homme d'esprit. En 1726, Montesquieu abandonna la magistrature pour se vouer entièrement aux lettres et, en 1728, il fut reçu à l'Académie française. A cette époque, l'éloge du cardinal de Richelieu était, dans les discours de réception, une obligation essentielle. Montesquieu remplit cette obligation par une seule phrase qui n'a que huit lignes ; et ces huit lignes sont l'éloge le plus complet que l'on ait fait du grand ministre.

En 1732, parurent les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains ;* puis, en 1748, l'*Esprit des lois* ; citer ces deux ouvrages suffit à faire leur éloge. Montesquieu mourut en 1755.

V. De Chateaubrun

Né à Angoulême en 1686, il donna, en 1714, une tragédie de *Mahomet second*, qui eut et méritait peu de succès. Il s'abstint, pendant quarante ans, de faire paraître sur le théâtre les pièces qu'il avait composées dans le secret. Ces pièces étaient toutes imitées des tragiques grecs et latins, dont il faisait une étude continuelle. A l'âge de soixante-huit ans, il donna sa tragédie des *Troyennes*, qui réussit. Les *Troyennes* furent suivies de *Philoctète* (1755) et d'*Astyanax* (1756). Il mourut à Paris, en 1775 ; il avait été reçu à l'Académie française en 1753.

VI. — De Chastellux

Il naquit à Paris en 1734. A quinze ans, il entra au service, et, six ans après, on lui donna le régiment de son frère aîné. Il fit toutes les campagnes d'Allemagne avec un zèle et une intelligence qui le distinguèrent bientôt. Il consacrait aux lettres tout le temps que le service n'exigeait pas. Il fut reçu à l'Académie française en 1775. On a de lui : *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, dans les années 1780-81-82. C'est le plus intéressant et le plus instructif des ouvrages de l'auteur. Son style est celui d'une narration familière et enjouée ; cependant il s'élève quelquefois avec le sujet, comme, par exemple, dans le portrait de Washington.

VII. — De Nicolaï

Né en 1747, il succéda à son père comme premier président de la Chambre des comptes, en 1768 ; fut reçu, en 1789, membre de l'Académie française et mourut en 1794.

VIII. — De Ségur

L. Philippe, comte de Ségur, né en 1753 à Paris, reçut sous les yeux du maréchal, son père, une éducation soignée et la compléta à Strasbourg, où il suivit le cours de droit public professé par Kock. Il embrassa d'abord la carrière militaire. A Paris, de

jolis vers le mirent en peu de temps à la mode. La Harpe et Marmontel louèrent ses premiers essais ; Voltaire lui-même l'encouragea par quelques conseils et lui prédit « d'heureux destins. » Il combattit avec courage en Amérique, pendant la guerre de l'Indépendance, puis il alla en Russie où il réussit à merveille à la cour de Catherine II. Il put échapper à la tourmente révolutionnaire aux portes mêmes de Paris, dans le village de Châtenay, où il s'était retiré avec sa famille. Se reprenant au goût de sa jeunesse pour les lettres, il composa, pendant le Directoire, quelques-uns de ses plus importants ouvrages, comme l'*Histoire de Frédéric-Guillaume* II. En même temps, il se montrait assidu aux séances des *Dîners de Vaudeville*. Après le 18 brumaire, il rentra dans la vie publique. Il mourut en 1830. Admis dès 1803 dans l'Académie française, il en était l'un des doyens.

IX. — Viennet.

Né à Béziers en 1777. Entré, en 1796, comme lieutenant en second dans l'artillerie de marine, il fut pris l'année suivante par les Anglais et passa huit mois sur les pontons de Plymouth. Rendu à la liberté, il fit, en 1813, comme capitaine, la campagne de Saxe, se distingua et fut fait prisonnier à Leipzig. Il ne rentra en France qu'à la Restauration, vers la fin de laquelle il commença à prendre une part active à l'opposition libérale. Il faisait partie de l'Académie française depuis 1830. Dès 1848, il s'était tout à fait retiré de la scène politique. Ce qui mit Viennet en relief, ce fut surtout son rôle littéraire. Ennemi le

plus persistant du mouvement romantique, le bon sens de sa muse a lancé plus d'une fois des traits mordants et bien aiguisés contre les exagérations de la nouvelle école.

De toutes les œuvres de Viennet, celles qui paraissent destinées à une plus longue vie sont ses fables et quelques-unes de ses épitres. Ses tragédies lui ont attiré des plaisanteries d'un goût souvent douteux, notamment *Arbogaste* (1842) de légendaire mémoire. Il est mort en 1868.

X. — D'Haussonville

Né à Paris en 1809, il entra de bonne heure dans la diplomatie, mais depuis 1848 il se retira dans la vie privée et consacra ses loisirs à des études historiques et politiques qui lui valurent d'être appelé, en 1869, à l'Académie française. Son œuvre capitale est l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France.* (1854-59), *l'Église romaine et le premier Empire* (1868), etc. M. d'Haussonville est mort en 1884.

XI. — L. Halévy

Né à Paris en 1834, il fut d'abord employé dans l'administration, mais sans cesser de songer à la littérature et au théâtre; il a énormément produit de libretti d'opérettes, en collaboration ou seul, et a été le Quinault d'Offenbach. M. L. Halévy ne comptait probablement pas sur ce genre de succès pour forcer les portes de l'Académie; c'est l'*Abbé Constantin*

qui les lui a ouvertes. M. L. Halévy est entré à l'Académie, en 1884.

SEPTIÈME FAUTEUIL

1634. De Serizay. — 1654. De Chaumont. — 1697. Le président Cousin. — 1707. Valon de Mimeure. — 1719. L'abbé Gédoyn. — 1744. De Bernis. — 1797. F. de Neufchâteau. — 1828. P.-A. Lebrun. — 1874. Alexandre Dumas, fils.

I. — De Serizay

Né vers 1590 à Paris, il était d'une famille aisée et de petite noblesse. Il faisait partie dès 1630 de l'assemblée des beaux esprits qui se réunissait chaque semaine chez Conrart. En 1635, il fut nommé directeur de l'Académie française; il y fut continué pendant quatre années de suite. Souvent il porta la parole, et il s'en acquittait *merveilleusement bien*, dit Pellisson. Comme il parlait d'abondance, « ses discours, qui satisfaisaient tout le monde au dernier point », ne se retrouvent plus. Il prit part au Dictionnaire. Serizay était un raffiné de langage. On trouve quelques pièces de vers de lui dans les recueils du temps. C'est lui que l'Académie chargea de composer l'épitaphe en l'honneur de Richelieu. Il mourut en 1653.

II. — P. Ph. de Chaumont

Il avait embrassé l'état ecclésiastique. L'Académie française le reçut en 1654, quoiqu'il n'eût alors publié aucun ouvrage. En 1671, Louis XIV le nomma à l'évêché d'Aqs dont, en 1684, il donna sa démission et revint à Paris, afin de se livrer à son goût pour l'étude. En 1693, il publia un ouvrage intitulé *Réflexions sur le Christianisme enseigné dans l'Église catholique* (2 vol. in-12). Chaumont mourut à Paris en 1697, dans un âge avancé.

III. — Le président Cousin

Né à Paris en 1627. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il s'adonna ensuite à la jurisprudence, fut avocat et se distingua dans cette carrière. En 1697, il obtint une place à l'Académie française. C'était un homme d'une grande instruction. On a de lui beaucoup de traductions, des ouvrages de piété, etc. De 1687 à 1701, il rédigea le *Journal des Savants* avec une remarquable impartialité. Il mourut en 1707.

IV. — Valon de Mimeure

Né à Dijon en 1659. Il excitait, dès l'âge de dix ans, l'étonnement de sa province par ses dispositions pour la poésie. A dix-neuf ans, il prit part en qualité de volontaire à l'expédition d'Alger et s'éleva au grade de lieutenant-général. La traduction

libre en vers d'une ode d'Horace conduisit Mimeure à l'Académie française, en 1707. Il mourut en 1719.

V. — L'abbé Gédoyn

Né à Orléans en 1667. En 1684, il entra chez les Jésuites ; il professait la rhétorique à Blois, lorsque la faiblesse de sa complexion le fit sortir de la société. En 1718, parut sa traduction de Quintilien; elle le fit entrer l'année suivante à l'Académie française. La préface de Gédoyn est très estimée. En 1731, il donna une traduction de Pausanias; elle n'eut pas moins de succès que celle de Quintilien. Il mourut en 1744.

VI. — De Bernis

Né à Saint-Marcel de l'Ardèche, en 1715. Après une jeunesse assez frivole émaillée de jolis vers, il fut pris de l'ambition de se créer une brillante carrière et il y réussit rapidement. Nommé à l'ambassade de Venise, il fit estimer et apprécier son esprit et son caractère chez cette nation assez difficile, parce qu'elle est un bon juge. Dès lors il eut dans la politique européenne une grande influence. Louis XV le nomma à l'archevêché d'Alby; il fut envoyé cinq ans après à Rome, en qualité d'ambassadeur, et il y fixa sa résidence jusqu à la fin de ses jours. Il mourut en 1794. Des poésies légères avaient fait l'agrément de la jeunesse du cardinal de Bernis et avaient commencé sa réputation; elles l'avaient introduit à l'Académie française, longtemps avant sa faveur

et sa grande fortune; ce qui prouve que c'était pour leur seul mérite et pour l'estime qu'on en faisait.

VII. — F. de Neufchateau

Né en 1750 au village de Saffais, près Rozières (Lorraine), il fut élevé au collège des Jésuites, à Neufchâteau, et il fit de si rapides progrès dans ses études qu'il devint, dans toute l'acception du mot, un *enfant célèbre*. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il publia, en 1765, sous le titre de *Poésies diverses*, des épitres, des fables, des imitations d'Anacréon et d'Ovide, d'Horace et de Virgile. L'Académie de Dijon ouvrit ses portes à un poète de quinze ans, et à la même époque il fut reçu membre des Académies de Lyon, de Marseille et de Nancy.

La ville de Neufchâteau s'était empressée d'adopter le jeune François et de lui donner son nom. Encouragé par de nobles suffrages, il poursuivait avec ardeur, dans une traduction de l'Arioste, l'immense travail de quarante mille vers, lorsqu'en 1783, le maréchal de Castries lui procura la place de procureur général au conseil supérieur de Saint-Domingue. Après cinq ans d'absence, F. de Neufchâteau voulut revoir son pays natal, il y aborda à la suite de mille épreuves, demanda et obtint sa retraite, et s'était confiné dans sa province pour y cultiver les lettres, quand la Révolution éclata. De cette époque date vraiment la haute fortune de François. De député et administrateur, il devint ministre, mais il ne négligeait pas la littérature : en 1793, son drame de *Paméla* eut un immense succès de réaction contre les

hommes de sang qui commençaient à terroriser la France. Persécuté, mis en prison, le courageux poète ne dut son salut qu'à un prodige de l'amitié.

Lors de la Restauration, il fut compris dans la réorganisation de l'Académie française, dont il était membre depuis l'année 1797.

Les travaux académiques de Fr. de Neufchâteau suffiraient pour signaler un des plus habiles grammairiens de notre époque. Il mourut en 1828.

VIII. — P.-A. Lebrun

Né à Paris en 1785, dès l'âge de douze ans une vocation poétique remarquable se révéla en lui. Quelques essais communiqués à F. de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, méritèrent au jeune Lebrun d'être admis au Prytanée français. Sa première œuvre poétique fut une Ode à la grande armée, qui lui valut de Napoléon une pension de douze cents francs. En 1814, cinq jours avant la rentrée de Louis XVIII à Paris, le Théâtre-Français représenta de Lebrun une tragédie intitulée *Ulysse*, qui eut un succès d'estime. *Marie Stuart*, sur la même scène, fut un véritable triomphe pour son auteur. C'est l'ouvrage capital de Lebrun. Le *Cid d'Andalousie* fut représenté en 1825. En 1828, Lebrun entra à l'Académie française. Il est mort en 1873.

IX. — Alexandre Dumas fils

Fils d'un père dont le nom et la renommée ne lui ont pas été une mince recommandation, M. Dumas,

né à Paris, en 1824, eut une enfance assez éprouvée qu'il a racontée par la bouche des personnages de ses œuvres. A vingt et un ans, il s'essaya à la littérature et il débuta par un recueil de vers qui fit peu de bruit. La *Dame aux camélias*, d'abord en volume, puis au théâtre, fut un immense succès pour le jeune auteur, qui en avait emprunté la donnée et j'allais dire la morale à *Manon Lescaut :* on prend son bien où on le trouve. *Diane de Lys* et le *Demi-Monde* suivirent et eurent un égal succès. Dumas a été élu membre de l'Académie française en 1874. Il fut reçu le 11 février 1875, peu après l'apparition de la *Femme de Claude* et de la fameuse brochure, l'*Homme-Femme*. Le succès de la journée, malgré l'attente à peu près générale, ne fut pas pour l'élu : il resta à M. d'Haussonville, chargé de répondre au récipiendaire. Tout son discours est un modèle de fine et discrète ironie ; impossible de railler plus courtoisement les grosses théories de l'auteur dramatique et de dégonfler plus subtilement, d'un petit coup d'épingle, ses paradoxes mélangés de mysticisme et de morale.

HUITIÈME FAUTEUIL

De Malleville. — 1647. Balesdens. — 1675. Gérand de Cordemoy. — 1683. Bergeret. — 1695. L'abbé de Saint-Pierre. — 1743. Maupertuis. — 1759. Lefranc de Pompignan. — 1785. L'abbé Maury. — 1795. Merlin. — 1816. Ferrand. — 1825. Casimir Delavigne. — 1844. Sainte-Beuve. — 1870. J. Janin. — 1875. Lemoinne (John.)

I. — De Malleville

Né à Paris en 1597, après avoir fait de bonnes études, il fut tour à tour placé chez un financier, puis il entra en qualité de secrétaire chez le maréchal de Bassompierre, de là chez le cardinal de Bérulle et revint enfin chez le maréchal auquel il se montra très dévoué. Il mourut en 1647. Il avait de l'esprit, de la délicatesse et de la facilité à faire des vers. On connait son sonnet sur la *Belle matineuse*. Les poésies de Malleville consistent en sonnets, stances, élégies, épigrammes, rondeaux, chansons, etc. Ses élégies ne manquent ni de naturel ni de sensibilité.

II. — Balesdens

Né à Paris, vers la fin du XVIe siècle. Élu à l'Académie française en 1647, il fut devancé, à sa sollicitation même, par le grand Corneille qui se trouvait

sur les rangs avec lui; Balesdens écrivit à l'Académie pour la prier de lui préférer l'auteur du *Cid*. Il mourut en 1675. Il a très peu écrit.

III. — G. de Cordemoy

Né à Paris, au commencement du XVIIe siècle. Il exerça d'abord avec succès la profession d'avocat, mais son penchant le portait à l'étude de la philosophie, et il devint bientôt l'un des disciples les plus distingués de Descartes. Un discours qu'il publia sur la nature de l'âme le fit connaître de Bossuet qui le plaça auprès du dauphin, en qualité de lecteur, et le chargea de composer l'histoire de Charlemagne pour l'éducation de ce jeune prince. Il mourut en 1684. Un de ses principaux ouvrages est son *Histoire de France* que son fils termina. Il faut lire son *Traité de la nécessité de l'histoire*, etc., morceau bien pensé, bien écrit et qui suffirait pour prouver que Cordemoy était digne de la place qu'il occupait auprès du dauphin. Il avait été reçu à l'Académie française en 1675.

IV. — Bergeret

Né vers 1645 à Nemours, il fut d'abord avocat Son goût pour la littérature et les arts d'agrément lui avaient procuré des succès dans le monde. Il devint historiographe de Louis XIV et était entré à l'Académie en 1684. Il mourut en 1715.

V. — L'abbé de Saint-Pierre

Né en 1658, au château de Saint-Pierre-Église, près Barfleur, en basse Normandie, il fit ses études au collège de Caen. Maître de suivre son goût pour l'étude, il vint à Paris et s'attacha aux sciences morales et politiques. L'étude approfondie qu'il avait faite de notre langue lui ouvrit, en 1695, l'entrée de l'Académie française. L'abbé de Polignac l'emmena avec lui au congrès d'Utrecht (1712). Témoin des difficultés qu'éprouvait la conclusion de la paix, l'abbé de Saint-Pierre forma le projet de la rendre *perpétuelle*. Ce fut un de ses rêves et une de ses utopies, impraticable comme toutes les utopies. Il mourut en 1743.

VI. — Maupertuis

Né à Saint-Malo en 1698, après avoir été mousquetaire et quelque temps capitaine de dragons, il renonça au service pour se vouer à l'étude des sciences et des lettres. Il s'engagea dans la carrière de la géométrie où il fit des progrès rapides. A la suite de lointains voyages entrepris dans l'intérêt des sciences, Maupertuis fut admis, en 1743, à l'Académie française. Il mourut en 1759.

VII. — Lefranc de Pompignan

Né à Montauban en 1709. D'abord voué à la magis-

trature, il abandonna cette carrière pour s'attacher uniquement à la littérature. Il avait vingt-deux ans, lorsqu'il vint, pour la première fois, à Paris, avec sa tragédie de *Didon*; cette pièce eut beaucoup de succès (1734). Il donna, l'année suivante (1735), au Théâtre italien, *les Adieux de Mars*, petite comédie en vers libres, toute d'actualité, qui fut assez goûtée. Mais, son véritable titre à la célébrité ce sont ses *Poésies sacrées et philosophiques*, tirées des livres saints (1751-1755). En 1760, il entra à l'Académie française. Il mourut en 1784.

VIII. — L'abbé Maury.

Né en 1746 à Vauréas, dans le comtat Venaissin, il était d'une famille pauvre et obscure, mais cependant il fut à même de faire de sérieuses études à Avignon. Il vint de bonne heure à Paris; n'y connaissant personne, il s'ingénia à donner des leçons, sans cesser de penser à son avenir littéraire. En 1766, n'ayant encore que vingt ans, il fit imprimer un Éloge funèbre du Dauphin, et un Éloge de Stanislas, compositions assez remarquables pour l'âge de leur auteur. L'année suivante, il concourut pour deux prix proposés par l'Académie française. Ces premiers essais l'encouragèrent : ayant pris les ordres sacrés, il prêcha dans différentes églises de la capitale. En 1785, il fut élu à l'Académie française. Il mourut en 1817. Son *Essai sur l'éloquence de la chaire* (1810) est resté son meilleur ouvrage.

IX. — Merlin

Né en 1754, dans le Cambrésis, il fut tout d'abord connu sous le nom de Merlin de Douai et embrassa la carrière de barreau. La Révolution lui ouvrit les fonctions politiques où il se distingua comme juriste. Il était entré à l'Institut, en 1808; il en fut exclu par la Restauration. Il mourut en 1838.

X. — Ferrand

Né à Paris en 1751, il appartenait à une famille de robe et fit partie du parlement de Paris. Envoyé en exil à la suite de sa résistance aux mesures du chancelier Maupeou, il en adoucit les rigueurs par la culture des lettres et débuta par quelques ouvrages de poésie et des compositions dramatiques. Dès le mois de septembre 1789, il émigra. Son zèle éclata dans une multitude de brochures royalistes. Au commencement de ce siècle, il fit paraître son *Esprit de l'histoire*, qui fut accueilli avec le plus grand empressement.

En 1816, il entra à l'Académie française et mourut en 1825.

XI. — Casimir Delavigne

Né au Havre en 1793 d'un estimable commerçant, C. Delavigne n'annonça pas, dès son enfance, les succès qu'il devait obtenir plus tard. Cependant,

dès l'âge de quatorze ans, il manifesta un goût marqué pour la poésie. En 1811, la naissance du roi de Rome révéla le futur poète : ses vers sur cet événement attirèrent l'attention. Ce fut surtout la chute de l'Empire qui fournit à C. Delavigne le sujet de ses premiers et éclatants triomphes ; on a nommé les *Messéniennes* dont le succès fut immense. Bientôt le théâtre enregistra ses triomphes avec les *Vêpres siciliennes* (1819). Puis, furent applaudis les *Comédiens* (1820), et le *Paria* (1821). Il ambitionna un fauteuil à l'Académie française, où il entra deux ans après le succès de l'*École des vieillards*, donné en 1823. On connaît ses autres œuvres dont il suffit de rappeler les titres et les dates. La *Princesse Aurélie* (1828), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), les *Enfants d'Édouard* (1833), *Don Juan d'Autriche* (1835), etc. Il mourut en 1843.

XII. — Sainte-Beuve

Né en 1804, à Boulogne-sur-Mer. A treize ans et demi, il avait terminé sa rhétorique dans une pension de sa ville natale, puis il vint à Paris et embrassa la carrière médicale. Cependant, malgré sa passion pour l'anatomie, l'amour des lettres l'emporta. Des articles d'histoire et de critique dans le *Globe* le firent remarquer. Entraîné d'abord dans le mouvement romantique, il ne tarda pas à revenir à ses premiers principes. En 1828, il publia son intéressant *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVIe *siècle*. Peu après, les poésies de Joseph Delorme (pseudonyme)

firent sensation, et les *Consolations* eurent un succès très franc. Il succéda, en 1843, à Casimir Delavigne dans l'Académie française ; à cette époque, il avait déjà produit un nombre considérable d'articles de critique dans diverses revues. On se souvient de ses *Portraits littéraires* et de ses *Causeries du lundi*, dont la réunion forme une vraie galerie critique d'un intérêt indéniable. Sainte-Beuve est mort en 1869.

XIII. — J. Janin

Né à Saint-Étienne en 1804 d'un père légiste et habile avocat, il vint à Paris et se distingua dans ses études littéraires. Bientôt, entraîné par sa vocation de journaliste, en 1825, il débuta dans le *Figaro* et peu après, entra au *Journal des Débats* qu'il ne quitta plus. Dès 1829, sacrifiant aux tendances romantiques, tout en les parodiant, Janin fit paraître son roman de *l'Ane mort*. Ce livre commença la réputation de son auteur. Mais, l'œuvre principale de Janin, ce fut le feuilleton théâtral des *Débats* ; il y a parlé de tout et de bien d'autres choses encore, sans jamais s'épuiser, sans jamais lasser la patience de son public. Il a énormément écrit, mais, c'est le *Journal des Débats* qui a été son parrain à l'Académie française, où il n'est entré cependant qu'en 1870, et sur le seuil de laquelle les trente-neuf l'avaient fort longtemps attendu. Il ne s'en était pas ému davantage et, en 18... il publia un feuilleton assez corsé, intitulé : *Discours de réception... à la porte de l'Académie*, dont les immortels ne lui gardèrent pas rancune.

XIV. — John Lemoinne

Né à Londres de parents français, en 1814, il entra à vingt-six ans à la rédaction des *Débats* pour y faire la correspondance anglaise. La correction et l'élégance de son style le placèrent rapidement au premier rang des rédacteurs habituels de ce journal, où, depuis cette époque, il n'a cessé d'écrire. M. Lemoinne a beaucoup collaboré à diverses revues. En 1875, il succéda à J. Janin à l'Académie française, où, d'ailleurs, les *Débats* ont poussé bon nombre de leurs rédacteurs.

NEUVIÈME FAUTEUIL

Faret. — 1646. Du Ryer. — 1658. Le cardinal d'Estrées. — 1731. Le maréchal d'Estrées. — 1738. La Trémoille. — 1741. Le cardinal de Rohan Soubise. — 1758. Montazet, archevêque de Lyon. — 1788. de Boufflers. — 1815. Baour-Lormian. — 1855. Ponsard. — 1868. Autran. — 1877. Sardou.

I. — Faret

Né à Bourg en Bresse en 1596. Ce fut Bois-Robert, alors en crédit auprès du cardinal de Richelieu, qui le poussa dans le monde. Lié avec Vaugelas, il fut un des premiers membres de l'Académie française.

Selon Pellisson, Faret avait « l'esprit bien fait, beaucoup de pureté et de netteté dans le style, beaucoup de génie pour la langue et l'éloquence. » Il mourut en 1646, laissant un assez grand nombre d'ouvrages : *Histoire chronologique des Ottomans* (1621), *Des Vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets* (1623), *Recueil de lettres nouvelles* (1627 et 1634), l'*Honnête homme, ou l'art de plaire à la cour* (1630), *Poésies diverses*, etc.

II. — Du Ryer

Ou Duryer, né à Paris en 1605, d'une bonne famille, fut d'abord secrétaire de César, duc de Vendôme. Ses ouvrages lui ayant acquis de la réputation, il fut, en 1646, reçu à l'Académie française. Il mourut en 1653. On a de du Ryer dix-huit pièces de théâtre imprimées, dont sept tragédies : celle de *Scévola* (1647) est le chef-d'œuvre de l'auteur. Outre cela, il fit beaucoup de traductions.

III. — Le cardinal d'Estrées

Né à Paris en 1628. D'abord évêque de Laon, il fut ensuite envoyé à Rome en qualité de chargé d'affaires et successivement investi de fonctions diplomatiques très délicates dont il s'acquitta habilement. Il mourut en 1714. Il aimait les lettres et les cultiva autant que ses occupations purent le lui permettre. Il était entré à l'Académie française en 1658.

IV. — Le maréchal d'Estrées

Né à Paris en 1660. Après avoir termine ses études avec un succès remarquable, il entra dans la carrière des armes et fit sa première campagne, à l'âge de dix-sept ans, comme simple volontaire. Puis il se signala dans la marine, au Levant et sur les côtes d'Angleterre, etc. Il aimait les livres avec passion et il en avait une collection aussi nombreuse que bien choisie. Il possédait à fond le latin et parlait les principales langues de l'Europe avec autant d'élégance que de facilité. Il avait été reçu membre de l'Académie française en 1731. Il mourut en 1737.

V. — La Trémoille

Né à Paris en 1708, reçu à l'Académie en 1738, il mourut en 1741. « L'élégance noble avec laquelle il parlait sa langue, l'étude éclairée qu'il avait faite de nos meilleurs écrivains, le goût avec lequel il sentait et appréciait leurs beautés lui ouvrirent de très bonne heure l'Académie. » (d'Alembert).

VI. — Le cardinal de Rohan Soubise

Armand de Rohan, dit le cardinal de Soubise, naquit à Paris en 1717. Reçu à l'Académie française en 1741, il mourut en 1756.

VII. — Montazet, archevêque de Lyon

Né au diocèse d'Agen en 1712, il fut d'abord aumônier de la chapelle royale, puis promu à l'évêché d'Autun (1748). Il parut avec honneur dans plusieurs assemblées du clergé. En 1758, il fut élevé au siège archiépiscopal de Lyon. Il mourut en 1788. Reçu à l'Académie française en 1757, c'était un homme d'esprit et de talent ; il écrivait avec élégance et facilité.

VIII. — De Boufflers

Stanislas, marquis de Boufflers, dit d'abord *l'abbé* et ensuite *le chevalier* de Boufflers, naquit à Lunéville, en 1737. Ayant quitté de bonne heure la carrière ecclésiastique, il entra dans celle des armes et se distingua dans la campagne de Hanovre. Après un court séjour au Sénégal, en qualité de gouverneur, il revint en France et se livra entièrement à son goût pour la littérature légère, se dépensant en productions frivoles, mais pétillantes de verve, d'esprit et d'originalité. La Révolution vint donner à son esprit une direction nouvelle, sans cependant l'arracher aux lettres et à la poésie. Admis à l'Académie française en 1788, il fit partie de la nouvelle organisation de ce corps en 1804. Il mourut en 1815.

IX. Baour-Lormian

Né à Toulouse en 1770, il était fils d'un imprimeur-

libraire; il débuta par des satires piquantes contre les membres de l'Athénée de sa ville natale. Puis, il publia, en 1795, une traduction assez pâle de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse. Il vint peu après à Paris et, en 1799, se fit remarquer par un pamphlet contre les hommes du pouvoir et les membres de l'Institut (*Trois mots*). En 1801, parurent ses *Poésies publiques*, imitation brillante des légendes calédoniennes. Plus heureux encore au théâtre, sa tragédie d'*Omasis* (1806) eut un grand succès. Son opéra, *la Jérusalem délivrée* (1812) eut beaucoup de représentations. Après un assez long silence, la traduction de *Job*, où la couleur biblique est heureusement reproduite, réunit tous les suffrages. C'est peut-être la meilleure œuvre de Baour Lormian. Il mourut en 1854.

X. — Ponsard

Né à Vienne (Isère) en 1814. Son père, avocat d'abord et plus tard juge de paix, le destinait au barreau; il l'envoya à Paris suivre les cours de l'École de droit (1833). Le jeune étudiant se délassait par la poésie de l'aridité du style juridique. Rappelé à Vienne, ce furent d'abord des vers de romance, des idylles, des nouvelles en prose que le futur auteur de *Lucrèce* publia. En 1843, la représentation de *Lucrèce*, à l'Odéon, rendit célèbre du jour au lendemain le nom, encore inconnu la veille, de Ponsard. Le succès fut immense. Mais, *Agnès de Méranie* (1846), ne répondit pas aux espérances fondées sur l'auteur de *Lucrèce*. *Charlotte Corday* (1850), *Horace et Lydie* (1850), *Ulysse* (1852), *l'Honneur et l'argent*

(1853), qui ouvrit les portes de l'Académie française à Ponsard, forment un assez beau lot dramatique à leur auteur, sans oublier le *Lion amoureux* (1866) qui réussit beaucoup. Il est mort en 1867.

XI. — Autran

Né à Marseille en 1813, il débuta, à dix-neuf ans, par une ode à Lamartine. Un recueil de poésies, *la Mer*, qui vit le jour en 1835, se distinguait déjà par des descriptions colorées; en 1838, il donna un autre recueil (*Ludibria ventis*), son premier succès. En 1848, il fit représenter, à l'Odéon, la *Fille d'Eschyle*, œuvre calme, reposée et sereine qui eut un vif retentissement littéraire. Depuis, Autran a publié plusieurs volumes de vers; ses œuvres se font remarquer par une grande pureté de forme, la beauté du rythme, l'élévation des idées, un sentiment profond de la nature, quelque chose de virgilien. Il fut élu membre de l'Académie française en 1868. Il mourut en 1877.

XII. — Sardou

Né à Paris en 1831, il étudia d'abord la médecine, puis fut forcé, par la gêne de sa famille, de donner des répétitions d'histoire, de philosophie et de mathématiques. Il essaya de la littérature et du théâtre; dans ce dernier genre, à l'Odéon, sa comédie *la Taverne des étudiants* (1854) eut le plus complet insuccès. En 1858, grâce à Mlle Déjazet, il put remonter sur la scène et remporter des triomphes flatteurs, avec

Monsieur Garat et les *Prés-Saint-Gervais*, deux jolis vaudevilles anecdotiques. Depuis lors, Sardou a toujours réussi au théâtre, avec les *Pattes de mouche*, *Nos intimes*, la *Famille Benoîton*, *Nos bons villageois*, comédies; il a été moins heureux dans le drame, avec la *Haine* et *Patrie!* Il est entré à l'Académie française en 1877.

DIXIÈME FAUTEUIL

J. Desmarets. — 1676. J.-J. de Mesmes. — 1688. Testu Mauroy. — 1706. L'abbé de Louvois. — 1719. Massillon. — 1745. Le duc de Nivernois. — 1803. Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — 1816. Laplace. — 1827. Royer-Collard. — 1846. Rémusat. — 1875. Jules Simon.

I. — Desmarets

Desmarets de Saint-Sorlin, l'un des premiers membres de l'Académie française, était né à Paris en 1795; on connaît les jolis vers sur une violette, qu'il composa pour la *Guirlande de Julie*. Le cardinal de Richelieu l'engagea à tourner ses études vers le théâtre; *Aspasie* fut le coup d'essai de Desmarets et son premier succès littéraire (1636). Les *Visionnaires*, une comédie, et *Mirame*, une tragédie, suivirent d'assez près *Aspasie* et eurent beaucoup de vogue. Abandonnant le théâtre, Desmarets tra-

vailla à un grand poème national et religieux, *Clovis*. Il mourut en 1676.

II. — J.-J. de Mesmes

Né à Paris vers 1640, il fut destiné à suivre la carrière de la magistrature. Reçu à l'Académie française, en 1676, il y prononça un discours, inséré dans le recueil de cette compagnie. C'est le seul morceau qu'on ait de lui. Il mourut en 1688.

III. — Testu Mauroy

Né en 1626, reçu à l'Académie française en 1688, mort en 1706, il avait été instituteur des princesses, filles de Monsieur, frère de Louis XIV. Une place d'académicien étant venu à vaquer, Monsieur l'obtint pour l'abbé de Mauroy.

IV. — L'abbé de Louvois

Né à Paris en 1675, il fut vraiment un enfant célèbre; à l'âge de douze ans, il soutint dans une des salles de la Bibliothèque du roi, en présence de quelques personnes choisies, un examen sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*; il répondit aux questions que lui adressa Bossuet, de manière à satisfaire pleinement l'illustre prélat, l'un des hommes de son temps qui possédait le mieux son Homère. Ses études terminées, il prit le doctorat en Sorbonne (1700) et fit un voyage en Italie, d'où il rapporta de nouvelles con-

naissances et un grand nombre de livres rares et curieux dont il enrichit la bibliothèque du roi confiée à ses soins. Il mourut en 1718. Il était membre de l'Académie française depuis 1706. On conserve, dans les recueils de cette compagnie, son discours de réception, le seul morceau imprimé qu'on ait de lui.

V. — Massillon

Né en 1663, à Hyères en Provence, il entra fort jeune au collège de l'Oratoire de cette ville et il y montra les plus vives dispositions pour la littérature et l'éloquence sacrée. Chargé de prêcher le carême, à Montpellier, en 1698, il fut vivement accueilli, quoiqu'on n'y eût pas oublié Bourdaloue. Rappelé par sa renommée dans la capitale, il prêcha bientôt dans la cathédrale; Bourdaloue, qui l'entendit, rendit un éclatant hommage à son talent. En 1699, il parut à Versailles et y fut très goûté de Louis XIV, bon juge en l'art de bien parler. Après plus de vingt années de ministère apostolique, il fut appelé à l'évêché de Clermont (1717). A la même époque, il composa en six semaines son chef-d'œuvre, le *Petit Carême*, en dix sermons, dont Louis XV, encore enfant, se montra si charmé qu'il voulut le relire sur le manuscrit. En 1719, Massillon fut reçu à l'Académie française; il ne fit qu'y paraître; les honneurs ne purent l'éblouir. Il se retira dans son évêché, où il mourut en 1742.

VI. — Le duc de Nivernois

Né à Paris en 1716, son père, le duc de Nevers, lui avait transmis l'esprit et le goût de la poésie, héréditaire dans sa maison. A la connaissance de la langue grecque et de la langue latine, il joignit celle de l'anglais et de l'italien et se familiarisa, par la traduction, avec le génie des grands écrivains. Nivernois était spécialement appelé, par sa naissance, au service militaire : à peine âgé de dix-huit ans, il fit ses premières armes en Italie, sous le maréchal de Villars. Il avait cultivé la poésie au milieu des camps ; il y était encore, lorsque l'Académie française le choisit pour succéder à Massillon (1745). Il fut un des membres les plus assidus de cette compagnie et il embellit beaucoup de séances publiques par les discours qu'il y prononça ou par la lecture de ses fables. Il mourut en 1798, après avoir subi les rigueurs de la Révolution.

VII. — Regnault de Saint-Jean d'Angely

Né à Saint-Jean d'Angely, en 1762, Regnault embrassa d'abord la profession d'avocat ; ses premiers succès au barreau l'ayant fait remarquer, il fut, quoique fort jeune, député aux États généraux par le tiers-état du pays d'Aunis.

En 1803 il fut nommé à l'Académie française. Il possédait le talent d'écrire autant que celui des affaires ; les discours qu'il prononça à la réception de

plusieurs académiciens se distinguaient par l'élégance, le goût et l'à-propos et eurent généralement du succès. Il mourut en 1819.

VIII. — Laplace

Né en 1749 d'une famille de pauvres cultivateurs de Beaumont en Auge, village de basse Normandie, il se distingua de bonne heure dans ses études. Après avoir suivi les cours de l'École militaire de Beaumont, il vint à Paris où, peu de jours après son arrivée, d'Alembert le faisait nommer professeur de mathématiques à l'École militaire de Paris. Dès ce moment, livré sans partage à la science qu'il avait choisie, il donna à tous ses travaux une direction fixe, dont il ne s'écarta jamais.

En 1816, l'Académie française l'appelait dans son sein; il mourut en 1827.

IX. — Royer-Collard

Né en 1763, à Sompuis (Marne) son enfance fut austère ; il fut ensuite placé au collège de Chaumont et envoyé enfin à celui de Saint-Omer. Reçu avocat d'assez bonne heure, il plaida plusieurs fois au parlement et, dès les premiers jours de la Révolution il se trouva mêlé aux événements, ayant été élu l'un des représentants de la commune de Paris. Sa carrière politique fut brillante ; philosophe et orateur, il se fit un nom justement estimé dans l'Université aussi bien que dans les Chambres.

En 1827, il entrait à l'Académie française, où son souvenir s'est conservé par quelques discours. Il mourut en 1845.

X. — Rémusat

Charles de Rémusat, né à Paris en 1797. Élevé d'abord sous le toit paternel, il entendit de bonne heure parler de littérature. Il termina brillamment ses études au lycée Napoléon. Tout en se pénétrant des classiques, le jeune Rémusat composait des vers et surtout des chansons, restées inédites. Il entra dans le monde à dix-sept ans, l'année même de la Restauration, et reçut de M. de Barante les traditions de Mme de Staël et la première impulsion.

Comme travaux littéraires, il publia dans le *Lycée* trois articles sur *Jacopo Ortis*, la révolution du théâtre et les œuvres de Mme de Staël. Il traduisit pour le *Cicéron* de Victor Leclerc le *de Legibus*, qu'il fit précéder d'une remarquable préface. Le *Globe* ayant été fondé en 1824, il lui fournit une large collaboration littéraire. Il fut reçu à l'Académie française en 1846. Il fit en 1857 un voyage en Italie, dont il a retracé les souvenirs dans la *Revue des deux mondes* (1857-1861) ; il a donné beaucoup d'articles à ce recueil dont il fut un des rédacteurs pendant plus de vingt ans. Il mourut en 1875.

XI. — Jules Simon

Né à Lorient, en 1814, il se livra de bonne heure à l'étude et à l'enseignement de la philosophie ; en 1839,

Cousin, qui l'affectionnait, le choisit pour le suppléer dans sa chaire de philosophie à la Sorbonne. Il avait déjà un remarquable talent de parole. En 1850, il fit un cours très remarqué et très suivi sur la politique comparée d'Aristote et de Platon. Ayant protesté contre le coup d'État du 2 décembre, M. J. Simon fut forcé de renoncer à la carrière de l'enseignement ; il reprit alors la plume et publia successivement plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès, *le Devoir*, *la Liberté de conscience*, etc. Il est entré à l'Académie française en 1876.

ONZIÈME FAUTEUIL

Bois-Robert. — 1662. Segrais. — 1701. Campistron. — 1723. Destouches. — 1754. De Boissy. — 1758. Lacurne de Sainte-Palaye. — 1781. Chamfort. — 1795. M.-J. Chénier. — 1811. Châteaubriand. — 1849. de Noailles.

I. — Bois-Robert

Né à Caen vers 1592, il fut d'abord avocat, puis engagé dans les ordres ; les agréments de sa conversation l'avaient déjà introduit auprès du cardinal de Richelieu. Il fut un des premiers membres de l'Académie française. Il mourut en 1662. Auteur de dix-huit pièces de théâtre, dont les titres mêmes sont oubliés, ses autres ouvrages sont des Épîtres (1647),

un roman, une paraphrase en vers des Psaumes de la pénitence, etc.

II. — Segrais

Né en 1624 à Caen ; poète ingénieux, son roman de *Bérénice* et une tragédie sur la mort d'Hippolyte attirèrent sur lui l'attention de tous ceux qui s'occupaient de littérature dans sa province. Le comte de Fiesque se chargea de l'avenir de Segrais, il le produisit dans le grand monde parisien et en 1648 le fit entrer comme secrétaire au service de Mademoiselle. Outre son entreprise de traduire l'*Énéide* en vers, il se livra à la composition d'ég'ogues, des stances, de chansons, etc. Reçu à l'Académie française en 1662, la renommée de son talent était si bien établie que Boileau lui a rendu dans son *Art poétique* un éclatant hommage. Il mourut en 1701.

III. — Campistron

Né à Toulouse en 1656, il vint de bonne heure à Paris ; il se sentit des dispositions pour la poésie et donna sa tragédie de *Virginie* dont le succès fut grand. *Arminius* fut encore plus applaudi ; *Andronic* suivit de près avec un vif accueil, ainsi qu'*Alcibiade*. Puis Campistron s'essaya dans l'opéra par le remarquable livret d'*Acis et Galatée*. Après quelques chutes, Campistron se releva brillamment par sa tragédie de *Tiridate*, qui resta assez longtemps au théâtre. Il obtint un nouveau triomphe, dans le

genre comique, avec son *Jaloux désabusé*. Il mourut en 1723. Il avait été reçu à l'Académie française en 1701.

IV. — Destouches

Né à Tours en 1680. D'abord comédien, il se distingua par ses mœurs et son esprit qui le fit remarquer par M. de Puysieux. Ce diplomate se chargea de sa fortune et l'initia aux négociations. Destouches faisait déjà des vers, mais il traitait par préférence des sujets religieux ; Boileau encouragea ses essais. L'art dramatique devint bientôt sa principale étude, et il fit jouer en Suisse, où il se trouvait alors, le *Curieux impertinent*, comédie en cinq actes en vers. La deuxième pièce de Destouches est l'*Ingrat* ; puis, vinrent l'*Irrésolu*, le *Médisant*. Il quitta la diplomatie pour s'adonner exclusivement à la culture des lettres, fut reçu à l'Académie française en 1723 et mourut en 1654, après avoir remporté de grands succès au théâtre avec ses comédies du *Philosophe marié* (1727), son chef-d'œuvre, le *Glorieux* (1732), le *Dissipateur* (1736).

V. — De Boissy

Né en 1694, à Vic en Auvergne ; il vint de bonne heure à Paris et se mit à travailler pour le théâtre. Dans l'espace d'environ trente années, il donna près de quarante comédies, tant aux Français qu'aux Italiens. Reçu en 1754 à l'Académie française,

quelque temps après il fut chargé de la rédaction de la *Gazette de France* et de celle du *Mercure*. Il mourut en 1758.

VI. — La Curne de Sainte-Palaye

Né en 1697 à Auxerre; travailleur infatigable, érudit surtout en ce qui concerne l'histoire et la littérature nationales, Sainte-Palaye, à l'âge de vingt-sept ans, faisait déjà partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1758, il fut admis dans l'Académie française, à cause des recherches qu'il avait commencées sur la langue (*Glossaire de l'ancienne langue française*.) Il mourut en 1781. Outre de nombreux et intéressants mémoires historiques, La Curne a publié trois volumes d'un vif intérêt sur l'ancienne chevalerie, considérée comme un établissement politique et militaire.

VII. — Chamfort

Né en 1741, dans un village près de Clermont en Auvergne, il fut amené à Paris dès sa première enfance. Peu fortuné, il dut ses premiers succès et sa réputation naissante au prix de poésie qu'il remporta, en 1764, à l'Académie française, et à sa pièce *La Jeune Indienne*, applaudie au Théâtre-Français, la même année. En 1769, son éloge de Molière, couronné par la même Académie, et sa comédie du *Marchand de Smyrne* (1770) donnèrent un vif éclat à son nom. Citons encore son éloge de La Fontaine (1774), sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, etc. En

1781, il fut reçu à l'Académie française ; son discours de réception fut un des meilleurs qu'on eût entendus depuis longtemps. Il mourut en 1794.

VIII. — M.-J. Chénier

Né à Constantinople en 1764, conduit en France l'année même de sa naissance, il passa ses premières années à Carcassonne. Il fit ses études à Paris, au collège de Navarre ; à dix-sept ans il entra, comme officier de dragons, dans la carrière militaire. Il abandonna bientôt le métier des armes et s'essaya dans la littérature dramatique ; son premier ouvrage fut sifflé et méritait de l'être (*Edgar, ou le page supposé*). Quelques pièces de vers publiées en 1787 et 1788, etc., commencèrent la réputation poétique de Chénier. En 1789, son *Charles IX* inaugura sa carrière théâtrale et la réputation de Talma chargé du principal rôle. *Henri VIII* et *Calas* se suivirent d'assez près (1791), sans compter *Caïus Gracchus* (1792), *Fénelon* (1793), *Timoléon* (an III).

Le meilleur titre littéraire de Chénier est d'avoir été, de 1803 à 1806, inspecteur général de l'instruction publique. Il fit beaucoup pour les sciences, les lettres et les arts et combattit énergiquement le vandalisme. En 1795, il entra à l'Académie française qui venait d'être reconstituée (3e classe de l'Institut). Il mourut en 1811.

IX. — Chateaubriand

Né à Saint-Malo en 1768, il fut d'abord destiné à

la marine royale. Sa jeunesse fut inquiète et agitée ; il s'essaya à tout et ne se plut à rien, son imagination ardente le dévorait. A la veille de la Révolution, il vint à Paris et fut présenté à la cour ; il songeait déjà à se faire un nom par des productions littéraires. Il vivait en solitaire, relisant les classiques, étudiant le grec avec ardeur et fréquentant quelques hommes de lettres. Au moment des premières émeutes, loin de s'intéresser à la politique, Châteaubriand ne songeait qu'à faire insérer quelques vers dans l'Almanach des Muses. Ainsi débutait le futur auteur du *Génie du Christianisme.* Ce furent ses voyages en Amérique qui lui révélèrent sa véritable destinée littéraire ; ce fut du nouveau monde qu'il rapporta *Atala* et *René.* Revenu en Europe, il dut fuir Paris et se réfugia en Angleterre, où il vécut dans le plus profond dénuement, toujours en proie à ses rêves de succès. Châteaubriand conçut alors et ébaucha le *Génie du Christianisme,* son chef-d'œuvre. En 1800, il revint dans sa patrie après huit ans d'exil. En 1801, l'épisode d'*Atala* précéda le monument lui-même. Ce fut un immense et profond succès. Bientôt (1802) suivit *René.* Le *Génie du Christianisme* se continua par l'*Itinéraire à Jérusalem,* préparation et préface aux *Martyrs* (1809). Il serait trop long de suivre Châteaubriand dans sa brillante carrière de polémiste et de journaliste ; pour tout dire en un mot, il fut dans l'ordre littéraire ce que Napoléon avait été dans l'ordre militaire. Mais sa gloire, plus pure, a survécu à celle du vainqueur d'Austerlitz.

Il mourut le 4 juillet 1848.

X. — Le duc de Noailles

Né à Paris, en 1802, il se mêla d'abord à la vie politique sous la Restauration et sous le gouvernement de juillet; la révolution de 1848 le rendit à la vie privée et il s'occupa dès lors de travaux littéraires. Il fut élu en 1849 membre de l'Académie française ; on lui doit *Saint-Cyr*, histoire de la maison royale (1843); *Histoire de Mme de Maintenon* (1848 et suiv.).

DOUZIÈME FAUTEUIL

Hay du Chastelet. — 1637. Perrot d'Ablancourt. — 1664. Bussy. — Rabutin. — 1693. P. Bignon. — 1743. Jérôme Bignon. — 1772. Brèquigny. — 1795. Écouchard-Lebrun. — 1807. Raynouard. — 1836. Mignet. — 1884. Duruy.

I. — Hay du Chastelet

Il naquit en Bretagne en 1592 ; avocat général au parlement de Rennes, son esprit le fit choisir pour être un des membres de l'Académie française, et il fut le premier secrétaire de cette compagnie jusqu'à sa mort, arrivée, en 1636. Le cardinal de Richelieu aimait à s'entretenir avec du Chastelet, dont il goûtait beaucoup l'esprit plein de feu. C'était un habile orateur.

II. — Perrot d'Ablancourt

Né en 1606, à Châlons-sur-Marne, d'une ancienne famille de robe, son père, qui cultivait les lettres, prit le plus grand soin de son éducation et l'envoya continuer ses études à Sedan, où Perrot acheva ses humanités, à treize ans. Puis, il se fit recevoir avocat au parlement. Ayant bientôt renoncé au barreau, il consacra une partie de ses loisirs à l'étude des lettres et donna le reste à la société de quelques hommes instruits, qui s'assemblaient chez Patru. L'Académie française l'admit, en 1637, au nombre de ses membres. Il mourut en 1664. Deux ans auparavant, Louis XIV l'avait chargé d'écrire son histoire.

Perrot avait de l'imagination, du goût et de l'esprit, et il aurait pu facilement s'élever au rang d'auteur, mais il répétait à ses amis qu'il valait mieux traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux qui, le plus souvent, ne contiennent rien de neuf. Les traductions de d'Ablancourt eurent un grand succès lors de leur publication : elles sont bien écrites, mais le style en est un peu suranné, et d'ailleurs Perrot prenait une telle liberté dans ses traductions que ses contemporains eux-mêmes les appelaient de *belles infidèles*.

III. — Bussy-Rabutin

Né à Epiry en Nivernois, en 1618, il fut d'abord destiné à l'état militaire et parut à l'armée dès l'âge

de douze ans. Homme frivole et imprudent, il ne dut qu'à lui-même ses disgrâces ; il prit alors le sage parti de se confiner dans la retraite. Il mourut en 1690. Il n'est plus guère connu que par son *Histoire amoureuse des Gaules*. Reçu à l'Académie française, en 1664, son discours de réception, d'un esprit très contestable, a un ton très marqué de suffisance et de forfanterie ; heureusement cette harangue est fort courte.

IV. — P. Bignon

Né à Paris en 1662, il entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire et fut ensuite nommé prédicateur du roi. Bibliothécaire du roi (1718), il s'occupa entièrement de ce beau dépôt qu'il enrichit beaucoup. Il mourut en 1743. Il avait une immense instruction et une grande fécondité; il a composé jusqu'à quatre panégyriques de saint Louis, tout différents, et il en prononça deux le même jour, l'un à l'Académie française, l'autre à l'Académie des inscriptions. Il avait été reçu à l'Académie française en 1693.

V. — Jérome Bignon

Neveu du précédent, né en 1711, obtint, en 1722, la surintendance de la charge de bibliothécaire du roi; il succéda à son oncle à l'Académie française et mourut en 1772.

VI. — Bréquigny

Né à Granville en 1714, il se voua principalement à l'éducation et à l'étude de l'histoire et de l'antiquité. Reçu à l'Académie française en 1772, il mourut en 1795.

VII. — Ecouchard-Lebrun

Né à Paris en 1729, il fit ses études au collège Mazarin d'une manière brillante; ses dispositions pour la poésie s'annoncèrent de bonne heure : il composait des vers, à l'âge de douze ans. Le prince de Conti le nomma secrétaire de ses commandements ; emploi honorable et lucratif, qui lui laissait la libre disposition de la plus grande partie de son temps. Ses premiers essais, *Odes* sur les désastres de Lisbonne (1755) et à Voltaire pour lui recommander une descendante de Corneille (1760), furent remarqués. Protégé de la royauté, Lebrun se retourna ensuite contre elle et voua sa plume à la Révolution. Puis, il se fit le louangeur de Bonaparte, qui lui donna, en 1801, une pension de 6,000 francs et lui accorda, en 1803, une gratification de mille écus pour son Ode nationale sur le projet de descente en Angleterre, ode que l'on a souvent rapprochée de celle qu'il avait composée autrefois en l'honneur de Louis XVI, à l'occasion de la paix qui termina la guerre d'Amérique. Il mourut en 1807. Il avait été reçu à l'Académie française en 1795.

VIII. — Raynouard

Né à Brignoles (Provence), en 1761, après avoir fait ses études à Aix, il y prit ses grades à l'école de droit. A l'âge de vingt-trois ans il vint à Paris, avec l'intention de cultiver la littérature ; mais bientôt il alla à Draguignan pour y exercer la profession d'avocat. De retour à Paris, en 1791, il assista aux débuts sanglants de la Révolution, fut obligé de s'éloigner de la capitale et composa alors sa première œuvre théâtrale, *Caton d'Utique*, qui fut tirée à très peu d'exemplaires (1794). En 1802, l'Académie française couronna son poème de *Socrate au temple d'Aglaure*; puis, il fit recevoir aux Français deux tragédies, *Éléonore de Bavière* et *les Templiers*. Napoléon se chargea de faire représenter ce dernier ouvrage, qui fut mis à la scène en 1805; le succès fut immense. En 1807, l'auteur entrait à l'Académie française. La réputation de Raynouard consiste vraiment dans ses travaux sur l'étude des langues du moyen âge; préparé dès longtemps aux connaissances philologiques, il se distingua par d'ingénieuses découvertes. Il mourut en 1836.

IX. — Mignet

Né à Aix en 1786, il termina ses études au collège d'Avignon. En 1851 il se lia à Aix, avec M. Thiers, d'une amitié qui ne se démentit jamais. De bonne heure il se décida pour la carrière littéraire; en 1821, il arrivait à Paris, où M. Thiers le rejoignit, deux

mois après. Bientôt il ouvrit à l'Athénée des cours qui eurent un éclatant succès. En 1824, parut son *Histoire de la Révolution Française*, à laquelle on a reproché de sembler l'apologie ou du moins l'excuse des moyens par l'utilité des résultats. Il se proposait d'écrire aussi une *Histoire de la Réforme*, lorsque les événements de 1830 vinrent le distraire de ce travail. Il entra à l'Académie française, en 1837. Mort en 1884, M. Mignet a beaucoup écrit.

X. — Duruy

Né à Paris en 1811, fils d'un ouvrier de la manufacture des Gobelins, il fit ses études à Sainte-Barbe et fut admis en 1830 à l'École normale supérieure. Son goût pour les travaux historiques se manifesta dès lors. En 1838, il publia une *Géographie politique de la République romaine et de l'Empire*, suivie en 1839, d'une *Géographie historique du moyen âge.* Son ouvrage le plus important est l'*Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (1844 et suiv.). En 1852, son *Histoire de la Grèce ancienne* fut couronnée par l'Académie française. En 1884, la même compagnie l'a reçu au nombre de ses membres.

TREIZIÈME FAUTEUIL

Bautru. — 1665. J. Testu. — 1706. Saint-Aulaire. — 1743. Mairan. — 1771. Fr. Arnauld. — 1795. Collin d'Harleville. — 1806. Daru. — 1829. Lamartine. — 1870. Emile Ollivier.

I. — Bautru

Né à Angers en 1588, il est principalement connu comme un des beaux esprits du XVIIe siècle. Il fut reçu à l'Académie française en 1634. Il mourut en 1665. Son rôle politique fut très secondaire, quoiqu'il eût été successivement conseiller d'État, introducteur des ambassadeurs, ministre plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie.

II. — L'abbé J. Testu

Né à Paris en 1626, il prêcha à la cour avec succès, mais les fatigues de ce ministère l'ayant fait renoncer à la chaire, il partagea ses loisirs forcés entre la culture des lettres et les cercles les plus spirituels. Admis à l'Académie française en 1665, il mourut en 1706. On a de lui : *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères* (1669) : Mme de Sévigné les trouvait fort belles.

III. — Le marquis de Saint-Aulaire

Né dans le Limousin en 1643, la lecture assidue de Virgile et d'Horace développa son talent pour la poésie ; mais, longtemps il cacha ses vers avec autant de soin que d'autres en mettent à produire les leurs. Destiné par sa naissance à la profession des armes, il eut de brillants succès qui justifièrent son avancement rapide. A la paix, il vint se fixer à Paris et vécut au milieu des hommes les plus célèbres du grand siècle de notre littérature. Une pièce de vers fit enfin connaître le talent de Saint-Aulaire pour la poésie. Il avait alors plus de 60 ans. Il fut admis, en 1706, à l'Académie française. D'Alembert loue son discours de réception. Plusieurs fois Saint-Aulaire remplit les fonctions de directeur de l'Académie avec autant d'éloquence que de dignité. Il mourut en 1742, âgé de près de cent ans. Les vers de Saint-Aulaire, épars dans différentes collections du temps, n'ont jamais été recueillis.

IV. — Mairan

Né à Béziers, en 1678, il termina ses études à Toulouse ; il fit de si grands progrès dans les langues anciennes qu'à sa sortie du collège il traduisait le grec à livre ouvert. Il vint alors à Paris où il employa quatre années à la physique et aux mathématiques. Reçu à l'Académie des sciences en 1718, Mairan s'y fit remarquer par l'étendue de ses connaissances. Comme Fontenelle, il avait l'art d'embellir des grâces

du style les théories des sciences les plus abstraites. En 1743, il entra à l'Académie française où sa place était naturellement marquée. Il mourut en 1771.

V. — Fr. Arnauld

Né à Aubignan, près de Carpentras, en 1721, il s'engagea dans l'état ecclésiastique et vint à Paris en 1752. Reçu à l'Académie française en 1771, il mourut en 1784. C'était un homme instruit et doué d'un sentiment vif pour les beaux-arts. On a de lui une *Lettre sur la musique* (1754) ; cette brochure, qui commença sa réputation, n'était que le prospectus d'un grand ouvrage sur la musique des anciens qu'il ne publia jamais. Ardent admirateur de Gluck, l'abbé Arnauld fit à l'occasion des querelles qui s'élevèrent en 1777, sur la musique, imprimer, dans le *Journal de Paris*, un assez grand nombre d'articles.

VI. — Collin d'Harleville

Né près de Chartres en 1755, il vint achever ses études à Paris et se fit recevoir avocat. L'amour des lettres l'éloigna bientôt du barreau ; il essaya d'abord son talent dans le genre satirique, auquel il ne tarda pas à renoncer. En 1786, il débuta dans la carrière dramatique par l'*Inconstant* ; cette œuvre obtint le plus grand succès. Deux ans après, Collin fit représenter l'*Optimiste*, puis en 1789, les *Châteaux en Espagne* ; son chef d'œuvre fut le *Vieux célibataire* (1792). Ses autres pièces ne sont pas à la hauteur des

premières. Entré à l'Académie française en 1795, il mourut en 1806.

VII. — Daru

Né à Montpellier en 1767, il fit ses premières études à l'École militaire de Tournon. A treize ou quatorze ans, il sortait de rhétorique, après s'y être fait remarquer. Destiné à la carrière administrative, on voit, dès 1788, Daru mener de front ses travaux littéraires et les devoirs de son emploi. Il traduit Cicéron, Térence, etc, etc., et à vingt ans il entreprend une épopée en douze chants, *Washington, ou la liberté de l'Amérique septentrionale*. Il fait aussi de la poésie légère, fort en vogue alors, mais bientôt il abandonne ce genre, et ses travaux se portent sur presque tous les sujets. A travers les vicissitudes de la Révolution, comme sous l'Empire, Daru continue à rimer ; à son *Epître à mon sans-culotte* (1793) succédait une *Epître à Delille* (1801) qu'avaient précédé (1800) des satires ou dialogues en vers, sous ce titre : *La Cléopédie, ou la théorie des réputations en littérature.*

Après avoir joué un rôle assez important sous l'Empire, il se confina dans la retraite la plus absolue. Devenu membre de l'Académie française, en 1806, il fut, sous la première Restauration, exilé à Bourges, où il composa son *Histoire de Venise*. Rappelé de l'exil, il fut nommé pair de France, en 1819. Il mourut en 1829, laissant des œuvres nombreuses et estimables.

VIII. — Lamartine

Né à Mâcon en 1792, après une enfance assez paresseuse, il fut envoyé en 1803 au collège de Lyon; la vie bruyante de cette maison lui déplut et il alla poursuivre ses études chez les jésuites de Belley : en 1809, il revenait dans sa famille. Il lut beaucoup, principalement le Tasse, Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Châteaubriand; il avait alors seize ans. De bonne heure, il voyagea en Italie et s'y inspira des spectacles de la nature, du tableau des arts et des souvenirs de l'histoire (1811-1812). En 1813, il était en Sicile d'où il rapporta en France l'idéal de *Graziella*. En 1817, il avait déjà en portefeuille plusieurs volumes de poésies élégiaques et méditait une tragédie de *Saül*. Ses vers, récités dans des cercles brillants, étaient très applaudis, mais ne trouvaient pas d'éditeur. Ce fut M. de Genoude qui, en 1820, lui procura un imprimeur dont la bonne volonté fut récompensée par le brillant succès des *Méditations poétiques*; Louis XVIII fit féliciter Lamartine qui, peu de jours après, fut nommé secrétaire d'ambassade à Naples. Un peu avant la publication des *Harmonies*, l'Académie française admit Lamartine au nombre de ses membres (1829). Il mourut en 1869.

IX. — Emile Ollivier

Né à Marseille en 1825, il vint étudier à Sainte-Barbe, à Paris, fit son droit et fut reçu avocat à vingt et un ans. En 1848, il fut nommé commissaire de la

République dans les Bouches-du-Rhône et le Var. Il se trouva bien vite converti à l'Empire sous lequel il devait jouer un rôle plus ou moins politique. Comment et à quels titres, E. Ollivier se présenta et fut reçu à l'Académie française, c'est ce que nous ignorons ; le 7 avril de la néfaste année 1870, il était élu membre de cette compagnie où il succédait à Lamartine. Réfugié en Italie à la suite de la guerre, il ne revint en France qu'en 1874 et, le 26 février de cette année, il lut une première fois son discours devant une commission de l'Académie élue par le sort. Après quelques scènes assez vives à ce sujet, Emile Ollivier, dont d'abord la réception avait été ajournée indéfiniment, fut cependant admis aux séances de l'assemblée.

QUATORZIÈME FAUTEUIL

J. de Silhon. — 1660. J.-B. Colbert. — 1684. La Fontaine. — 1695. Clérambault. — 1714. L'abbé Massieu. — 1723. L'abbé Houteville. — 1743. Marivaux. — 1763. L'abbé de Radonvilliers. — 1798. Arnault. — 1816. Duc de Richelieu. — 1823. B.-J. Dacier. — 1833. Tissot. — 1854. Mgr Dupanloup. — 1878. D'Audiffret-Pasquier.

I. — J. de Silhon

Né vers la fin du XVIe siècle à Sos, petit bourg de la généralité d'Auch, il vint dans sa jeunesse à Paris

et se fit connaître du cardinal de Richelieu, qui l'employa dans diverses affaires importantes. Lors de la création de l'Académie française, il y fut reçu. Il mourut en 1667. Bayle regardait Silhon comme l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle.

II. — J.-B. Colbert

Né à Reims en 1619, Colbert, dans sa jeunesse, aima passionnément les sciences et les arts qu'il devait un jour protéger avec tant d'éclat. Deviné par Mazarin, Colbert lui dut sa fortune et montra dès lors ce qu'on était en droit d'attendre de lui. L'éclatante protection qu'accorda aux lettres Colbert, devenu ministre, eût suffi pour rendre son nom immortel. Il était membre de l'Académie française et « il contribua plus que personne, dit d'Olivet, à faire connaître l'Académie et à la faire aimer au roi. » Il lui attira la plupart des grâces dont elle fut comblée sous son ministère; ce fut lui qui fit les fonds pour ses besoins, qui établit l'usage des jetons, afin de déterminer l'assiduité aux séances, et qui commença la bibliothèque de l'Académie par le don de six cent soixante volumes. Enfin, Colbert fit installer l'Académie au Louvre en 1672 et consacrer par une médaille cet événement. Il aimait à réunir ses collègues dans sa belle maison de Sceaux; le titre d'académicien donnait droit à son amitié active. L'abbé Régnier rapporte que Colbert, trouvant trop de lenteur dans le travail du *Dictionnaire de l'Académie*, se rendit, un jour où on ne l'attendait pas, à une séance particulière, et

qu'ayant écouté pendant deux heures la discussion engagée sur le mot *ami*, il sortit convaincu de l'impossibilité « qu'une compagnie allât plus vite dans un travail de cette nature. » Il mourut en 1683.

III. — La Fontaine

Né à Château-Thierry en 1621. Son nom suffit à sa gloire ; la postérité regardera toujours ses *Fables* comme un des plus beaux monuments de la poésie française. Il fut reçu à l'Académie française en 1684 et succéda à Colbert. Il mourut en 1695.

IV. — Clérambault

L'abbé Jules de Clérambault, mort en 1714, avait été reçu à l'Académie française en 1695 ; très bossu et ayant succédé à l'immortel fabuliste, les plaisants disaient qu'on avait mis Ésope à la place de La Fontaine.

V. — L'abbé Massieu

Né à Caen en 1665, après avoir terminé ses premières études, il vint à Paris faire son cours de philosophie sous les Jésuites. Son goût pour les lettres l'emporta et il rentra dans le monde. Nommé professeur de langue grecque au Collége de France, il y expliquait avec le plus grand succès Homère, Pindare, Théocrite et Démosthène, ses auteurs favoris ; et sa réputation d'esprit était si bien établie,

que, quoiqu'il n'eût encore rien publié, il fut élu en 1714, membre de l'Académie française. Il mourut en 1722. On a de Massieu : *Histoire de la poésie française.* Cet ouvrage s'arrête au règne de François Ier. Il est écrit d'une manière agréable.

VI. — L'abbé Houteville

Né à Paris en 1688, il y fit ses études, entra dans la congrégation de l'Oratoire à seize ans et donna à Tours, sur l'histoire ecclésiastique, des conférences qui lui acquirent de la réputation. C'est alors qu'il rassembla les matériaux de son ouvrage *sur la Vérité de la religion chrétienne.* Il fut reçu à l'Académie française en 1723. Houteville est auteur d'un *Eloge historique de Bossuet*, d'un *Éloge du maréchal de Villars* et de plusieurs autres discours prononcés à l'Académie. Il mourut en 1742.

VII. — Marivaux

L'un des écrivains les plus féconds et les plus ingénieux du XVIIIe siècle dans le genre de la comédie et du roman, naquit à Paris en 1688. Le jeune Marivaux annonça de bonne heure la finesse et l'activité de son esprit. De 1720 à 1740, il vit se poursuivre, presque sans interruption, la longue suite de ses succès sur les deux scènes, italienne et française. En 1720, il fit représenter une tragédie (la seule), *Annibal*, qui eut un médiocre succès, malgré de belles scènes. Deux romans, *Marianne* et le *Paysan*

parvenu, l'ont placé à la tête des maîtres du genre. N'oublions pas le *Spectateur français*, où il y a des pages excellentes et d'une haute philosophie. En 1743, il fut reçu à l'unanimité à l'Académie française. Il mourut en 1763.

VIII. — L'abbé de Radonvilliers

Né à Paris, en 1709, il fit ses études au Collège de Louis le Grand, sous le père Porée, qui, témoin de son application et de ses progrès, conçut pour lui la plus tendre amitié. Après avoir rempli quelques fonctions diplomatiques, il fut nommé sous-précepteur des enfants de France. Reçu à l'Académie française en 1763, il fut chargé, en qualité de directeur, de recevoir Delille, Ducis, qui succédait à Voltaire, et Malesherbes; dans ces trois circonstances mémorables, il se montra le digne interprète des sentiments de l'Académie et du public. D'utiles travaux, des études grammaticales ou des essais de traductions occupèrent les loisirs de l'abbé de Radonvilliers. Il mourut en 1789. Il n'eut point de successeur à l'Académie française; et ce ne fut qu'en 1807 que le cardinal Maury, admis pour la deuxième fois à l'Académie, se chargea de payer un tardif hommage à la mémoire de son ancien confrère. Les Œuvres diverses de l'abbé de Radonvilliers ont été recueillies et publiées par Noël, en 1807. Elles contiennent le *Traité de la manière d'apprendre les langues*, imprimé en 1768, qui suffirait pour assurer à son auteur une place parmi nos grammairiens les plus distingués; divers opuscules composés pour l'éducation des enfants de France et

rappelant la manière et le style de Fénélon; des discours académiques, etc.

IX. — Arnault

Né à Paris en 1766, après avoir fait d'excellentes études au collège de Juilly, il donna en 1791, au Théâtre Français sa tragédie de *Marius à Minturne*, qui obtint un grand succès. Un an après, il fit représenter sur la même scène, *Lucrèce*. Après le 10 août, il chercha un asile à l'étranger, et lorsqu'il rentra dans sa patrie, il y courut les plus grands dangers. Chargé par Napoléon, en 1797, d'organiser le gouvernement des îles Ioniennes, il composa ses *Vénitiens* à Venise même. En 1799, il fut reçu à l'Académie française. Plus tard, on lui reprocha son dévouement à Napoléon Ier. Exilé à Bruxelles après la déchéance de l'Empire, il rentra enfin en France en 1819. En 1829, il reprit son fauteuil et devint secrétaire perpétuel à la mort d'Andrieux. Arnault mourut en 1834. On a de lui des *Fables* estimées, originales et spirituelles.

X. — Le duc de Richelieu

Né en 1766 à Paris, élevé au collège du Plessis, où il étudia surtout les langues modernes de l'Europe, il voyagea d'abord en Italie. La Révolution le força à quitter la France et il resta en Autriche et en Russie jusqu'à la Restauration. Politique éminent et patriote dévoué, il aimait les lettres et portait un

nom qui leur était cher; en 1816, il fut admis à l'Académie française. Il mourut en 1822.

XI. — B.-J. Dacier

Né à Valognes (Manche), en 1742, il vit s'ouvrir de bonne heure devant lui la carrière de la littérature et de l'érudition. Ses ouvrages sont peu volumineux, mais une estime méritée leur est acquise. Il fut reçu en 1823 à l'Académie française. Il mourut en 1833.

XII. — Tissot

Né en 1768, à Versailles, de bonne heure il annonça des goûts littéraires. Destiné à l'étude du droit, la poésie l'occupait plus que la procédure. Après avoir traversé assez péniblement la Révolution qui le réduisit à une gêne extrême, Delille, qui avait reconnu en lui une vocation réelle pour l'enseignement littéraire, le choisit comme remplaçant dans sa chaire de poésie latine au Collège de France (1810). Une érudition facile et une diction élégante attirèrent autour de Tissot de nombreux auditeurs. Sous l'Empire, il écrivit beaucoup dans les journaux officieux. L'Académie française l'admit au nombre de ses membres en 1833. Il mourut en 1854.

Des nombreux écrits que Tissot a laissés, celui qui fait son véritable titre littéraire est l'ouvrage intitulé : *Etudes sur Virgile* (1825-1830, 4 vol. in-8).

XIII. — Mgr Dupanloup

Né en 1802 à Saint-Félix, près de Chambéry, il vint à Paris fort jeune. Sa carrière fut militante, mais peu fructueuse en résultats réels; esprit ardent, il s'est toujours nui à lui-même.

Entré à l'Académie française en 1854, il est mort en 1878, laissant nombre d'écrits, la plupart d'actualité et par-là même destinés à s'effacer bientôt du souvenir même des contemporains.

XIV. — D'Audiffret-Pasquier

Né en 1811, il s'est livré à la politique, mais n'avait aucun titre littéraire à produire pour entrer à l'Académie française, où il a été reçu en 1878.

QUINZIÈME FAUTEUIL

Sirmond. — 1649. J. de Montreuil. — 1651. l'abbé Fr. Tallemant. — 1693. La Loubère. — 1729. L'abbé Sallier. — 1761. Coëtlosquet. — 1784. Montesquiou. — 1795. Sieyès. — 1816. Lally Tollendal. — 1830. Pongerville. — 1870. Marmier.

I. — Sirmond

Né vers 1589 à Riom, il vint dans sa jeunesse à Paris et fut employé par le cardinal de Richelieu.

Admis, en 1634, à l'Académie française, il fut l'un des commissaires chargés de revoir le travail de l'assemblée sur le *Cid*. Il mourut en 1649. Suivant Pellisson, la prose de Sirmond marque beaucoup de génie pour l'éloquence. Son style est fort et mâle et ne manque pas d'ornements.

II. — J. de Montreuil

Né à Paris, en 1613, d'un avocat au Parlement, il suivit quelque temps la profession de son père, puis il fut employé dans la diplomatie; de retour en France, il accepta la place de secrétaire des commandements du prince de Conti. Il était de l'Académie française depuis 1649. Il mourut en 1651. Il n'a rien écrit que quelque vers publiés dans les recueils du temps.

III. — L'abbé Tallemant

Il naquit à La Rochelle vers 1620. Il fut pendant vingt-quatre ans aumônier de Louis XIV. On n'a de lui aucune production littéraire antérieure à 1651, époque où il entra à l'Académie française. Il est auteur d'une traduction de Plutarque (1663-1665) assez estimée de son temps. Il mourut en 1693.

IV. — La Loubère

Né à Toulouse en 1682. Son père, homme de mérite, prit soin lui-même de sa première éducation et

lui inspira le goût de la poésie. Ses études terminées, il vint à Paris, où il partagea son temps entre les plaisirs de la société et l'étude du droit public. Nommé d'abord secrétaire d'ambassade en Suisse, puis envoyé à Siam avec des pouvoirs très étendus, il y recueillit des notes exactes sur les productions, l'industrie et le commerce. Il fut admis à l'Académie française en 1693. Il mourut en 1729. La Loubère possédait, outre les langues anciennes, l'italien, l'espagnol et l'allemand; son goût naturel pour la poésie ne l'empêcha pas de cultiver les mathématiques. On a de lui des poésies morales et galantes, éparses dans les recueils du temps. *Du Royaume de Siam*, (1691, 2 vol. in-12) : cet ouvrage est écrit avec fidélité et exactitude : on y reconnaît un observateur aussi savant que judicieux.

V. — L'abbé Sallier

Né en 1685, à Saulieu, il fit ses premières études dans cette petite ville. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie à Dijon, il embrassa l'état ecclésiastique et vint à Paris. Passionné pour les anciens, il employa ses loisirs à se perfectionner dans la connaissance du grec et du latin; il apprit en même temps le syriaque et l'hébreu et se rendit familiers les meilleurs auteurs italiens, espagnols et anglais. En 1719, il fut pourvu de la chaire d'hébreu au Collège royal de France; puis, en 1729, il entra à l'Académie française. Il mourut en 1761. Il ne reste de Sallier aucun ouvrage important; mais on trouve de lui, dans le recueil de l'Académie des inscriptions

(tomes III à XXV), une foule de morceaux du plus grand intérêt.

VI. — J. G. de Coëtlosquet

Né à Saint-Pol de-Léon, en 1700, il vint à Paris en 1718, se présenta à la Sorbonne et depuis fut prieur de cette maison. Onze ans après, il devint successivement vicaire général de Tulle, puis de Bourges. Louis XV lui donna, en 1739, l'évêché de Limoges. Enfin, il fut précepteur du duc de Berry, depuis Louis XVI, et de ses frères. Reçu à l'Académie française en 1761, il mourut en 1784. Son discours de réception et la réponse qu'il fit comme directeur en recevant Lambert, en 1770, sont tout ce qu'on a de lui.

VII. — De Montesquiou

Né à Paris en 1741, il joignait à un esprit facile et aimable une instruction solide et variée. Entré jeune au service, il fut élevé au grade de maréchal de camp en 1780. L'Académie française le reçut en 1784. Après une existence assez agitée sous le régime révolutionnaire, il mourut à Paris, en 1798. On a de Montesquiou plusieurs pièces de vers agréables, son discours de réception, sa correspondance, etc.

VIII. — Sieyès

Né à Fréjus en 1748, il se destinait d'abord à l'artillerie ou au génie; mais, cédant aux instances de sa famille, il embrassa l'état ecclésiastique. On sait quel rôle il joua dans la Révolution française, mais l'homme politique se dérobe à nous. Il entra à l'Académie française en 1795, n'ayant rien écrit de saillant ni de vraiment littéraire. Il mourut en 1830.

IX. — Lally Tollendal

Né en 1751, homme politique comme Sieyès, son bagage littéraire n'est pas sans importance. Reçu à l'Académie en 1816, il y entrait avec la réputation d'un orateur éloquent. On a de lui, outre ses mémoires et plaidoyers pour la réhabilitation de son père (1779 et suiv.), un plaidoyer pour Louis XVI (1793), *Défense des émigrés français* (1795), quelques pièces de poésie détachées; enfin, en 1824, Lally Tollendal lut à l'Académie française une tragédie, avec des chœurs, intitulée : *Tuathal Teamar, ou la Restauration de la monarchie en Irlande*, qu'il ne fit pas imprimer. Il mourut en 1830.

X. — de Pongerville

Né en 1792, à Abbeville. Son père, magistrat instruit, lui donna des maîtres particuliers, car la revolution avait interrompu les études des collèges.

Une impérieuse vocation, celle de la poésie, décida de l'avenir du jeune Pongerville. Millevoye, son compatriote, applaudit à ses premiers essais. A dix-huit ans, il entreprit la traduction en vers du poème de Lucrèce, dont il envoya un chant à Raynouard qui l'encouragea à continuer et à venir à Paris. L'œuvre entière parut en 1823 et fut regardée, à juste titre, comme un événement littéraire. Désigné bientôt au choix de l'Académie, il ne tarda pas à y entrer (1830). D'autres traductions en vers et en prose d'Ovide, de Virgile, de Milton, etc., révélèrent de plus en plus le mérite littéraire du nouvel académicien, ainsi que d'intéressantes lectures faites en séances publiques. Il est mort en 1870.

XI. — Marmier

Né en 1809 à Pontarlier (Doubs). A peine ses études furent-elles terminées qu'il embrassa la carrière des lettres. Puis il se mit à voyager, parcourut la Suisse, la Belgique et la Hollande et vint à Paris, où il fit paraître, à vingt et un ans, un recueil de vers inspirés par la nouvelle école. Écrivain fécond et agréable, M. Marmier est aussi un infatigable voyageur; il y a peu de contrées civilisées qu'il n'ait visitées et décrites ou dont il ne connaisse la langue. Ses nombreux récits de voyages sont d'une lecture aussi instructive qu'attachante. Il a été reçu à l'Académie française, en 1870.



SEIZIÈME FAUTEUIL

Bourzéis. — 1673. L'abbé Gallois. — 1708. Mongin. — 1746. De la Ville. — 1774. Suard. — 1817. Roger. — 1842. Patin. — 1876. G. Boissier.

I. — Bourzéis

Amable de Bourzéis, né à Volvic, près de Riom, en 1606, alla à Rome où il fit son cours de théologie. De retour en France, après quelques années d'absence, il fut choisi pour un des premiers membres de l'Académie française. Il mourut en 1672. On a de lui : *Sermons sur divers sujets;* le dernier est l'Oraison funèbre de Louis XIII. L'auteur a mis à la tête une longue et savante préface sur l'estime qu'on faisait autrefois de la fonction de prédicateur.

II. — L'abbé Gallois

Né à Paris en 1632, il annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions que son père, avocat au Parlement, cultiva avec le plus grand soin. Il embrassa l'état ecclésiastique, sans cesser de se livrer à la littérature. A une instruction aussi solide que variée il joignait le talent de bien écrire. Il fut reçu à l'Académie française en 1673, le 12 janvier, le même jour que Fléchier et Racine; et c'était la seule fois

que l'Académie eût fait trois réceptions le même jour, lorsque Raynouard, Picard et Laujon furent aussi reçus à l'Institut dans la même séance (24 novembre 1807). L'abbé Gallois mourut en 1707. De 1666 à 1674, il avait été chargé par Colbert de la rédaction du *Journal des Savants*.

III. — Mongin

Né à Baroville, dans le diocèse de Langres, en 1668, il se consacra de bonne heure à la prédication. L'Académie française lui décerna successivement trois prix d'éloquence. Il prononça devant elle le panégyrique de saint Louis. Il dut à ses succès (1708) le titre d'académicien, et, en cette qualité, il fut chargé de l'oraison funèbre de Louis XIV, qu'il fit entendre dans la chapelle du Louvre. Il donna ensuite un grand nombre d'autres discours qui, presque tous, avaient la religion pour objet. On loue surtout son *Sermon sur la messe* et son *Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé*. Il mourut en 1746, à Bazas, dont il était évêque depuis 1724.

IV. — De la Ville

Né vers 1690, l'abbé de la Ville fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Fénélon, puis il occupa des emplois diplomatiques. En 1746, il entra à l'Académie française. Il mourut en 1774.

V. — Suard

Né en 1734 à Besançon, où il prit, dès son enfance, le goût des lettres, il vint de bonne heure à Paris et y trouva une place, sur la recommandation de Marmontel. Publiciste avant tout, Suard, malgré le succès de sa traduction de l'*Histoire de Charles-Quint*, de Robertson, reprit le courant de la polémique et se distingua dans la lutte engagée entre les Gluckistes et les Piccinistes. Ce fut alors qu'au courant de la plume il écrivit ses *Lettres* de l'anonyme de Vaugirard, persifflage plein d'esprit, de finesse et de goût. Les titres littéraires de Suard, son esprit juste et fin, la connaissance parfaite qu'il avait des difficultés et des ressources de notre langue lui avaient ouvert, dès 1772, les portes de l'Académie française. Il y fut nommé le même jour que l'abbé Delille; mais, desservis l'un et l'autre auprès du roi, leur nomination ne fut point approuvée. Deux ans plus tard, Suard se représentait et était admis (1774). Lorsque vint la Révolution, l'Académie française fut dénoncée comme le foyer de l'aristocratie. On vit un académicien, Chamfort, demander à grands cris la suppression de l'Académie. Vainement Suard en prit éloquemment la défense; elle fut, peu de jours après, enveloppée dans la proscription commune. Pendant la Terreur, Suard mérita d'honorables persécutions; il fut forcé de quitter la France pour avoir mis sa plume au service de l'équité. Il sut résister à Napoléon et dire la vérité au régime impérial. Il mourut en 1817, après une longue et honorable carrière; ses

écrits sont marqués au coin du bon goût. Outre ses notices sur Robertson, Vauvenargues, Mme de Sévigné, Larochefoucauld, le peintre Drouais, le sculpteur Pigalle, le pape Clément XIV et le Tasse, on relit avec plaisir les rapports faits par lui sur les concours académiques, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie française.

VI. — Roger

Né en 1776 à Langres, il fit de bonnes études qu'il termina à Paris. Il connut prématurément les épreuves de la vie et fut victime des vicissitudes de sa famille persécutée par la révolution. Après le 13 thermidor, il commença ses études judiciaires et, à vingt-deux ans, il était en état de plaider; mais, la poésie l'emporta. Sa première pièce, l'*Épreuve délicate*, fut jouée en 1798. Celles qui succédèrent se distinguent par d'heureux traits de dialogue et un art remarquable de conduite. A plusieurs reprises, Roger fut appelé à la Chambre des députés et y maintint ses sentiments royalistes. Après la chute de Charles X, rentré dans la vie privée, il se consacra entièrement à la culture des lettres et au travaux de l'Académie française dont il était membre depuis 1817.

VII. — Patin

Né en 1793, à Paris. Ancien élève de l'École normale, il y devint, en 1815, maitre des conférences de littérature ancienne et moderne. Il suppléait Vil-

lemain à la Sorbonne lorsqu'il fut choisi pour professer la poésie latine (1832). L'Académie française le reçut en 1842, et, en 1844, elle le désigna pour faire partie de la commission du *Dictionnaire*. On a de lui : *Études sur les tragiques grecs* (1841-43), examen critique plein de savoir et de saine critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; plusieurs morceaux académiques ou éloges, etc. Il est mort en 1876.

VIII. — G. Boissier

Né à Nîmes en 1823. Élève de l'École normale, il fut successivement professeur de rhétorique à Angoulême et à Nîmes. En 1861, il suppléa M. Havet au Collège de France, dans la chaire d'éloquence latine. En 1865, il devint maître de conférences à l'École normale et, peu de temps après, il professa la poésie latine au Collège de France. En 1876, il fut reçu membre de l'Académie française. Il a publié d'intéressants travaux sur l'histoire et la littérature romaines.

DIX-SEPTIÈME FAUTEUIL

De Méziriac. — 1639. Lamothe le Vayer. — 1673. Racine. — 1699. de Valincourt. — 1730. de La Faye. — 1731. Crébillon. — 1762. Voisenon. — 1776. Boisgelin. — 1803. Dureau de la Malle. — 1807. Picard. — 1829. Arnault. — 1836. Scribe. — 1861. O. Feuillet.

I. — De Méziriac

Né à Bourg-en-Bresse en 1581. Après avoir fait ses études avec distinction à Paris, il visita l'Italie en savant et en curieux et séjourna plusieurs années à Rome. A l'âge d'environ trente ans, il avait la réputation d'un des plus savants hommes de son temps ; il écrivait dans presque toutes les langues. Rien ne lui fit plus d'honneur que le commentaire dont il accompagna sa traduction en vers français de quelques épitres d'Ovide (1626). Il est peu d'ouvrages d'une érudition plus variée et plus agréable. Quoiqu'il vécût d'une manière très simple et très retirée, sa réputation l'avait fait connaître à Paris, et l'Académie française le reçut en 1635, quoique absent. On le dispensa de prononcer lui-même son discours de remercîment, qui fut lu par Vaugelas. Il mourut en 1638.

II. — Lamothe le Vayer

Né à Paris en 1588. D'abord magistrat, il céda

bientôt sa charge pour se livrer entièrement aux lettres. L'Académie française le choisit, en 1639, pour succéder à Méziriac. Chargé de terminer l'éducation de Louis XIV, il accompagna ce monarque en différents voyages et ne se retira de la cour qu'en 1661, à l'époque du mariage de son royal élève. « L'Académie française le considérait, dit Vigneul-Marville, comme un de ses premiers sujets. » Il a beaucoup écrit : on a de lui, entre autres ouvrages : *Considérations sur l'éloquence française* (1638), *Traités en forme de lettres* (1659-1660), *Hexaméron rustique* (1671), etc. Il mourut en 1672.

III. — Racine

Né en 1639 à la Ferté-Milon. Après de fortes études littéraires, son premier essai poétique fut la *Nymphe de la Seine*, ode qu'il composa pour le mariage de Louis XIV. En 1663, il se lia avec Boileau et Molière. Sa tragédie d'*Alexandre* (1665) eut un succès qui l'encouragea à poursuivre la carrière du théâtre ; il n'avait alors que vingt-cinq ans. A *Alexandre*, succéda *Andromaque* (1667), dont la représentation fut suivie, presque chaque année, d'un chef-d'œuvre. Reçu à l'Académie française, en 1673, il mourut en 1699.

IV. — Valincourt

Né à Paris en 1653, il se distingua d'abord dans la marine, puis il se livra à la culture des lettres. Il succéda à Racine à l'Académie française en 1699. Il

avait acquis par de petits vers et des morceaux de prose de courte haleine la réputation d'homme de goût. Il mourut en 1730. C'est à lui que Boileau adressa sa XIe satire sur le vrai et le faux honneur. Valincourt est auteur de la préface de l'édition de 1718 du *Dictionnaire de l'Académie*. On a encore de lui son *Discours de réception*, une *Lettre sur Racine* (dans l'*Histoire de l'Académie de d'Olivet*), des stances, des contes, etc.

V. — La Faye

Un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps. Il naquit à Vienne en 1674 ; son penchant le porta de bonne heure vers la littérature. Il fut reçu à l'Académie, en 1730 : il mourut en 1731. On n'a de lui qu'un très petit nombre de productions, mais pleines de naturel et de délicatesse. Les principales sont deux odes adressées à Lamotte.

VI. — Crébillon

Né à Dijon en 1674. Son père le destinait à la magistrature et l'envoya à Paris chez un procureur, lui-même grand amateur de théâtre et qui, pressentant l'avenir de son jeune clerc, le poussa dans cette voie : Crébillon n'avait encore fait que des chansons et des petits vers de société. Sa première tragédie fut refusée par les comédiens ; découragé, l'auteur avait juré de ne plus tenter l'épreuve du théâtre, mais il comptait sans son patron. *Idoménée* (1705) donna les

plus grandes espérances; *Atrée*, qui suivit de près (1707), les confirma. On vit tout à coup Crébillon se placer près de Corneille et de Racine, sans les imiter en rien. *Électre* (1709) surpassa *Atrée* et *Rhadamiste* et mit le comble aux succès et à la gloire du poète. Nommé à l'Académie française en 1731, son entrée y fut marquée par une innovation : il fit son discours de réception en vers. Il mourut en 1762.

VII. — Voisenon

Né près de Melun en 1708. A l'âge de onze ans, une épître qu'il adressa à Voltaire lui valut la réponse la plus flatteuse. Il s'essaya ensuite au théâtre dans la comédie légère. Entré dans les ordres, il n'eut du prêtre que le nom et, se rendant justice, il refusa de hautes charges ecclésiastiques. Il composa des oratorios pour les concerts spirituels du Carême; les plus connus sont les *Fureurs de Saül* et les *Israélites sur la montagne d'Oreb*. Ce fut en 1762 que Voisenon se mit sur le rang pour l'Académie. Ses titres étaient assez minces; cependant il fut reçu. Le 22 janvier 1763, il prononça son discours de réception. Des traits brillants, mais affectés, un style plus poétique qu'oratoire, une description du temple de la fausse gloire opposée à la description du temple de la vraie gloire : voilà ce qu'on remarque dans cette harangue. Elle fut très applaudie. Il se montra toujours fort assidu aux séances de l'Académie, où il se faisait remarquer par la finesse de son goût et par sa gaité vive. Il mourut en 1775.

VIII. — De Boisgelin

Né à Rennes en 1732, il fut destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique et fit ses études avec distinction. Nommé d'abord (1765) à l'évêché de Lavaur, puis, en 1770, à l'archevêché d'Aix. Retiré en Angleterre pendant la Terreur, il ne revint en France qu'à l'époque du Concordat : il fut nommé à l'archevêché de Tours en 1802 et, peu de temps après, promu au cardinalat. Il mourut en 1804. Mgr de Boisgelin était doué d'un goût fin et délicat, d'un esprit brillant et facile. Il prononça, en 1765, l'oraison funèbre du dauphin, fils de Louis XV; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne, etc. C'est une éloquence simple, gracieuse et touchante. Il fut reçu membre de l'Académie française en 1776.

IX. — Dureau de la Malle

Né à Saint-Domingue en 1742, il était le petit-fils du gouverneur de cette île sous Louis XIV. Orphelin à sept ans, il fut envoyé en France où il fit de brillantes études au collège du Plessis. Condisciple de Delille, il lui prédit le succès de sa traduction des *Géorgiques*. Dureau de la Malle est auteur du *Discours préliminaire* et des notes de cette traduction, et l'intérêt qu'il prit à l'ouvrage de son ami fut ce qui l'engagea à traduire les historiens latins. C'est par là surtout qu'il s'est fait connaître du public. Il traversa, au milieu de mille épreuves, le temps de la révolution. Enfin, il put reprendre, avec la sécurité

8.

de l'existence, la suite de ses travaux littéraires. En 1804, il entra à l'Académie française; il mourut en 1807.

X. — Picard

Né à Paris en 1769, il était fils d'un avocat au Parlement, fit de bonnes études et suivit quelque temps le barreau ; mais il se sentait une vocation prononcée pour l'art dramatique. En 1789, il débuta, en collaboration avec Fiévée, par une petite comédie qui eut quelque succès. Le premier triomphe de Picard date de 1792 : son opéra-comique des *Visitandines* eut une grande vogue. Puis vinrent le *Conteur* et le *Cousin de tout le monde* (1793). De 1797 à 1807, Picard se fit acteur et, malgré ses occupations nombreuses (il était directeur de l'Odéon), il produisit un grand nombre de comédies. A l'année 1806 appartient sa comédie des *Marionnettes*, son chef-d'œuvre. Il entra à l'Académie en 1807 et mourut en 1828.

XI. — Arnault

Voyez son article ci-dessus (p. 92). C'est ici (1829) la date de sa deuxième admission à l'Académie française.

XII. — Scribe

Né à Paris en 1791, il était fils d'un marchand de soieries. Destiné au barreau, il entra fort jeune au

collège Sainte-Barbe, puis il commença l'étude du droit. Mais, le théâtre était dès lors son unique préoccupation. Sa première pièce (1811) fut un échec ainsi que plusieurs autres de 1811 à 1815. Cette année-là, il donna *Une nuit de la garde nationale* qui eut un succès de vogue. La critique a distingué trois phases successives dans l'œuvre si diverse de Scribe. A la première, celle qui s'étend de 1815, jusqu'à la création du Gymnase (1820), se rattache ce que l'on pourrait appeler le vaudeville classique. La seconde phase se produisit au Gymnase, de 1820 à 1830, avec un grand nombre d'ouvrages (cent cinquante, dit-on). Enfin, à l'Opéra-Comique, il transforma le genre du libretto, en lui faisant donner une plus large place à la musique que ne l'avaient fait ses prédécesseurs (1823 à 1859). Au Théâtre-Français, Scribe a été souvent au-dessous de lui-même ; le cadre était trop grand pour le genre léger où il était passé maître. En 1835, l'Académie s'ouvrit pour lui. Il mourut en 1861.

XIII. — O. Feuillet

Né à Saint-Lô en 1821, il fit ses études à Paris et obtint de brillants succès universitaires. Ses débuts dans les lettres remontent à 1845 ; il fit d'abord du roman en collaboration, puis il aborda le théâtre à la Montausier ; la même année, il donnait à l'Odéon un *Bourgeois de Rome*, en 1848, *Échec et mat* qui eut assez de succès. *Palma* et la *Vieillesse de Richelieu*, au Théâtre-Français (1848), complètent les premières tentatives dramatiques de M. O. Feuillet. Il se révéla enfin dans la *Revue des Deux Mondes*, tel

qu'il devait rester, par une série de scènes et proverbes dont plusieurs remaniés pour la scène ont eu un grand succès. Ses romans ont achevé de lui faire une réputation méritée. Il est entré à l'Académie en 1862.

DIX-HUITIÈME FAUTEUIL

Maynard. — 1647. P. Corneille. — 1685. Thomas Corneille. — 1710. Houdar de Lamotte. — 1731. Bussy Rabutin, évêque de Luçon. — 1737. Foncemagne. — 1780. Chabanon. — 1795. Naigeon — 1810. Nép. Lemercier. — 1841. V. Hugo.

I. — Maynard

Né à Toulouse, en 1582, il avait embrassé la carrière de la magistrature. Il eut pour maître de poésie Malherbe. Ses contemporains ont loué en lui la facilité, l'élégance et surtout la clarté. Il mourut en 1646. Il fut un des premiers membres de l'Académie française. Ses œuvres poétiques ont été publiées en 1646. On a aussi de lui un recueil de lettres (1653).

II. — P. Corneille

Le créateur de l'art dramatique en France, l'un des hommes qui ont le plus contribué au développement du génie national. Né à Rouen en 1606, il se

destinait au barreau et y avait paru sans succès, lorsqu'un premier amour lui révéla sa véritable vocation. La comédie de *Mélite* (1629) fut son début au théâtre. *Clitandre* (1632), la *Veuve*, la *Galerie du palais*, le *Suivante* (1634), la *Place Royale* (1635) suivirent de près. Cependant, rien n'annonçait encore l'auteur du *Cid*. Il avait alors près de trente ans ; le conseil que lui donna un homme de goût, de lire les auteurs espagnols, le conduisit sur la voie du *Cid* qui se produisit en 1636 et fut et est resté un chef-d'œuvre. En 1647, Corneille fut reçu à l'Académie française, après une série de magnifiques œuvres théâtrales. Il mourut en 1684. Ces quelques lignes suffisent, nous le croyons, à l'homme dont les ouvrages sont le plus beau titre de gloire et que son temps et la postérité à l'envi ont proclamé *grand*.

III. — Thomas Corneille

Frère cadet de Pierre Corneille, il naquit à Rouen en 1625. « C'était, dit Voltaire, un homme d'un très grand mérite et d'une vaste littérature ; et si vous exeptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, l était le seul de son temps qui fût digne d'être le remier au-dessous de son frère. » Ayant achevé ses tudes dans sa ville natale, Thomas vint à Paris, où es succès de son frère l'engagèrent à suivre la carière du théâtre. La première pièce de Th. Corneille, es *Engagements du hasard*, fut représentée l'année nême où Pierre entrait à l'Académie. *Don Bertrand e Cigural* (1650) fut un succès. Jusqu'en 1655 en-

viron, Th. Corneille avait imité son frère ; l'un et l'autre s'essayèrent d'abord dans la comédie, avant d'aborder la tragédie. Le cadet des Corneille fit jouer cinq tragédies dans l'espace de quatre années : *Timocrate* (1656), *Bérénice* (1657), la *Mort de l'empereur Commode* (1658), *Darius* et *Stilicon* (1660), *Timocrate* eut un succès prodigieux ; on le joua sans interruption pendant six mois. *Camma*, en 1691, renouvela pour Thomas le triomphe de *Timocrate*. La tragédie d'*Ariane* (1672) soutint la concurrence avec le *Bajazet* de Racine, qu'on jouait à la même époque. Voltaire doute que Pierre Corneille eût mieux fait le rôle d'Ariane que son frère. Pierre disait de *Camma*, de *Stilicon* et de plusieurs autres pièces de Thomas qu'il aurait voulu les avoir faites. « Le cadet, dit Voltaire, n'avait pas la force et la profondeur du génie de l'aîné, mais il parlait sa langue avec plus de pureté, quoique avec plus de faiblesse, et il aurait eu une grande réputation, s'il n'avait point eu de frère. » Le nom de ce frère fut pour lui un honneur dangereux. Thomas, loin de se montrer jaloux de Pierre, ne le désignait jamais que par le nom de *grand*. Il lui succéda, en 1685, à l'Académie. Cette compagnie n'avait point encore publié son fameux Dictionnaire ; Thomas, qui était un excellent grammairien, y prit une part active. En 1691, il reçut son neveu Fontenelle à l'Académie. Thomas mourut en 1709.

IV. — Houdar de la Motte

L'un des littérateurs les plus remarquables parmi

ceux qui illustrèrent la fin du siècle de Louis XIV et le commencement du XVIIIe. Il naquit à Paris en 1672. Son père était chapelier. Houdar étudia d'abord le droit, mais avec une telle répugnance qu'il ne parut jamais au barreau : son goût l'entraînait vers le théâtre. Il n'avait que vingt un ans, lorsqu'en 1693 il donna au Théâtre-Italien sa première pièce, *les Originaux*. Dégoûté un moment de l'art dramatique, il y revint bientôt et produisit beaucoup d'œuvres en ce genre. Ses poèmes d'opéra furent ses meilleures productions ; il y a obtenu le premier rang après Quinault. Il ne négligea pas, pour cela, le Théâtre-Français, où sa tragédie d'*Inès de Castro* fit verser bien des larmes. Ses *Odes*, ses *Fables* et principalement la large part qu'il prit à la guerre des anciens et des modernes achevèrent de le rendre célèbre.

Il mourut en 1731. Il était de l'Académie depuis 1710.

V. — Bussy Rabutin, évêque de Luçon

C'était le fils de l'auteur de l'*Histoire amoureuse les Gaules* : ce fut un digne prélat. L'Académie fran-aise le reçut en 1732. Il ne produisit rien, mais son goût sûr et délicat, formé par la lecture des bons uteurs anciens et modernes, le rendait très bon uge des productions des autres. Il mourut en 1736, gé d'environ soixante-sept ans.

VI. — Foncemagne

Né en 1694, à Orléans, il entra d'abord chez les Oratoriens dont bientôt sa santé délicate le fit sortir ; le duc d'Antin l'engagea à venir à Paris, où il acquit de la réputation. En 1737, il fut reçu à l'Académie. Son ouvrage le plus cité est sa réponse à Voltaire, relativement au Testament politique du cardinal de Richelieu dont le patriarche de Ferney niait l'authenticité. Il mourut en 1779. A l'étude assidue des langues savantes, Foncemagne joignait celle de sa langue maternelle. Il en possédait si bien les sources, les variations, les principes, qu'il devenait souvent l'arbitre des questions qui s'élevaient dans l'Académie française sur cet objet essentiel de ses travaux.

VII. — Chabanon

Né à Saint-Domingue en 1730. Après avoir consacré huit ans à la musique, il voulut s'adonner aux lettres et se retira entièrement de la société. Quelques ouvrages qu'il composa lui ouvrirent les portes des diverses Académies. Il fut recu à l'Académie française en 1780. Il mourut en 1792.

VIII. — Naigeon

Né en 1738, à Paris, il avait commencé par être dessinateur, sculpteur et peintre. De très bonne heure, il se lia avec Diderot, dont il devint le disciple,

l'admirateur et l'imitateur. Il commença par prêter sa plume au baron d'Holbach. Plus tard, ce furent ses propres œuvres que publia Naigeon. Il mourut en 1810; il avait été reçu à l'Académie française en 1795.

IX. — Népomucène Lemercier

Né à Paris en 1771, d'une famille de robe. Une jeunesse maladive ne retarda point cependant le développement de sa rare intelligence, et l'ardeur de l'étude l'entraîna de bonne heure dans la carrière brillante qu'il devait parcourir. A peine âgé de quinze ans, il composa sa première tragédie, *Méléagre*, que la princesse de Lamballe, sa marraine, fit représenter. Un drame en vers, *Clarisse Harlowe*, attira l'attention du public sur l'adolescent. Ses poésies faciles lui ouvrirent les salons du grand monde et l'avenir semblait riant à leur auteur, lorsque la Révolution éclata. Sans se laisser abattre, Lemercier fit représenter le *Tartuffe révolutionnaire*, œuvre courageuse et mordante dont le succès fut complet. Puis, apparut le *Lévite d'Éphraïm*, ingénieux essai d'un nouveau genre dramatique, qui accrut la réputation de l'auteur. A vingt-six ans, il donna son *Agamemnon* qui causa un enthousiasme universel. Depuis lors, Lemercier marcha de succès en succès, entremêlant la comédie à la tragédie et fut applaudi dans chacun de ces deux genres. En 1810, la voix publique l'appela à l'Académie française, où il fut reçu à l'unanimité. Il mourut en 1840. Ni la souffrance ni l'âge n'avaient amoindri son ardeur laborieuse. Assidu aux

séances de l'Académie, il y apportait le tribut de ses connaissances profondes et variées.

X. — Victor Hugo

Né à Besançon en 1802, *le vicomte* V. Hugo était fils d'un honorable général qui fut un des premiers volontaires de la République. Sa mère était bretonne et royaliste. Il trouva ainsi dans les sympathies contradictoires de ses parents deux sources opposées d'inspiration qui devaient successivement animer ses œuvres. Il était né poète et resta poète, cet être essentiellement *ondoyant* et changeant à tous vents. Dans la première ferveur du royalisme qu'il avait puisé auprès de sa mère, il composa une tragédie classique, intitulée *Irtamène*, où il célébrait, sous des noms égyptiens, le retour des Bourbons. Une pièce de vers qu'il adressa, en 1817, à l'Académie française sur les *Avantages de l'étude*, sujet mis au concours, attira vivement l'attention des juges. En 1818, V. Hugo, tout à la poésie, publiait une ode sur la statue d'Henri IV, une autre sur les Vierges de Verdun, une troisième intitulée : *Moïse sur le Nil* ; il avait alors à peine dix-huit ans. Mais, dès 1820, il préparait *Han d'Islande*.....

Reçu à l'Académie française en 1841, V. Hugo est mort en 1885, plein d'années et de gloire poétique.

DIX-NEUVIÈME FAUTEUIL

Colletet. — 1659. G. Boileau. — 1670. J. de Montigny. — 1671 Ch. Perrault. — 1704. Cardinal de Rohan. — 1749. Vauréal. — 1760. La Condamine. — 1774. Delille. — 1813. Campenon. — 1844. Saint Marc Girardin. — 1874. Mézières.

I. — Colletet

Né à Paris en 1598, il se fit d'abord recevoir avocat. Des liaisons qu'il forma, presqu'au sortir des écoles, avec des jeunes gens qui s'occupaient de littérature et de vers, déterminèrent sa vocation pour la poésie. Le cardinal de Richelieu l'engagea à travailler pour le théâtre; il composa *Cyminde*, tragi-comédie, et eut part à l'*Aveugle de Smyrne* et aux *Tuileries*. L'un des premiers membres de l'Académie française, il mourut en 1659. Colletet était fécond et laborieux; il ne manquait ni de naturel ni de facilité, et quelques-unes de ses épigrammes sont pleines d'agrément. Le jugement sévère, mais juste, de Boileau sur le fils, a fait beaucoup de tort à la réputation du père; la plupart des lecteurs et même quelques critiques les ayant très souvent confondus.

II. — G. Boileau

Gilles Boileau, frère ainé de Despréaux, d'abord

avocat, puis membre de l'Académie française, naquit à Paris en 1631. Il avait l'esprit satirique comme Boileau. Il fut reçu en 1659. Il mourut en 1669. Son bagage littéraire est peu considérable; ses œuvres posthumes (1670) dont Despréaux fut l'éditeur, contiennent des poésies diverses, des lettres, son compliment à l'Académie et la traduction en vers français du quatrième livre de l'*Énéïde*, à laquelle on regrette qu'il n'ait pas mis la dernière main.

III. — J.-B. de Montigny

Né en 1637, en Bretagne, d'une famille de robe, il annonça dans sa jeunesse des dispositions assez remarquables pour les lettres. « C'était, dit Saint-Marc, un très bel esprit, aimant l'étude, ayant du goût et capable d'écrire aussi bien en prose qu'en vers. » Il mourut à la fleur de son âge, en 1671. Il avait été reçu à l'Académie en 1670. Son discours de réception offre un assez grand nombre de pensées profondes et d'observations judicieuses, exprimées avec élégance et clarté, une diction brillante et facile. Ses poésies ont du charme.

IV. — Ch. Perrault

Né à Paris en 1628, dès le collège, il faisait des vers avec une extrême facilité. Il songea ensuite à devenir architecte, comme son père, mais sans succès; alors il se tourna vers le barreau et débuta par deux causes qui lui firent beaucoup d'honneur. Il abandonna cependant la robe d'avocat et s'a-

donna tout entier à la poésie; son *Portrait d'Iris* courut le monde et fut applaudi. Deux odes augmentèrent sa réputation. L'Académie française l'admit parmi ses membres, en 1671, et il exerça une utile influence. Son *Poème du siècle de Louis XIV* ouvrit, en 1687, une mémorable querelle[1]. Puis, ce fut le tour du *Parallèle des anciens et des modernes* (1688-96). Ce livre, dont Bayle faisait beaucoup de cas, fut peu lu, et, par conséquent, mal compris. Ses deux meilleurs titres, aux yeux de la postérité, sont ses *Contes* charmants et ses *Éloges des hommes illustres du* XVIIe *siècle*; ce dernier ouvrage est recommandable par une grande impartialité et par les recherches les plus exactes. Perrault mourut en 1703.

V. — Le cardinal de Rohan

Né à Paris en 1674, il fut destiné de bonne heure à l'Église; en 1704, il fut élevé au siège archiépiscopal de Strasbourg et devint cardinal, en 1712. L'Académie française l'admit au nombre de ses membres en 1704. Beaucoup d'esprit et d'amabilité, des manières nobles et généreuses, le goût de l'instruction ajoutaient à l'éclat des dignités du cardinal. Il mourut en 1749.

1. Celle des anciens et des modernes.

VI. — Vauréal

Né en 1687, reçu à l'Académie en 1749, il mourut en 1760. Évêque de Rennes, puis ambassadeur en Espagne, il fut également à la hauteur de ces deux postes importants. Il s'exprimait avec grâce et facilité dans ses écrits. Ses dépêches passent pour des modèles.

VII. — La Condamine

Né à Paris, en 1701. D'abord militaire, il quitta bientôt le service pour se livrer tout entier à l'étude des sciences, particulièrement de l'astronomie. Il voyagea beaucoup et longtemps, avec l'ardeur fiévreuse d'un curieux de toutes choses. Dans les derniers temps de sa vie, il composa pour son amusement quelques petites pièces de vers, où l'on trouve du naturel et de la facilité. En général, il écrivait d'une manière simple et négligée, mais claire et quelquefois piquante. L'Académie française le reçut au nombre de ses membres, en 1760. Elle avait toujours eu l'adroite politique de vouloir réunir tout ce qui jetait de l'éclat dans les lettres, les sciences et le monde.

VIII. — Delille

Né en 1738, dans les environs de Clermont en Auvergne, il vint de bonne heure faire ses études à

Paris. Sa pauvreté l'obligea à accepter une place de professeur de dernière classe. Puis il alla à Amiens où il commença sa traduction en vers des *Géorgiques*. De retour à Paris, il se fit d'abord connaître par quelques odes. A l'apparition des *Géorgiques*, le chef-d'œuvre de Delille, ce fut un cri universel d'admiration. Voltaire fut si frappé de cette œuvre que, sans connaître autrement Delille que par ses vers, il écrivit à l'Académie française pour l'engager à recevoir un homme tel que celui-là. En 1772, il y fut reçu avec Suard, mais cette nomination n'eut point de suite. Deux ans après, le poète fut enfin accepté. Delille ne se ralentit pas; il publia son poème des *Jardins*, puis il alla visiter l'Orient à la suite de notre ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier; il en rapporta son poème de l'*Imagination*. Sa fortune s'évanouit à la Révolution; il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté. Forcé de quitter la France, il n'y rentra qu'en 1801 et publia ses dernières œuvres. Il reparut à l'Académie avec Suard, Morellet et quelques autres de ses anciens confrères. Il mourut en 1813.

IX. — Campenon

Né à la Guadeloupe en 1772. Arrivé de bonne heure en France, il fit à Paris de brillantes études qu'il termina à l'âge de quinze ans. Puis il cultiva la poésie. Après la révolution, il revint en France qu'il avait été obligé de quitter, et se lia avec Bernardin de Saint-Pierre et Ducis. Il travaillait à son poème didactique intitulé *la Maison des champs*, lorsque

parut celui des *Trois règnes de la nature*, par Delille : il ne voulut point se mettre en concurrence avec ce poète, et se décida à retrancher une grande partie de son travail. La facilité, l'éloquence des vers, l'heureuse expression des pensées et des sentiments firent regretter que son poème n'eût point été publié entièrement. Deux ans après, un autre poème, *l'Enfant prodigue*, parut avec le même succès. Il fut nommé en 1813, mais sa réception n'eut lieu qu'en 1814, sous Louis XVIII. Il mourut en 1843. Outre ses œuvres poétiques, Campenon a publié, en 1824, un intéressant *Essai sur la vie de Ducis*.

X. — Saint-Marc Girardin

Né à Paris en 1801, il fit de brillantes études et se destina au professorat. En 1828, il débutait avec éclat au *Journal des Débats*, dont il resta le collaborateur assidu pendant quarante-cinq ans. La révolution de juillet qu'il avait appelée de tous ses vœux le mit de plus en plus en évidence ; il fut immédiatement nommé professeur d'histoire à la Sorbonne, en remplacement de M. Guizot, et maître des requêtes au conseil d'État. On connaît cette heureuse et facile carrière de professeur et d'écrivain. Le succès de son *Cours de littérature* et celui des *Essais de littérature et de morale* décidèrent de l'élection du professeur journaliste à l'Académie française (1844). Il est mort en 1873.

XI. — Mézières

Né à Rohan (Moselle) en 1826, il fut successivement élève de l'École normale et de celle d'Athènes ; il fut appelé, en 1854, à occuper à Nancy une chaire de littérature, qu'il quitta pour venir à Paris. Ses travaux remarquables ont eu pour objet Dante, Pétrarque et Shakespeare. En 1874, il a été reçu à l'Académie française.

VINGTIÈME FAUTEUIL

Gomberville. — 1674. Huet. — 1721. Boivin. — 1727. Saint-Aignan. — 1776. Colardeau. — 1776. La Harpe. — 1803. Lacretelle, aîné. — 1824. Droz. — 1851. de Montalembert. — 1872. duc d'Aumale.

I. — De Gomberville

Né en 1600, à Étampes, il fit paraître, à quatorze ans, un volume de poésies dont le sujet annonce une maturité de jugement bien extraordinaire dans un enfant de cet âge. C'est le tableau du bonheur de la vieillesse opposé aux agitations de la jeunesse. Il composa ensuite des romans pleins de sentiments élevés, qui eurent un succès tel qu'à la fondation

de l'Académie, le cardinal de Richelieu l'en désigna un des premiers membres. Il mourut en 1674. Ses principaux ouvrages sont : *Discours des vertus et des vices de l'histoire et de la manière de la bien écrire* (1620), des poésies éparses dans les recueils du temps; on y trouve de beaux sonnets, la préface des *Mémoires du duc de Nevers*, écrite avec feu, et où l'on remarque du goût, du jugement et une bonne critique.

II. — Huet

Né à Caen en 1630, il se livra de bonne heure à l'amour des lettres et à la philosophie. Descartes fut son premier guide. En 1652, il fit un voyage en Suède, au retour duquel (1662) il concourut, avec quelques-uns de ses amis, à former à Caen, une Académie qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. En 1670, Huet fut adjoint comme sous-précepteur à Bossuet qui venait de se charger de l'éducation du grand Dauphin. En 1674, il fut reçu à l'Académie française. Il mourut, en 1721, à Caen dont il était évêque depuis 1692. Il laissait, entre autres écrits, une *Histoire du commerce et de la navigation des anciens* (1716), très curieuse et très savante, ses *Mémoires* (écrits en latin), d'un grand intérêt (1717), etc., etc.

III. — Boivin

Né à Montreuil-l'Argillé (Normandie) en 1663, il reçut une exellente éducation et possédait admira-

blement les plus grands classiques anciens, grecs et latins. D'abord employé à la bibliothèque du roi (1692) par l'abbé de Louvois, qui en était le directeur et qui le protégea, il se livra à de savants travaux de linguistique. En 1721, l'Académie française le choisit pour succéder à Huet. Il mourut en 1726.

IV. — Saint-Aignan

Né à Paris en 1684. Après avoir suivi la carrière des armes, puis embrassé celle de la diplomatie, il fut reçu à l'Académie en 1727. Il mourut en 1776.

V. — Colardeau

Né à Janville en Beauce, en 1732, il montra de bonne heure un goût vif pour la poésie française. Envoyé à Paris pour faire son droit, il ne s'occupait que de vers. Son début poétique fut des plus brillants : ce fut sa fameuse *Lettre d'Héloïse à Abélard* (1758), imitée de Pope. En 1758, il fit jouer une tragédie, *Astarbé*, et deux ans après, en 1760, il donna *Caliste*, autre tragédie, imitée de la pièce anglaise de Row intitulée la *Belle pénitente*, dont on admira la versification, mais qui eut peu de succès. L'Académie française le choisit en 1776 ; mais il mourut avant le jour de sa réception.

VI. — La Harpe

Célèbre critique, naquit à Paris en 1739, de parents

sans fortune. Orphelin avant l'âge de neuf ans, l'enfant, présenté au proviseur du collège d'Harcourt, lui récita des vers avec une intelligence qui l'intéressa à son sort. Ses études furent brillantes. En 1759, il débuta par deux héroïdes, genre très à la mode alors. En 1763, il dut une célébrité précoce à sa tragédie de *Warwick* qui, d'ailleurs, méritait l'accueil qu'elle obtint par la noblesse du style, par la vigueur du rôle principal, par la simplicité de l'action, surtout par la vérité du dialogue. Ses autres tragédies furent loin d'être à la hauteur de son premier ouvrage. Il s'était ouvert en même temps une autre carrière, celle des concours académiques, à Paris et dans les provinces. Les succès qu'elle lui valut le consolaient de ses revers au théâtre. Ses romances ont du naturel et de la sensibilité. Son *Cours de littérature* est resté son œuvre capitale. Reçu à l'Académie française en 1776, il mourut en 1803.

VII. — Lacretelle aîné

Né à Metz en 1751, il s'adonna d'abord à l'étude du droit et se fit recevoir avocat. Ses débuts dans cette carrière furent brillants (1777). Il vint à Paris en 1778 et, tout en suivant ses occupations professionnelles, il s'appliqua particulièrement aux lettres. L'Académie française couronna son *Éloge de Montausier* et d'autres écrits. Il remplaça, en 1803, La Harpe à l'Académie. Il mourut en 1824, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont le plus remarquable est son *Discours sur le préjugé des peines infamantes*, couronné par l'Académie de Metz en 1784.

VIII. — Droz

Né à Besançon, en 1737, il avait à peine terminé ses études qu'il fit une tragédie ; il arrivait à Paris, en 1792, lorsque la Révolution le renvoya dans ses montagnes d'où il ne sortit que pour prendre du service dans l'armée qu'il quitta en 1796, après s'être vaillamment conduit. Nommé professeur de belles-lettres à l'École centrale de Besançon, il publia d'abord un *Essai sur l'art oratoire* (1799), qui annonçait ce qu'il serait un jour. En 1806, Droz fit paraitre l'*Essai sur l'art d'être heureux*, son meilleur ouvrage. En 1824, il entrait à l'Académie française. Il mourut en 1850.

IX. — De Montalembert

Né à Londres en 1810, il professa de bonne heure des idées libérales et prit part, avec Lamennais, à la fondation du journal l'*Avenir* (1830); l'abbé Lacordaire en était aussi collaborateur, et leur amitié date de cette époque. Condamnés par Grégoire XVI, les rédacteurs de l'*Avenir* se soumirent et le journal disparut. La carrière oratoire politique de M. de Montalembert est connue; un mot de ses productions historiques et littéraires suffira. Après un séjour de deux années en Allemagne, il publia la touchante et poétique légende de sainte Élisabeth de Hongrie, dont l'introduction est un excellent et lumineux morceau d'histoire du moyen âge. En 1835, il entra à la Chambre des pairs, où son rôle fut

brillant comme orateur catholique. Élu membre de l'Académie française, il y fut reçu solennellement en 1852. Outre son *Histoire de sainte Élisabeth*, M. de Montalembert a publié : *Du Vandalisme et du Catholicisme dans l'art* (1839); *du Devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement* (1843); les *Moines d'Occident* (1860 et suiv.), etc. Il est mort en 1872.

X. — Duc d'Aumale

Né à Paris, en 1822, quatrième fils du roi Louis-Philippe, il fit ses études au collège Henri IV, où il ne tarda pas à se distinguer par ses succès. A dix-sept ans, il commençait dans l'armée une carrière brillante trop tôt interrompue par la révolution de 1848. Comme publication polémique et littéraire, sa *Lettre sur l'Histoire de France* (1861), adressée au prince Jérôme Napoléon, eut un immense retentissement qu'accrut encore la saisie qu'en ordonna le gouvernement impérial. Quelque temps après, le duc d'Aumale vit arrêter le premier volume de son *Histoire des princes de Condé*. A la chute de l'Empire, le prince avait demandé à prendre du service dans l'armée française ; son patriotique élan fut repoussé. La littérature et les arts occupèrent de nouveaux les loisirs forcés du fils de Louis-Philippe. L'Académie française lui ouvrit ses portes, en 1872.

VINGT-UNIÈME FAUTEUIL

Saint-Amant. — 1662. Cassagnes. — 1679. de Crécy. — 1710. A. de Mesmes. — 1723. Alary. — 1771. Gaillard. — 1796. J.-F. Cailhava. — 1813. Michaud. — 1840. Flourens. — 1868. Cl. Bernard. — 1878. Renan.

I. — Saint-Amant

Né à Rouen, en 1594, d'un père, officier de marine distingué, son éducation fut fort négligée : mais il apprit dans ses voyages, l'anglais, l'espagnol, l'italien. Après avoir servi lui-même sur terre et sur mer, il dut à la recommandation de Faret l'honneur d'être un des premiers membres de l'Académie française. Il mourut en 1660. On a de lui : *Moïse sauvé*, idylle héroïque (*sic*) : ce poème, malgré ses défauts, fut accueilli avec faveur; des poésies remarquables, entre autre la *Solitude*, l'*Été de Rome*, le *Contemplateur*, le *Soleil levant*, *Stances à M. de Corneille sur son Imitation de J.-C.*, etc.

II. — Cassagnes

Ou Cassaigne, né à Nimes en 1836. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir terminé ses études à Paris. La poésie l'entraîna de bonne heure. Comme versificateur, des pièces fugitives, des poèmes, des

odes lui firent une assez grande réputation pour qu'il fût reçu à l'Académie française (1662) : il n'avait alors que vingt-cinq ans. Il est l'auteur de la préface estimée qui se trouve à la tête des *Œuvres de Balzac* (1665). Il mourut en 1679.

III. — De Crécy

L. Verjus, comte de Crécy, né en 1629 à Paris, reçu à l'Académie française en 1679, mourut en 1709. Cette nomination n'était pas due à ses œuvres : d'Alembert l'attribue à son talent pour l'éloquence, un des principaux que doit avoir un diplomate et qu'il posséda à un haut degré.

IV. — A. De Mesmes

J.-A. de Mesmes, comte d'Avaux, né à Paris en 1661, fut destiné de bonne heure à la magistrature ; son mérite et la protection qu'il accordait aux lettres lui ouvrirent, en 1710, les portes de l'Académie française. Il mourut en 1723.

V. — Alary

Né à Paris en 1690. Il fut précepteur de Louis XV ; cet emploi lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il fut reçu en 1723. Il mourut en 1770, sans laisser aucun ouvrage.

VI. — Gaillard

Né à Ostel en Picardie, en 1726. Reçu avocat, il quitta bientôt le barreau pour les lettres ; à l'âge de dix-neuf ans, en 1745, il publia son premier ouvrage, *la Rhétorique française à l'usage des demoiselles*. Ce livre est un de ceux qu'on a le plus réimprimés. Dans ses *Mélanges littéraires* (1756), on remarqua une *Vie* de Gaston de Foix, qui était comme le prélude des grands travaux historiques auxquels il allait se livrer. Le plus célèbre et la meilleure sans doute de toutes les compositions historiques de Gaillard est son *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, (1771-1777). Il fut reçu, en 1771, à l'Académie française. Il mourut en 1806.

VII. — J.-F. Cailhava

Né au village d'Estandoux, près de Toulouse, en 1731, il se sentit porté de bonne heure vers la littérature théâtrale. Son début, en 1757, fut un succès de province qui l'engagea à venir à Paris, ayant pour toute fortune son portefeuille garni de poésies. Après quelques essais infructueux, la *Maison à deux portes* (1765), valut à Cailhava plus qu'un succès d'estime. D'autres pièces se suivirent avec des fortunes diverses. Abandonnant un moment le théâtre, il écrivit l'*Art de la Comédie*, œuvre didactique, pleine de remarques judicieuses (1772). En 1797, il entra à l'Académie française. Plein d'admiration pour

Molière, il lui consacra de remarquables *Études* (1802). Il mourut en 1813.

VIII. — Michaud

Né à Albens, en Savoie, en 1767, il appartenait à une très ancienne famille et fit de bonnes études à Bourg-en-Bresse et y montra des goûts littéraires très vifs. En 1786, il vint à Lyon et s'y plaça dans une maison de librairie. Un *Voyage littéraire au Mont-Blanc*, en 1787, fut son premier essai. Puis, la révolution le fit journaliste et, en 1794, il fonda la *Quotidienne*, où se déployèrent sa verve et son esprit. Poète, Michaud fut très goûté; mais, revenant bientôt à des travaux historiques, il entreprit (1811) le vaste ouvrage qui conservera toujours son nom, la *Biographie universelle*. En 1814, il fut élu membre de l'Académie française et mourut en 1840. Il a écrit une remarquable *Histoire des Croisades* et entreprit, avec Poujoulat, une nouvelle collection des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France.*

IX. — Flourens

Né en 1794, à Maureilhan, près de Béziers, il n'avait que dix-neuf ans, lorsqu'en 1813 il fut reçu docteur en médecine à Montpellier ; il vint à Paris l'année suivante. En 1819, Flourens fit paraître ses premiers écrits scientifiques ; ils eurent un succès mérité. Reçu à l'Académie française en 1840, Flourens y apportait un vrai talent d'écrivain que révèlent ses

Éloges historiques lus à l'Académie des sciences, dont il était secrétaire perpétuel depuis 1833. Il mourut en 1867.

X. — Cl. Bernard

Né au village de Saint-Julien, près de Villefranche-sur-Saône (Rhône), en 1813 ; au sortir de ses études classiques, il vint à Paris avec une tragédie et quelques autres œuvres littéraires ; son insuccès le décida à entrer à l'École de médecine. On sait quelle brillante carrière il a parcourue dans la science. En 1868, il fut appelé à remplacer Flourens à l'Académie française. Il est mort en 1878.

XI. — Renan

Né à Tréguier en 1823 ; après avoir étudié à Saint-Sulpice, il se consacra aux langues orientales et débuta, en 1847, par une *Histoire comparée des langues sémitiques*. C'était dès lors un libre penseur, titre très prodigué depuis à une foule de gens qui ne sont ni *libres* ni *penseurs* ; cela posa M. Renan qui fit grand tapage avec sa *Vie de Jésus* (1863), livre malsain et d'une science douteuse, ainsi que d'une érudition très suspecte. M. Renan est entré à l'Académie française en 1878, à cause, dit-on, de son style admirable.

VINGT-DEUXIÈME FAUTEUIL

Colomby. — 1649. Tristan l'Ermite. — 1655. La Mesnardière. 1663. F. de Saint-Aignan. — 1687. L'abbé de Choisy. — 1724. Portail. — 1736 La Chaussée. — 1754. Bougainville. — 1763. Marmontel. — 1799. Bigot de Préameneu. — 1825. Duc de Montmorency. — 1826. Guiraud. — 1847. Ampère. — 1865. Prévost-Paradol. — 1871. C. Rousset.

I. — Colomby

F. Cauvigny, sieur de Colomby, né à Caen vers 1588, eut à la cour le titre d'orateur du roi pour les discours d'État et fut un des premiers membres de l'Académie française. Il mourut vers 1648. Un poème médiocre et quelques pièces de vers insérées dans les recueils du temps, ainsi que divers opuscules forment tout le bagage littéraire de Colomby.

II. — Tristan l'Ermite

Né en 1601 au château de Souliers ou Soliers, dans la Marche, il fut conduit à la cour dans son enfance. Après de nombreux voyages, il entra chez Gaston, duc d'Orléans, et employa ses loisirs à travailler pour le théâtre. Sa tragédie de *Marianne*, représentée en 1637, eut un succès jusqu'alors sans exemple et balança celui du *Cid*. En 1649, l'Académie française ouvrit ses portes à Tristan. Il protégea et produisit les premiers essais dramatiques de Quinault. Il mourut en 1655.

III. — La Mesnardière

Né à Loudun, vers 1610, il étudia la médecine à Nantes; la médecine fut cependant ce qui l'occupa le moins, malgré d'illustres clients : Richelieu et Gaston d'Orléans. Lecteur ordinaire du roi, il fut reçu à l'Académie française, en 1655. Il mourut en 1663.

IV. — F. de Saint-Aignan

Né en 1610, dans la Beauce, il entra de bonne heure dans la carrière militaire et s'y distingua bientôt par une valeur digne de sa naissance. Dans les loisirs de la paix, il protégea les lettres et les cultiva avec succès. Quelques pièces de vers de Saint-Aignan nous ont été conservées ; on y trouve de la facilité et de la grâce. Il mourut en 1687.

V. — L'abbé de Choisy

Né à Paris en 1644, il fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique ; il voyagea en Italie, séjourna à Rome et, au retour, publia : *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, al Providence, l'existence de Dieu et la religion* (1684). Cet ouvrage eut beaucoup de succès. Puis, il demanda à aller à Siam, en mission apostolique ; il publia le journal de son voyage (1687), causerie écrite d'un style facile, agréable, qui rend le lecteur présent à tout ce que l'auteur raconte.

Il écrivit beaucoup, et dans le genre historique principalement. Reçu à l'Académie française, en 1687, il en mourut le doyen, en 1724.

VI. — Portail

Né en 1673, il appartenait à la magistrature et fut premier président du Parlement de Paris. Il mourut en 1736 ; il avait été élu membre de l'Académie française en 1724. « Portail, dit d'Alembert, n'eut d'autres titres aux suffrages académiques que son éloquence naturelle et son amour pour les lettres. » D'Alembert affectait sans doute d'omettre un titre moins vague et plus déterminant : celui de premier président de la première cour du royaume. Car, on connaît la prédilection, fort plausible d'ailleurs, des compagnies savantes de l'ancien régime pour les personnes qui pouvaient ajouter à leur considération par le prestige d'un nom historique ou par l'éclat d'une haute dignité.

VII. — La Chaussée

Né à Paris en 1692, il était neveu d'un fermier général ; il pouvait donc prétendre à la fortune, mais il donna la préférence aux lettres. Son premier ouvrage fut une critique des *Fables* de la Motte, puis il publia son *Épître à Clio* (1732), qui eut beaucoup de succès. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre, où il donna d'abord la *Fausse antipathie*, qui fut assez accueillie,

puis le *Préjugé à la mode*, un grand triomphe. *Mélanide*, l'*Ecole des mères* et la *Gouvernante* sont des comédies estimables. Entré à l'Académie française, en 1736, il mourut en 1754.

VIII. — Bougainville

Né à Paris en 1722, il se fit connaître de bonne heure par de savants travaux ; il fut reçu à l'Académie française en 1754 et mourut en 1763.

IX. — Marmontel

Né à Bort, petite ville du Limousin, en 1723, d'une famille obscure et pauvre. Arrivé à Paris, à l'âge de vingt-trois ans, il y vécut dans un état voisin de la misère. En 1745, Marmontel fut couronné par l'Académie française. Dès lors, l'avenir lui était assuré. Sur le conseil de Voltaire, il entreprit de travailler pour le théâtre ; *Denys le tyran* (1748) fut sa première œuvre ; *Aristomène* (1749) et *Cléopâtre* (1750) posèrent leur auteur, qui venait de débuter à vingt-quatre ans. Les éloges lui furent prodigués, et en même temps les critiques ne lui manquèrent pas. Marmontel se fit ensuite librettiste, avec assez peu de succès, quoique Rameau fût son musicien. Ses *Contes moraux* (1756) le mirent en grande vogue, il devint l'auteur à la mode. En 1763, il fut reçu à l'Académie française. En 1767, son roman de *Bélisaire*, œuvre glaciale, fit un bruit énorme exploité par les encyclopédistes, qui comptaient l'auteur dans leurs

rangs. Il mourut en 1799, laissant des *Mémoires* personnels assez intéressants.

X. — Bigot de Préameneu

Né à Rennes en 1787, avocat au Parlement de Paris avant la révolution, dont il embrassa la cause, mais avec la modération qui formait le fond de son caractère. C'était un esprit orné et d'une science étendue. Entré à l'Académie française, en 1799, il mourut en 1825. Sous l'Empire, il avait été fait comte ; en 1808, il avait remplacé Portalis au ministère des cultes ; la Restauration le créa pair de France et lui donna la direction générale des cultes.

XI. — Duc de Montmorency

Né à Paris, en 1766, il fit ses premières armes en Amérique ; de retour en France, il se fit remarquer par son libéralisme exagéré, mais enfin ses yeux s'ouvrirent et il revint à des sentiments plus calmes. Admis à l'Académie française, en 1825, il mourut l'année suivante.

XII. — Guiraud

Né à Limoux, en 1788, il fut élevé dans sa famille, puis alla faire son droit à Toulouse. Son premier succès poétique à l'Académie des Jeux floraux le décida à renoncer à la jurisprudence. Il vint à Paris en 1813. Le théâtre l'attirait ; il composa plusieurs tra-

gédies qui firent peu de sensation, excepté les *Machabées* (1827), dont le cinquième acte fut très applaudi. Ce qui a popularisé la muse de Gairaud, ce sont ses *Élégies savoyardes*. En 1826, il entrait à l'Académie française. Il mourut en 1847.

XIII. — J.-J. Ampère

Né à Lyon, en 1800, il fit ses études à Paris et s'éprit de bonne heure d'une vive passion pour la littérature allemande, anglaise et le romantisme naissant. Après avoir professé, à Marseille, en 1830, puis à Paris, où il suppléa Fauriel et Villemain, en 1847, il fut reçu à l'Académie française. Il est mort en 1865.

XIV. — Prévost-Paradol

Né à Paris, en 1829. A sa sortie de l'École normale (1851), il se livra à divers travaux littéraires et présenta au concours de l'Académie française un *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, qui obtint le prix d'éloquence. En 1855, il fut appelé pour professer à la faculté d'Aix, et, en 1856, il revint à Paris pour entrer au *Journal des Débats* comme rédacteur principal. Ecrivain concis et élégant, Prévost-Paradol fut reçu à l'Académie française, en 1865. Une mort prématurée l'enleva aux lettres, en 1870, victime de la politique et de ses amertumes.

XV. — C. Rousset

Né à Paris, en 1821, il fit de brillantes études au collège Stanislas, puis fut chargé, en 1841, des conférences d'histoire, à Saint-Louis et à Louis le Grand. Il attira les yeux du monde savant par son *Histoire de Louvois* (1861-63), écrite d'un style simple et élégant. En 1871, il fut admis à l'Académie française. Diverses autres publications historiques font honneur à l'érudition de C. Rousset.

VINGT-TROISIÈME FAUTEUIL

Baudoin. — 1650. Charpentier. — 1702. Chamillart. — 1714. Le maréchal de Villars. — 1734. Le duc de Villars. — 1770. Loménie de Brienne. — 1795. Andrieux. — 1833. Thiers. — 1877. Henri Martin. — 1884. De Lesseps.

I. — Baudoin

Né à Pradelles, dans le Vivarais, en 1600 ; après avoir fait ses études et quelques voyages, il vint se fixer à Paris. Il fut membre de l'Académie française dès sa formation. Il a laissé plus de soixante ouvrages, parmi lesquels un grand nombre de traductions. Baudoin savait l'italien, l'espagnol, l'anglais.

« Son style, au jugement de Pellisson, est facile, naturel et français. » Il mourut en 1650.

II. — Charpentier

Né à Paris, en 1620, il fut d'abord destiné au barreau. Mais le goût des lettres l'emporta et il les cultiva sans relâche. En 1651, il entra à l'Académie française, dont il devint par la suite directeur perpétuel. Il mourut en 1702. Charpentier a beaucoup écrit; on trouve en général dans ses ouvrages de l'esprit et de l'art, de la force et de l'érudition et quelques traits d'éloquence.

III. — Chamillart

Il fut reçu à l'Académie en 1702 et mourut en 1714; il était évêque de Senlis.

IV. — Le maréchal de Villars

Un des plus grands capitaines dont s'honore la France, était né à Moulins en 1653 ; sa bravoure dans de nombreux combats lui valut le grade de colonel dès l'âge de vingt et un ans. Il se distingua comme général et comme diplomate et s'immortalisa à la journée de Denain (1712.) Il mourut en 1734. Il avait été reçu à l'Académie française, en 1714. Villars était doué d'une grande vivacité d'esprit et d'une imagination fertile ; c'est ce qu'atteste un nombre immense de lettres, où il traite sans effort, et quelquefois

même sur un ton de plaisanterie toute française, les questions les plus épineuses. Sa conversation était extrêmement brillante.

V. — Le duc de Villars

Fils de l'illustre maréchal de ce nom, il naquit en 1702. Après avoir parcouru la carrière des armes, il entra à l'Académie française, où il succéda à son père, en 1734. Comme académicien, il justifia le choix de ses confrères par son amour pour les lettres et par le goût éclairé avec lequel il les cultiva jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 1770.

VI. — Loménie de Brienne

Né à Paris, en 1727, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; en 1757, il fut nommé grand vicaire de Rouen, puis évêque de Condom (1760), et enfin archevêque de Toulouse (1763). Il se distingua par sa bienfaisance sans limites. En 1770, il fut reçu à l'Académie française. Porté au ministère en 1787, il fut loin de se montrer à la hauteur de ce poste difficile et, après bien des épreuves et des angoisses, forcé de s'expatrier, il mourut en 1794.

VII. — Andrieux

Né à Strasbourg en 1759, il termina ses études à Paris. Placé chez un procureur au Châtelet, il abandonna bientôt l'étude de droit et tenta la carrière

du théâtre. En 1782, une petite comédie, *Anaximandre*, obtint un légitime succès. Puis vinrent les *Étourdis* (1787), qui affirma la vocation réelle d'Andrieux pour la scène. Quand survint la révolution, le jeune auteur se trouva fort embarrassé; la littérature n'était plus en ce moment une carrière; malgré lui, il fut lancé dans le courant politique et s'en tira comme il put. De Paris, il se réfugia à Montmorency chez des amis et revint à *ses chères études*. En 1794, il entra dans la rédaction de la *Décade*, à laquelle il coopéra activement pendant plusieurs années. En 1795, il fut reçu à la classe de littérature de l'Institut (Académie française) et prêta un grand charme aux séances publiques par la lecture de quelques-uns de ses contes, entre autres le *Meunier Sans-Souci*. Sous le Consulat et sous l'Empire, la conduite d'Andrieux fut digne ; appelé à diverses fonctions délicates, il les remplit avec tact, habileté et talent. Il mourut en 1833, laissant un nom justement estimé dans l'enseignement littéraire; ses cours au Collège de France jouissaient d'une grande popularité.

VIII. — Thiers

Né à Marseille, en 1796, il fit d'assez bonnes études, après lesquelles, de 1815 à 1818, il suivit son cours de droit à Aix. Reçu, en 1818, avocat, il se distingua dans plusieurs causes criminelles. Un *Éloge de Vauvenargues* (1819) l'excita à poursuivre son goût pour les lettres. Enfin, en 1821, il arrivait à Paris, s'y liait avec Manuel et entrait à la rédaction du *Constitutionnel;* puis il fut présenté à Laffite et à Talley-

rand et se mêla de plus en plus activement à l'opposition dite *libérale*. Choisi, vers 1823, pour écrire un résumé de l'*Histoire de la Révolution*, il en agrandit le cadre à tel point que ce fut le point de départ de son vaste ouvrage (1823-27, 10 vol. in-8°). La carrière de M. Thiers part de là, ce fut son hégire. En 1833, il fut reçu à l'Académie française. Il est mort en 1877.

IX. — Henri Martin

Né à Saint-Quentin en 1810, il débuta par des chansons (genre Béranger), puis il s'adonna aux études historiques et produisit une volumineuse *Histoire de France* dont le lyrisme, chauffé à blanc, l'a poussé à l'Académie en 1877. Il est mort en 1884.

X. — De Lesseps

Né à Versailles en 1805, il a pris le plus long chemin pour entrer à l'Académie française (1884) sans titres littéraires; selon le mot de Victor Hugo sur Scribe, on y arrive par le pont-neuf; M. de Lesseps y est entré par l'isthme de Suez.

VINGT-QUATRIÈME FAUTEUIL

L'Estoile. — 1652. A. de Coislin. — 1704. P. de Coislin. — 1710. H. de Coislin. — 1733. Surian. — 1754. D'Alembert. — 1784. Choiseul-Gouffier. — 1803. Portalis. — 1807. Laujon. — 1811. Etienne. — 1817. Laya. — 1833. Ch. Nodier. — 1844. Mérimée. — 1871. de Loménie. — 18 . H. Taine.

I. — Cl. de l'Estoile

Né à Paris en 1597, sa fortune lui permit de se livrer uniquement à son penchant pour la littérature. L'Estoile était un esprit fin et délicat, bon juge des productions littéraires; aussi l'Académie le chargea-t-elle de donner ses observations sur la versification du *Cid*. Il mourut en 1652. On a de lui : *Poésies diverses*, imprimées dans les recueils du temps.

II. — A. de Coislin

Né à Paris en 1635, reçu à l'Académie en 1652, mort en 1702, était lieutenant général des armées françaises.

III. — Pierre de Camboust de Coislin

Né à Paris en 1636, il embrassa la carrière ecclésiastique et devint évêque d'Orléans. Il mourut en

1710, grand aumônier de France et cardinal. Il avait été reçu à l'Académie en 1704.

IV. — H. de Coislin

Neveu du précédent, évêque de Metz, était né à Paris en 1764. Il mourut en 1732. Il avait été reçu à l'Académie en 1710.

V. — Surian

Né à Saint-Chamas en Provence, en 1670. D'abord prêtre de la congrégation de l'Oratoire, il prêcha deux avents et deux carêmes à la cour et avec tant de succès, que ses sermons lui valurent l'évêché de Vence. Il remplaça, en 1733, H. de Coislin à l'Académie française. Il mourut en 1754. Le meilleur de ses sermons est celui sur le petit nombre des élus. Son petit carême, préché en 1719, a été imprimé en 1778.

VI. — D'Alembert

Jean le Rond d'Alembert, né à Paris en 1717, annonça de bonne heure une grande facilité et de l'application : à douze ans, il entra au collège Mazarin, où il fut admis en seconde. Les mathématiques l'attirèrent aussitôt et il leur dut sa réputation. Reçu avocat, puis médecin, il persista toujours dans ses études de prédilection. Ce fut par le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* qu'il commença sa carrière littéraire. Engagé par ce premier pas, d'Alembert,

qui fut bientôt reçu à l'Académie française (1754), continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. Il mourut en 1783. Parmi ses nombreux écrits, nous signalerons ses *Eloges* lus dans les séances de l'Académie française (6 vol. in-12, 1779-87).

VII. — Comte de Choiseul-Gouffier

Né à Paris en 1752, son rang et sa fortune favorisèrent son goût pour l'étude; il acquit une instruction solide. Il visita avec fruit le sol classique de la Grèce (1776) et, de retour en France, il publia, en 1782, le premier volume de son *Voyage pittoresque en Grèce*. Élu à l'Académie française en 1783, son discours fut remarquable par le meilleur goût et la correction du style. Il mourut en 1817.

VIII. — Portalis

Né au Bausset (Var) en 1745, il fit ses études à Toulon et à Marseille et son droit à Aix. Ce fut dans cette ville, pendant qu'il y étudiait encore, qu'il publia son premier essai consistant en *Observations sur l'Emile* (1763), qui fit une certaine sensation dans sa province. Reçu avocat, à la fin de 1765, il débuta avec succès au barreau d'Aix. Il joua un rôle important sous le premier Empire et prit la plus grande part au Concordat. Lors de la réorganisation de l'Institut, en 1803, il fut l'un des cinq membres nommés par Bonaparte pour remplir la 2e classe, qui repré-

sentait l'ancienne Académie française. Il mourut en 1807.

IX. — Laujon

Né à Paris 1727, son père, qui était procureur, le destinait au barreau; mais le goût du théâtre, le succès de quelques chansons éloignèrent le jeune Laujon de l'étude des lois. Une parodie d'*Armide* qui réussit, l'engagea dans la carrière qu'il suivit désormais. Nommé secrétaire du cabinet du comte de Clermont, puis du prince de Condé, il menait l'existence la plus agréable, quand la révolution le ruina ou à peu près. Il fut nommé membre de l'Institut (Académie française) en 1807. Il mourut en 1811. Comme chansonnier, il est correct, élégant et gracieux. Ses ouvrages dramatiques sont fort nombreux Ses libretti eurent presque tous du succès.

X. — Étienne

Né à Chamouilly, près Saint-Dizier, en 1778, il vint à Paris, en 1799, fut attaché à la rédaction de divers journaux et donna sur plusieurs petits théâtres quelques bluettes dramatiques. En 1807, s'élevant plus haut, il fit représenter au Théâtre-Français *Brueys et Palaprat* (1807), comédie en vers qui eut un succès complet. En 1810, les *Deux Gendres*, en cinq actes, en vers au même théâtre, marquèrent le rang d'Étienne et lui valurent l'entrée à l'Académie française en 1811. On sait quelle polémique ardente souleva cette comédie dont on refusa la paternité à

Étienne. Ses nombreux et jolis livrets d'opéras et d'opéras-comiques (de 1804 à 1840) ont eu beaucoup de succès, dans lequel entrent pour une large part les musiciens dont il fut le collaborateur. Étienne mourut en 1845.

XI. — J.-L. Laya

Né en 1761, à Paris, ce fut en collaboration avec Legouvé qu'il débuta, en 1785, par une comédie, *le Nouveau Narcisse;* l'année suivante, il donna un recueil d'héroïdes : *Essai de deux amis*, qui eut du succès. En 1789, il fit jouer au Théâtre-Français son drame de *Calas*, les *Dangers de l'opinion*, etc. De tous les ouvrages de Laya, celui qui fait le plus d'honneur à son talent comme à son caractère est l'*Ami des lois*, comédie en cinq actes (1793). Dix-neuf jours avant la mort de Louis XVI, c'était sans contredit un grand acte de courage que de réclamer le maintien de la légalité et d'attaquer Marat et Robespierre. Ce fut un immense succès par toute la France. Louis XVI voulut lire la pièce dont l'auteur risquait sa tête. Voué ensuite à l'enseignement, il succéda, en 1817, à Choiseul-Gouffier dans l'Académie et mourut en 1833.

XII. — Ch. Nodier

Né à Besançon, en 1783. Les auteurs français du XVIe siècle furent l'objet de ses premières prédilections; à huit ans, il lisait Montaigne. A douze ans, il fit partie d'une société populaire de Besançon, où il prononça un discours remarquable pour son âge.

On y trouve un style travaillé, de l'art dans le choix et l'agencement des mots, une entente de la période, enfin une manière d'écrire où déjà se devine l'auteur original. De bonne heure, Ch. Nodier avait acquis une multitude de connaissances littéraires et scientifiques. Ses œuvres d'imagination sont assez connues, pour qu'il soit besoin de les énumérer ici. Reçu à l'Académie française, en 1833, il mourut en 1844.

XIII. — Mérimée

Né à Paris en 1803, il avait un peu moins de vingt-deux ans lorsqu'il publia, sous le voile d'un double anonyme, un volume d'essais dramatiques, le *Théâtre de Clara Gazul*. Il put débuter à son heure et par une œuvre de son choix. Le succès lui fut tout d'abord acquis et lui resta fidèle longtemps. Ses travaux historiques ont un réel intérêt. Familier du second Empire, Mérimée eut une existence très choyée. Dès 1844, l'Académie française l'avait élu au nombre de ses membres; il est mort en 1870.

XIV. — De Loménie

Né à Saint-Yrieix (Haute-Vinne), en 1810; il vint à Paris pour suivre la carrière des lettres; à vingt-deux ans, il commença à se faire connaître en publiant une longue série de biographies, sous ce titre : *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien* (1840-41, 10 vol.). Ces études, écrites avec esprit, eurent un succès des plus vifs et firent grand bruit.

En 1845, J.-J. Ampère le fit nommer son suppléant à la chaire de littérature du Collège de France. En 1871, il succéda à Mérimée comme membre de l'Académie française. Son œuvre capitale est *Beaumarchais et son temps* (1855, 2 vol. in-8).

XV. — H. Taine.

Né à Vouziers (Ardennes), en 1828, il entra, en 1847, le premier à l'École normale de Paris. Bientôt fatigué de la monotonie de l'existence universitaire, il donna sa démission et après de sévères études, se destina à la critique. On connait ses remarquables ouvrages de son *Essai sur les fables de La Fontaine* (1853) à son intéressante *Histoire de la littérature anglaise* (1864, 4 vol.). Mais, son œuvre capitale est sans contredit, les *Origines de la France contemporaine,* dont le 1er vol. a paru en 1875. M. Taine a été reçu à l'Académie en 18...

VINGT-CINQUIÈME FAUTEUIL

Arbaud de Porchères. — 1640. Patru. — 1681. Potier de Novion. — 1693. Goibaud-Dubois. — 1694. Ch. Boileau. — 1704. Abeille. — 1718. Mongault. — 1747. Duclos. — 1772. Beauzée. — 1789. Barthélemy. — 1795. Cambacérès. — 1816. De Bonald. — 1841. Ancelot. — 1854. E. Legouvé.

I. — Arbaud de Porchères

Né à Saint-Maximin en Provence, vers la fin du XVIe siècle, il fut un des premiers membres de l'Aca-

démie française. Il avait appris de Malherbe à faire des vers, et il en a composé quelques-uns, dans la manière de son maître, que celui-ci n'eût pas désavoués. Il mourut en 1640. Il avait écrit un poème de la Madeleine, qui est perdu. On doit le regretter, si l'on s'en rapporte au jugement de Racan.

II. — Patru

Né à Paris, en 1604, d'un procureur au Parlement et lui-même avocat célèbre, il ne se livra d'abord qu'aux études de son choix et s'éprit du genre romanesque, très à la mode alors. A dix-neuf ans, il fit en Italie un voyage pendant lequel il se lia avec d'Urfé, l'auteur d'*Astrée*. Cependant, il entra dans la carrière du barreau et s'y distingua par son éloquence ; il revint bientôt à la littérature et, en 1640, il entrait à l'Académie française où il prononça un discours de remerciement qui plut tellement à ses confrères, qu'on fit dans la suite un devoir aux récipiendiaires de l'imiter. Il mourut en 1681.

III. — Potier de Novion

Né à Paris, en 1618, il fut destiné par son père à suivre la carrière de la magistrature. En 1681, il succéda à Patru dans l'Académie française; ses talents et son éloquence le rendaient digne de cet honneur. Il mourut en 1697.

IV. — Goibaud-Dubois

Né à Poitiers en 1626, il vint à Paris sans autre

science que celle de jouer du violon et s'y fit recevoir maître de danse. A l'âge de trente ans, il se mit à apprendre les éléments de la langue latine et, en 1671, il s'occupa à traduire Cicéron et saint Augustin. Ces travaux le firent recevoir à l'Académie française, en 1693. Il mourut en 1694. Il a publié beaucoup de traductions.

V. — Ch. Boileau

Né à Beauvais, il fut prédicateur de Louis XIV; il est connu par des homélies et des sermons sur des évangiles du Carême. On a encore de lui des *Pensées* extraites de ses sermons, qu'on peut lire avec intérêt. Reçu à l'Académie française, en 1694, il mourut en 1704.

VI. — Abeille

Né à Riez en Provence, vers 1648, il vint de bonne heure à Paris et fut d'abord secrétaire du maréchal de Luxembourg. Reçu à l'Académie en 1704, il mourut en 1718. Il composa et fit représenter plusieurs tragédies.

VII. — Mongault

Né à Paris en 1679, après de bonnes études, il se livra à l'enseignement de la philosophie; il se fixa enfin tout à fait dans la capitale; après quelques voyages, il reprit ses travaux. Le succès de sa traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus* lui ouvrit, en 1718, les portes de l'Académie française. Il mourut en 1746.

VIII. — Duclos

Né en 1704 à Dinan, en Bretagne, d'un fabricant de chapeaux, il fut envoyé de bonne heure à Paris pour faire ses études. Après avoir débuté par des romans plus que légers, il aborda l'histoire par le règne de Louis XI et il mit le sceau à sa réputation en publiant les *Considérations sur les mœurs*. Louis XV dit de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » En 1747, Duclos fut reçu à l'Académie française. Ce fut lui qui fit substituer les éloges des grands hommes aux lieux communs de morale, pour sujets de prix d'éloquence. Il tint la plume pour la rédaction de la nouvelle édition du *Dictionnaire*, publiée en 1762. Il mourut en 1772.

IX. — Beauzée

Né à Verdun en 1717, il s'adonna à l'étude des langues anciennes et modernes. On a de lui *Grammaire générale* (1767), une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, considérablement augmentée (2 vol.). Le second volume est entièrement neuf ; la justesse, la solidité et la logique s'y trouvent réunies. Entré à l'Académie en 1772, il mourut en 1789.

X. — L'abbé Barthélemy

Né à Cassis, en Provence. en 1716, les langues anciennes furent l'objet particulier de ses études ; il y fit des progrès rapides. En 1744, il vint à Paris, et, en 1747, l'Académie des inscriptions le recevait

au nombre de ses membres. Son voyage en Italie fut fructueux pour la science des antiques et surtout des médailles. Il couronna ses nombreux travaux par son *Voyage d'Anacharsis* qu'il mit trente ans à achever. Cet ouvrage parut en 1788, époque critique pour les lettres; le succès qu'il obtint dans un temps si agité surpassa les espérances de l'auteur. En 1789, il entrait à l'Académie française. Il mourut en 1795.

XI. — Cambacérès

Né à Montpellier en 1753, d'une ancienne famille de robe, aux approches de la Révolution dont il partageait les principes, il se lança dans le mouvement et y fit sa fortune. En 1795, il entra à l'Académie dont il ne cessa de faire partie qu'en 1816. Il mourut en 1824.

XII. — De Bonald

Né au Monna, près Milhaud en Rouergue, en 1754, il suivit d'abord la carrière militaire, émigra en 1791, et se retira à Heidelberg, où il composa sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* (1796). Rentré en France, il devint, en 1806, un des rédacteurs du *Mercure* avec Chateaubriand et Fiévée. A cette époque, il avait déjà publié la *Législation primitive*, celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur. Compris dans la réorganisation de l'Institut, il vint remplacer Cambacérès à l'Académie française. Il mourut en 1840.

XIII. — Ancelot

Né au Havre, en 1794, d'un père greffier au tribunal de commerce, qui aimait la poésie, il fut d'abord destiné à l'administration de la marine ; mais bientôt il revint à la poésie vers laquelle il se sentait irrésistiblement entraîné. En 1816, après bien des essais, il parvint à faire recevoir au Théâtre-Français une tragédie qui ne fut jamais représentée. Enfin, une autre œuvre, *Louis IX*, fut plus heureuse en 1819, et obtint un succès éclatant. Le *Maire du Palais* (1823) ne réussit pas autant que *Louis IX*, mais *Fiesque* (1824) releva la fortune littéraire de l'auteur. De 1830 à 1840, il écrivit et donna un assez grand nombre de drames, comédies et vaudevilles, dont il emprunta les sujets à l'histoire anecdotique du XVIIIe siècle. La tragédie de *Maria Padilla*, ouvrage remarquable mais qui n'eut qu'un succès d'estime, ouvrit à Ancelot les portes de l'Académie, en 1841. Il mourut en 1854. Ses *Épîtres familières* sont un recueil de satires aussi remarquables par la valeur de l'épigramme que par la grâce du style et la richesse de la versification.

XIV. — E. Legouvé

Né en 1807, à Paris, il débuta par un prix de poésie remporté à l'Académie française en 1829 sur la *Découverte de l'imprimerie*. Plus tard, il fit paraître quelques poèmes dramatiques, s'essaya ensuite

dans la nouvelle et le roman; puis il aborda le théâtre, souvent en collaboration. Fidèle aux antécédents de son père (l'auteur du *Mérite des femmes*), il obtint, en 1848, l'autorisation d'ouvrir au Collège de France un cours public sur l'histoire morale des femmes. Il fut élu membre de l'Académie française en 1854.

VINGT-SIXIÈME FAUTEUIL

Servien. — 1659. Renouard de Villayer. — 1691. Fontenelle. — 1757. A.-L. Séguier. — 1795. Bernardin de Saint-Pierre. — 1814. Aignan. — 1824. Soumet. — 1845. Vitet. — 1874. Caro.

I. — Servien

Né à Grenoble en 1593, il remplit une assez longue carrière diplomatique. Appelé à Paris en 1624, il se fit remarquer de Richelieu qui entrait alors aux affaires. En 1634, il fut reçu à l'Académie française. Poète agréable, il écrivait avec feu et justesse, d'un style serré et fort. Il mourut en 1659.

II. — Renouard de Villayer

Il fut reçu à l'Académie en 1659 et mourut en 1691. Plus homme de goût que littérateur, il ne s'est pas fait connaître par des ouvrages imprimés.

III. — Fontenelle

Né à Rouen en 1657, ses études furent brillantes; il entra en rhétorique, à treize ans. Il fit son droit par déférence pour son père, qui était un avocat distingué; il plaida, perdit sa cause et renonça dès lors au barreau pour se vouer entièrement aux lettres. En 1674 et en 1679, il vint momentanément à Paris et se lia avec les abbés de Saint-Pierre et Vertot et Varignon, tous aspirants à l'Académie française. Quelques vers, une collaboration plus ou moins heureuse avec Thomas Corneille, son oncle, firent d'abord connaître Fontenelle. Il ne fut cependant reçu qu'en 1691 à l'Académie, après avoir été refusé quatre fois. Le premier ouvrage qui commença la grande réputation de Fontenelle, ce furent ses *Dialogues des morts* : la publication des *Entretiens sur la pluralité des mondes* y mit le sceau. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences en 1699, c'est dans cette place, qu'il occupa pendant quarante-deux ans qu'il acquit une gloire justement méritée, comme penseur et écrivain, dans ses éloges des savants. Il mourut en 1757, centenaire.

IV. — A.-L. Séguier

Né à Paris, en 1726, d'une famille illustre dans la magistrature, il montra de bonne heure les plus brillantes dispositions pour l'art oratoire. Des études profondes dans la science des lois, de riches connaissances en littérature formèrent de bonne heure

dans Séguier cette solidité de jugement, cette pureté de goût sans rivale qui le distingua. L'Académie française admit Séguier en 1757 ; ce choix, que Louis XV avait indiqué, fut approuvé par tous les gens de lettres. Il mourut en 1792.

V. — Bernardin de Saint-Pierre

Né au Havre en 1737, dès son enfance il montra le germe des qualités qui se développèrent dans ses écrits. La lecture de Robinson Crusoé lui inspira la passion des voyages. En 1757, après avoir obtenu le prix de mathématiques au collège de Rouen, il entra à l'école des ponts et chaussées. Il dut bientôt renoncer à la carrière d'ingénieur et il vint alors à Paris, en 1760, voyagea encore, ne pouvant arriver à se fixer nulle part. Après des aventures romanesques en Saxe, de retour à Paris, il écrivit divers ouvrages, entre autres son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie* (1773), qui n'eut qu'un succès d'ennui dans le salon de Mme Necker où il en fit la lecture. Enfin, en 1784, la publication des *Études de la nature* rompit le sort désastreux qui s'attachait à Bernardin de Saint-Pierre. Un très grand succès accueillit cet ouvrage ; il fut dépassé par celui de *Paul et Virginie*, qui parut en 1787. En 1795, il fut reçu membre de l'Institut (Académie française reconstituée), et mourut en 1814.

VI. — Aignan

Né à Beaugency-sur-Loire en 1773, il fit ses pre-

mières études au collège d'Orléans ; sa conduite pendant la Révolution fut celle d'un homme d'honneur et de courage. Pénétré de douleur de la sanglante catastrophe de la royauté, il composa et publia, en 1793, une tragédie intitulée la *Mort de Louis XVI*. Il suivit la carrière de l'administration et celle des lettres. Poète et auteur dramatique, il fit l'opéra de *Nephtali* (1806), les tragédies de *Brunehaut* (1810), d'*Arthur de Bretagne* et de *Polyxène* (1804). Sa traduction en vers de l'*Iliade* eut du succès. En 1814, il succéda à Bernardin de Saint-Pierre. Il mourut en 1824.

VII. — Soumet

Né en 1788, à Castelnaudary, il fut destiné à la carrière du génie militaire, mais dégoûté des études arides que nécessite cette profession, il se livra à quelques essais littéraires que l'Académie des Jeux floraux accueillit avec éloge. Sa vocation pour la poésie fut aussi précoce qu'irrésistible : dès l'enfance il parlait, il écrivait en vers. Lorsqu'il vint à Paris, il avait vingt-deux ans (1810). La poésie ne cessa d'occuper ses loisirs, jamais il ne lui demanda la fortune. Sous la Restauration, il ambitionna et conquit les palmes du théâtre : à deux jours d'intervalle, il fit représenter avec le même succès *Clytemnestre* et *Saül* (1822). Ce double triomphe lui ouvrit les portes de l'Académie française (1824). *Cléopâtre* (1824), les *Macchabées* (1827) et *Élisabeth de France* (1828) n'eurent pas autant de succès; *Jeanne d'Arc* (1825) fut très applaudie, ainsi qu'*É-*

milia (1327) et *Une fête de Néron* (1829) composée avec Belmontet. Soumet mourut en 1845.

VIII. — Vitet

Né à Paris, en 1802, admis à l'École normale en 1819, il professa peu de temps, débuta dans la littérature et se mêla au mouvement politique du libéralisme : il écrivit dans le *Globe*. La Révolution de juillet donna le pouvoir à ses amis et, le 23 octobre 1830, il fut nommé inspecteur général des monuments historiques, place qui fut créée pour lui. En 1845, il entra à l'Académie française. Il mourut en 1874.

XI. — Caro

Né à Poitiers en 1826, d'un père, professeur de philosophie, il vint achever ses études à Paris, puis il entra à l'École normale. En 1848, il fut nommé pour enseigner la philosophie, d'abord à Angers, puis à Rouen, à Rennes et à Douai. Ses travaux littéraires l'avaient mis dès lors en relief. A partir de 1858, M. Caro a fait, dans l'Université, une fortune rapide ; il occupe depuis, 1864, à la Sorbonne, la chaire de Laromiguière et de Jouffroy. C'est un homme éloquent et un des plus féconds écrivains de l'Université contemporaine. Il est entré, en 1874, à l'Académie française, où son discours de réception fut très applaudi.

VINGT-SEPTIÈME FAUTEUIL

Racan. — 1670. Pierre de la Chambre. — 1693. Labruyère. — 1696. L'abbé Fleury. — 1723. Adam. — 1736. Seguy. — 1761. Rohan-Guémenée. — 1795. Target. — 1807. Cardinal Maury. — 1815. F.-X. Montesquiou. — 1832. Jay. — 1854. S. de Sacy. — 1880. Labiche.

I. — Racan

Né en 1589, en Touraine, il était destiné par sa naissance à la carrière militaire, son père étant officier supérieur; mais son jeune esprit avait senti le besoin et deviné l'art des vers. En 1605, reçu page de la chambre du roi, il fit connaissance de Malherbe qui le forma. Rivaux et toujours amis, leur attachement dura jusqu'à la mort de Malherbe, arrivée en 1628. Racan fut un des premiers membres de l'Académie française. Celui de ses ouvrages qui fonda sa réputation, c'est la pastorale des *Bergeries*. Parmi les autres productions de ce poète, nous signalerons un *Discours contre les sciences*, prononcé à l'Académie en 1635. Il mourut en 1670.

II. — Pierre de la Chambre

Né à Paris, il avait d'abord été destiné à la médecine, mais il ne tarda pas à embrasser l'état ecclésiastique. On a de lui un recueil de *Panégyriques* et d'*Oraisons funèbres* (1686). Reçu à l'Académie en 1670, il mourut en 1693.

III. — La Bruyère

Il naquit près de Dourdan, en 1644. Après avoir été trésorier de France à Caen, il fut chargé ensuite d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne. Reçu à l'Académie en 1693, il mourut en 1696. Son chef-d'œuvre est le livre des *Caractères*, publié en 1687.

IV. — L'abbé Fleury

Né à Paris en 1640, il était fils d'un avocat. Destiné au barreau, il s'adonna à l'étude du droit civil et de l'histoire ; il y joignit celle des belles-lettres. Reçu avocat en 1658, il fréquenta le barreau pendant neuf ans. Puis il entra dans la carrière ecclésiastique et fut successivement chargé de plusieurs grandes éducations. En 1696, il fut nommé un des quarante de l'Académie française. Il mourut en 1723. Il a beaucoup écrit ; ses principaux ouvrages sont : *Histoire du droit français* (1674), *Catéchisme historique*, (1679), ce livre eut un fort grand succès ; les *Mœurs des Israélites* (1681), les *Mœurs des chrétiens* (1682), excellent ouvrage ; *Traité du choix et de la méthode des études* (1686) ; les *Devoirs des maîtres et des domestiques* (1688) ; enfin l'*Histoire ecclésiastique* (1690 et suiv., 20 vol. in-4.)

V. — Adam

Né à Vendôme en 1663, il fut reçu à l'Académie

en 1723. Il n'est connu que par des traductions. Il mourut en 1735.

VI. — Séguy

Né à Rodez, en 1689, après de bonnes études, il s'appliqua à la littérature et cultiva la poésie et l'éloquence, surtout celle de la chaire. Bientôt il parut à la cour et dans Paris avec distinction, comme prédicateur. En 1729, il prononça en présence de l'Académie française un beau panégyrique de saint Louis, puis un remarquable *Éloge de Louis XIV*, l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars* ; enfin, en 1732, il remporta le prix de poésie. Cette pièce et l'oraison funèbre précitée lui ouvrirent les portes de l'Académie (1736). Il mourut en 1761.

VII. — Le cardinal de Rohan-Guéménée

Né à Paris en 1734. Son nom et ses relations littéraires le firent recevoir à l'Académie française en 1761. Il n'est connu que par l'affaire du *Collier*. Il mourut en 1803, en Allemagne.

VIII. — Target

Né à Paris, en 1733, il fut un des plus célèbres avocats de la capitale, à une époque où l'éloquence du barreau s'était élevée à une très grande hauteur. Une élocution facile et fleurie, des talents littéraires distingués et beaucoup de savoir lui ouvrirent, en

1795, les portes de l'Académie française. Il mourut, en 1807, laissant une réputation méritée et de nombreux écrits, tous relatifs à des questions de droit et de politique.

IX. — Le cardinal Maury

Voyez son article ci-dessus (p. 54). C'est ici (1807), la date de la deuxième admission de Maury à l'Académie française.

X. — F.-X. Montesquiou

Né en 1757 près d'Auch; de bonne heure il embrassa l'état ecclésiastique et se livra avec succès aux études profanes et sacrées. Il devint, en 1785, agent général du clergé et remplit avec éclat ces fonctions importantes, jusqu'au moment de la révolution. Il avait été nommé membre de l'Académie française en 1815. Il mourut en 1832.

XI. — Jay

Né en 1770 à Guitres (Gironde), il eut pour maître un homme alors obscur et qui ne fut pas sans quelque influence sur sa vie, Fouché. Jay était avocat quand éclata la Révolution de 89; il l'accueillit avec enthousiasme. Mais bientôt, soit dégoût, soit pure fantaisie, il quitta la France en 1795 et s'en alla passer sept ans en Amérique. A son retour, c'est de 1810 que date son premier succès littéraire; en

cette année, il remporta le prix de l'Académie française pour son *Tableau littéraire du* XVIIIe *siècle.* Successivement directeur du *Journal de Paris*, professeur d'histoire à l'Athénée, il publia, après la seconde Restauration, l'*Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*, son principal ouvrage historique. Il fut un des fondateurs du *Constitutionnel* qu'il dirigea pendant plus de quinze ans. En 1823, il publia, avec Jouy, les *Ermites en prison* et les *Ermites en liberté.* En 1832, il fut reçu à l'Académie française. Il mourut en 1854. Outre un nombre très considérable d'articles publiés dans divers journaux et recueils, on a de Jay : l'*Éloge de Corneille* (1808); le *Tableau littéraire du* XVIIIe *siècle*, l'*Éloge de Montaigne* (1812); la *Conversion d'un romantique* (1830), pamphlet mordant et spirituel contre le romantisme; *Essais sur l'éloquence politique*, etc.

XII. — S. DE SACY

Né à Paris en 1801. Il a résumé lui-même ainsi sa carrière littéraire : « Le même travail a rempli toute ma vie; j'ai fait des articles de journaux; je n'ai pas fait autre chose; encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats*; j'y travaille depuis trente ans. En quatre mots, voilà toute mon histoire. » En 1852, sans abandonner le journalisme, M. de Sacy se réfugia dans la critique littéraire. Il fut élu membre de l'Académie française, en 1852. Dans son discours de réception, qui fut très remarqué, il insista sur son titre de journaliste et déclara *n'avoir été que cela.* Il est mort en 1880.

XIII. — Labiche

Né à Paris en 1815, comme Scribe, il est arrivé à l'Académie par le pont-neuf (1880). C'est, après l'auteur de *Michel et Christine*, un des plus féconds auteurs comiques de ce temps. Il s'est montré jusqu'ici un des derniers représentants de la gaieté française. Le *Chapeau de paille d'Italie* est un de ses chefs-d'œuvre .

VINGT-HUITIÈME FAUTEUIL

Bardin. — 1637. N. Bourbon. — 1644. Salomon. — 1670. Quinault. — 1689. Fr. de Caillières. — 1717. Le cardinal Fleury. — 1743. Le cardinal de Luynes. — 1788. Florian. — 1795. Volney. — 1820. Pastoret. — 1841. Comte de Saint Aulaire. — 1855. Duc de Broglie. — 1871. Duvergier de Hauranne. — 1881. Sully Prudhomme.

I. — Bardin

Né à Rouen en 1590, son goût le portait à l'étude des mathématiques; cependant ses ouvrages sont de pure littérature. On a de lui : *Essai sur l'Ecclésiaste de Salomon* (1626), le *Lycée, où, en plusieurs promenades, il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme* (1632). Reçu à l'Académie française, en 1634, il mourut en 1637. Ce fut à sa mort que l'Académie arrêta qu'elle

ferait célébrer un service pour chaque académicien qu'elle perdrait.

II. — N. Bourbon

Il naquit, en 1574, à Vandeuvre, fit ses études à Paris et y professa la rhétorique, puis le grec au Collège royal, de 1611 jusqu'en 1620. En 1637, il entra à l'Académie, sans avoir sollicité cet honneur qu'il dut à Richelieu. Il mourut en 1644. Il passait pour le meilleur poète latin de son temps et pour un excellent critique dans la littérature latine. Il y a dans ses œuvres un grand caractère de noblesse; les pensées en sont pleines d'élévation, et le style toujours proportionné aux sujets. Il appartenait à la congrégation de l'Oratoire, depuis 1620.

III. — Salomon

Né en 1620 à Bordeaux, il avait le goût des lettres et y consacrait ses loisirs. Il fut élu à l'Académie en 1644. Il mourut en 1670, laissant quelques écrits de peu d'importance.

IV. — Quinault

Né à Paris en 1635, il était fils d'un boulanger et exerça peut-être aussi la profession paternelle. Il fit quelques études et manifesta de bonne heure un penchant inné pour la poésie, penchant que forti-

fièrent les encouragements de Tristan l'Ermite. Ce fut sous les auspices de ce généreux ami que Quinault fit ses premiers pas dans la carrière dramatique. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsque sa comédie des *Rivales* fut représentée (1653) avec succès; depuis lors, l'auteur ne laissa plus passer une année sans donner une et quelquefois deux pièces de théâtre. Elles s'élevaient au nombre de seize, en 1666; et il n'était encore que dans sa trente-unième année. Parmi ces productions, tragédies et comédies, deux sont dignes d'être lues, la *Mère coquette* et *Astrate*. Mais, son plus beau titre à la renommée, ce sont ses beaux poèmes d'opéras. Reçu à l'Académie française en 1670, il crut, contre l'opinion consacrée par trop d'exemples, qu'il fallait honorer le fauteuil par de nouvelles productions, et il écrivit : *Alceste*, *Thésée*, *Isis*, *Phaëton*, *Roland* et l'immortelle *Armide*. Le talent des vers n'était pas le seul qu'il possédât. Il avait le don de la parole; et plusieurs fois il harangua Louis XIV, au nom de l'Académie française. Dans un de ces jours solennels, au moment où il allait parler, il apprit la mort de Turenne. Il improvisa sur le champ un morceau qui lui valut les louanges du roi et de la cour. Il mourut en 1688.

V. — Fr. de Callières

Né à Thorigny, en basse Normandie en 1645, il fut un diplomate actif. En 1689, il fut reçu à l'Académie. On a de Callières plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Des mots à la mode* (1692), *Traité du bon et du mauvais usage de s'exprimer* (1693),

Du bel esprit (1695), *Des bons mots et des bons contes* (1692). Il mourut en 1717.

VI. — Le cardinal Fleury

Il naquit à Lodève en 1653 et fut, dès son enfance, destiné à la carrière ecclésiastique. Après de brillantes études faites à Paris, il les termina en soutenant des thèses en grec et en latin sur les principaux dogmes enseignés par les anciens philosophes dans les écoles d'Athènes; exercice qui désignait les bons écoliers, mais qui commençait à devenir rare, et dont Rollin donna le dernier exemple. Évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, et enfin ministre, il se distingua dans ces emplois délicats. Il avait été reçu à l'Académie française en 1717; il parlait purement et avec facilité, écrivait bien et était éloquent; les mandements qu'il fit pendant son séjour à Fréjus prouvent qu'il eût été orateur s'il avait voulu l'être. Il mourut en 1743.

VII. — Le cardinal de Luynes

Né à Versailles en 1743. D'abord entré au service, il en sortit bientôt; il se fit prêtre et devint successivement évêque de Bayeux (1729), puis archevêque de Sens (1753). Reçu à l'Académie en 1743, il honora le fauteuil : c'était un prélat savant. Il mourut en 1788.

VIII. — Florian

Né en 1755, dans les basses Gévennes, d'une famille distinguée dans les armes, il fit ses premiers débuts dans la vie et à Paris, au service du duc de Penthièvre, dans les pages duquel il entra, à quinze ans (1768). Puis il essaya de la carrière militaire, il y renonça bientôt et se livra tout entier aux lettres. Ses premières productions furent favorablement accueillies; mais, son succès date surtout de son roman pastoral de *Galatée* (1783). *Estelle*, en 1788, répandit de plus en plus le nom de Florian; *Numa* l'avait précédée de deux ans (1786), pâle imitation de *Télémaque*. De jolis *Contes*, des *Nouvelles*, de spirituelles comédies, mais principalement ses *Fables*, (1792) qui l'ont placé immédiatement après La Fontaine mirent le sceau à la réputation de Florian. Dès 1788, il était de l'Académie française; il mourut en 1794, à l'âge de trente-huit ans.

IX. — Volney

Né en 1757 à Craon, en Anjou, d'un père, avocat distingué, il fit de bonnes études; puis, maître de ses actions à l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Paris, pour se livrer à l'étude des hautes sciences. Il se sentit pressé du désir de voir l'Orient (1783). Il mit à la réalisation de ce plan l'ardeur qui le caractérisait en tout. Après une absence de quatre années, il revint en France, et publia la relation de son voyage

qui eut un grand et long succès. Très mêlé à la Révolution et un de ses plus fervents adeptes, il publiait, en 1791, son livre, *les Ruines*, qui eut tout un retentissement et dont le ton apocalyptique l'a depuis fait mettre en oubli. Appelé à la chaire d'histoire de l'École normale (1794), il groupa autour de lui un grand nombre d'auditeurs avides de nouveau et qui ne saluent trop souvent de ce nom que des paradoxes. En 1795, Volney était entré à l'Académie française reconstituée; il mourut en 1820.

X. — Pastoret

Né à Marseille en 1756 d'une famille ancienne de magistrats, il fut destiné à la carrière de la jurisprudence et fit d'abord ses études à Lyon, vint ensuite à Aix et perfectionna son éducation par des voyages. En 1820, il succéda à Volney, à l'Académie française. Il mourut en 1840; on a de lui : *Tributs offerts à l'Académie de Marseille* (1782), une traduction des *Élégies de Tibulle* (1783), *Moïse considéré comme législateur et moraliste* (1788), etc.

XI. — Comte de Saint-Aulaire

Né en 1778, à Saint-Méard-de-Dromme (Périgord), après de brillantes études à Paris il se trouva lancé dans le mouvement des idées nouvelles qui agitaient la société française, à la veille de 1789. Reçu élève de l'École des ponts et chaussées, en 1794, il put demeurer à Paris, malgré le décret d'ostracisme qui frappait les nobles. Sous la seconde Restauration, il

vécut dans la retraite la plus studieuse, après une existence bien remplie d'homme d'État ; son *Histoire de la Fronde* (1827) est son principal ouvrage. Il revint à la politique et rendit de grands services au pays par ses relations diplomatiques. Lorsqu'il était encore à Vienne (1841), il fut élu membre de l'Académie française. Il mourut en 1854.

XII. — Duc de Broglie

Né à Paris en 1785, il est entré comme homme politique à l'Académie française, en 1855, et est mort en 1870.

XIII. — Duvergier de Hauranne

Né à Rouen en 1798, il entra, à vingt-six ans, dans la rédaction du *Globe*, où écrivait alors M. Guizot. Il a été élu membre de l'Académie française, en 1871, et est mort en 1881, laissant un assez grand nombre d'écrits politiques.

XIV. — Sully-Prudhomme

Né à Paris en 1839, après avoir passé par l'Ecole polytechnique, essayé de l'industrie et s'être fait clerc de notaire, il trouva enfin sa voie dans la poésie. En 1865, il fit paraitre ses premiers essais. Couronné par l'Académie française en 1877, il y est entré en 1881 et il y tient avec honneur une place occupée avant lui par deux nullités littéraires.

VINGT-NEUVIÈME FAUTEUIL

P. de Boissat. — 1662. Furetière. — 1688. La Chapelle. — 1723. D'Olivet. — 1768. Condillac. — 1780. Comte de Tressan. — 1784. Bailly. — 1795. Sicard. — 1822. Frayssinous. — 1842. Pasquier. — 1863. Dufaure. — 1881. Cherbuliez.

I. — P. de Boissat

Né à Vienne en Dauphiné, en 1603, il eut, dès ses premières années, une très grande facilité pour la poésie latine. Il prit d'abord le petit collet, qu'il quitta pour suivre le barreau, lequel à son tour fut abandonné pour le parti des armes. Il devint bientôt membre de l'Académie française, nouvellement établie. Il mourut en 1662, après une assez triste aventure qu'il expia par les pratiques d'une rigoureuse pénitence.

II. — Furetière

Né à Paris, en 1620, il se fit recevoir avocat, puis embrassa l'état ecclésiastique. Reçu membre de l'Académie française en 1662, dans le temps que cette compagnie s'occupait de la rédaction de son *Dictionnaire*, il entreprit d'en faire un pour son compte. L'Académie l'accusa d'avoir profité du travail de ses confrères et, en 1685, vingt-trois ans après sa réception, elle le bannit de ses rangs et ne le

remplaça point de son vivant. Furetière mourut en 1688, laissant un curieux livre, le *Roman bourgeois* (1666), où les mœurs de la classe inférieure de son temps sont peintes avec une vérité plaisante ; un recueil de *Poésies* (1666), où l'on distingue cinq satires contre les marchands, les procureurs, les poètes, etc. ; des *Fables morales et nouvelles*, etc. Son *Dictionnaire* (1688) n'est pas sans mérite.

III. — La Chapelle

Né à Bourges, en 1655, il acheta une charge de finance et, tout en l'exerçant, il employa ses loisirs à la culture des lettres, avec une ardeur peu commune alors aux personnes de sa profession. Après la retraite de Racine, il eut la hardiesse de travailler pour le théâtre et il y obtint des applaudissements. Reçu à l'Académie en 1688, il mourut en 1723. On a de lui des tragédies : *Zayde*, *Cléopâtre*, qui eut un grand succès, *Téléphonte*, *Ajax*. Les préfaces de ses diverses pièces de théâtre méritent d'être lues.

IV. — D'Olivet

Né en 1682, à Salins, d'une famille de robe, son père faisait son délassement de la culture des lettres et lui en inspira le goût. Après avoir terminé ses humanités d'une manière brillante, il entra chez les Jésuites. Il s'était d'abord exercé à faire des vers français ; mais il jeta au feu ses premiers essais et se disposa, par des études sérieuses, à suivre la

carrière de la chaire. A force de lire et de méditer Cicéron, il prit pour cet auteur un goût si vif, qu'il n'en parlait plus qu'avec une admiration qu'on retrouve dans tous ses écrits. En 1710, il avait publié une traduction des *Philippiques* de Démosthène et des *Catilinaires* de Cicéron qui le fit admettre à l'Académie, en 1723. Dès 1713, il était sorti de chez les Jésuites. Il fut élu, quoique absent, dans le temps qu'il rendait les derniers devoirs à son père. D'Olivet s'était engagé à continuer l'*Histoire de l'Académie francaise* commencée par Pellisson ; ce travail offrait des difficultés de plus d'un genre. Peu après, il composa sa *Prosodie*, « ouvrage, dit Voltaire, qui subsistera aussi longtemps que la langue française ». Il coopéra ensuite à la révision du *Dictionnaire*, dont l'Académie préparait une édition, et il se chargea de publier une *Grammaire française*, plus claire et plus méthodique que celle de Régnier-Desmarais. Son édition complète des *Œuvres de Cicéron* (1740-42) est un remarquable travail de philologie et d'érudition. Il mourut en 1768.

V. — Condillac

Né à Grenoble, en 1715, il dirigea de bonne heure ses études vers la métaphysique et fut chargé de l'éducation du duc de Parme, petit-fils de Louis XV ; puis, il reprit sa vie retirée et toute vouée aux sciences. Reçu à l'Académie en 1768, on a remarqué qu'il ne parut plus dans la suite aux séances de cette compagnie. Il mourut en 1780. Le premier de ses ouvrages, l'*Essai sur l'origine des connaissances*

humaines, parut en 1746, puis vint le *Traité des Systèmes* (1749), celui des *Sensations* (1754). Son *Cours d'études* qu'il composa pour l'instruction de l'infant de Parme (1775), en treize volumes, renferme une *Grammaire*, un *Art d'écrire*, un *Art de raisonner*, un *Art de penser* fort remarquables.

VI. — Comte de Tressan

Né en 1705, au Mans, il montra de bonne heure de l'esprit et un goût égal pour les sciences, les arts et les lettres. Il laissait voir dès lors son penchant pour la poésie et pour les romans; mais il lui fallut s'arracher à ses goûts pour suivre la carrière des armes, où il se distingua brillamment. Sa traduction du *Roland furieux*, de l'*Arioste* se lit avec plaisir. Depuis longtemps il désirait d'être admis à l'Académie française; il fut reçu, en 1780, et en devint l'un des membres les plus assidus. Il mourut en 1783.

VII. — Bailly

Né à Paris en 1736. Son père le destinait à la peinture; mais ses dispositions naturelles le portèrent vers les études littéraires. Il composa quelques tragédies, qui n'ont pas été publiées. Il se tourna ensuite vers la science de l'astronomie non sans succès; mais il revint enfin à la littérature: il concourut pour l'*Éloge de Charles V*, celui de Corneille, etc. Ces divers écrits firent honneur à leur auteur. Revenant à la science qu'il sut orner de la

magie des systèmes, Bailly publia, en 1775, le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie*, qui fut reçu avec une extrême faveur. La réputation que cet ouvrage lui donna dans le monde, comme savant et comme littérateur, le firent désirer par l'Académie française, qui le reçut au nombre de ses membres, en 1784. La Révolution survint ; Bailly y fut entraîné et y trouva sa perte : on connaît sa fin courageuse, en 1793.

VIII. — Sicard

Né au Fousset (Haute-Garonne) en 1742, sa vie fut vouée à l'œuvre touchante qui a immortalisé son nom, l'éducation des sourds-muets. Il vint d'abord à Paris pour y apprendre la méthode de l'abbé de l'Épée. Ce dernier étant mort en 1789, l'abbé Sicard fut appelé à lui succéder dans la direction de l'établissement de Paris. Il traversa paisiblement l'époque de la Terreur, grâce à ses élèves qui l'aimaient comme un père et qui l'avaient arraché à la mort. En 1795, il était entré à l'Institut où l'avait fait appeler la façon remarquable dont il remplissait son cours de grammaire à l'École normale. Il mourut en 1822.

IX. — Frayssinous

Né d'un père cultivateur, en 1765, à Curières (Rouergue), il se fit ecclésiastique par choix. En 1784, il vint à Paris et se préparait à passer ses

derniers examens quand la révolution le força à retourner dans son pays natal. En 1801, il inaugura dans la capitale ses *Conférences* dont le retentissement fut si grand et fondèrent sa réputation. La jeunesse des écoles et la haute société parisienne se pressaient dans l'enceinte de Saint-Sulpice ; on aimait à entendre cette éloquence persuasive. L'Académie française jeta les yeux sur l'abbé Frayssinous ; il déclina modestement cet honneur : il n'était pas cependant dépourvu de titres littéraires. Ce ne fut qu'en 1822 qu'il céda à de nouvelles sollicitations. Sur les instances de Louis XVIII, il publia, en 1825, ses *Conférences,* sous le titre de *Défense du Christianisme.* De 1824 à 1843, quinze éditions parurent de cette apologie de la religion, qui fut traduite en anglais, en allemand, en espagnol, en italien. Il mourut en 1841.

X. — Pasquier

Né en 1767, à Paris, d'une ancienne famille de robe, il était destiné à la même carrière, mais la politique l'absorba bientôt. En 1842, il fut reçu à l'Académie française, honneur qu'il s'empressa de justifier par la publication de ses *Discours et opinions* (1842). Il est mort en 1863.

XI. — Dufaure

Né en 1798, à Saujon (Charente-Inférieure), en 1834, il était avocat à Bordeaux lorsqu'il fut élu

député par l'arrondissement de Saintes; il se plaça dans les rangs de l'opposition et, en 1848, il se rallia naturellement à la République; mais lors du coup d'État qui ramena l'Empire, il rentra dans la carrière du barreau. En 1863, il fut reçu à l'Académie française, sans autre titre que celui d'éloquent avocat.

XII. — Cherbuliez

Né à Genève vers 1832, il entra de bonne heure dans la carrière littéraire et débuta par une fantaisie d'érudition : *A propos d'un cheval* (1860). Ses premiers romans rappellent le faire de certaines œuvres de G. Sand; ils ont paru presque tous dans la *Revue des Deux-Mondes*. L'œuvre très remarquable de M. Cherbuliez l'a porté à l'Académie, où il est entré en 1881.

TRENTIÈME FAUTEUIL

Vaugelas. — 1649. Scudery. — 1668. Marquis de Dangeau. — 1720. Maréchal de Richelieu. — 1789. D'Harcourt. — 1795. Lacuée de Cessac. — 1841. De Tocqueville. — 1859. Le Père Lacordaire. — 1863. Le prince Albert de Broglie.

I. — Vaugelas

Né à Chambéry vers 1585, il vint dans sa jeunesse à Paris, où il fut placé dans la maison de Gaston

d'Orléans. Habitué de bonne heure à réfléchir sur ses lectures, il avait acquis une connaissance approfondie de la langue; c'est à ce titre qu'il fut admis à l'Académie française, lors de sa fondation. Assistant assidument aux séances, toutes consacrées alors à des discussions grammaticales, il notait avec exactitude les points sur lesquels on ne pouvait s'accorder et achevait de les éclaicir. Telle fut l'origine de ses *Remarques sur la langue française* (1647), qui lui valurent d'être mis à la tête du travail du *Dictionnaire*. Il mourut en 1649; sa gloire est d'avoir épuré notre langue.

II. — Scudéry

Né vers 1601, au Havre, il suivit d'abord le parti des armes qu'il quitta, en 1630, pour *faire du théâtre*, comme on dirait de nos jours. Scudéry fit représenter seize ouvrages dramatiques, de 1621 à 1644. Il est de plus auteur du poème d'*Alaric*. Il avait été reçu au nombre des Quarante en 1649. Il mourut en 1667. Il y a parfois des éclairs de génie dans les œuvres de théâtre de Scudéry, dans son poème d'*Alaric*, et de l'agrément dans ses *Poésies diverses*.

III. — Marquis de Dangeau

Né en 1638, il embrassa d'abord la carrière militaire et s'y distingua, puis il fut employé dans la diplomatie. En 1668, il fut reçu à l'Académie française où l'appelaient ses goûts et ses aptitudes litté-

raires. Il mourut en 1720. Il laissait en manuscrit de précieux *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, de 1684 à 1720, publiés depuis et dont la meilleure édition est celle de 1854-1860, 19 vol.

IV. — Maréchal de Richelieu

Né en 1696, il fut destiné, par ses brillantes qualités, par ses succès multipliés, à la cour, à la guerre, dans les négociations, à rendre populaire ce nom que le premier ministre de Louis XII avait rendu historique. Il fut un de ces êtres, singulièrement favorisés de la nature, qui, suppléent à force de tact et d'esprit naturel aux connaissances que d'autres n'acquièrent que par une longue application. En 1720, il fut élu d'une voix unanime à l'Académie française et il y entra comme dans sa famille, précédé du souvenir du grand ministre dont il portait le nom. Il mourut en 1788, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

V. — Duc d'Harcourt

Né en 1726, il servit avec éclat sous son oncle d'abord et puis sous le maréchal de Saxe (1741 et 1742). En 1783, il fut appelé au gouvernement de la Normandie. Pendant la Révolution, il se retira en Angleterre où il mourut. Il avait composé quelques pièces de théâtre, des vers pleins de facilité et de grâce et un *Traité de la décoration des jardins*. En 1789, l'Académie française l'avait reçu au nombre de ses membres.

VI. — Lacuée de Cessac

Né à Lamassas, près d'Agen, en 1752, il fut d'abord militaire. Jeune encore, il s'était déjà distingué par son instruction et ses écrits. De 1784 à 1789, il s'occupa de littérature, de politique et d'administration civile et militaire. En 1795, après une carrière assez agitée, il entra à l'Institut. Après avoir servi l'Empire, il vécut dans la retraite et mourut en 1841.

VII. — De Tocqueville

Né à Paris en 1805, l'éloignement des fonctions publiques dans lequel se tint sa famille sous le premier Empire, la direction d'un bon et aimable prêtre, tout contribua à laisser à son enfance beaucoup de cette liberté intellectuelle où se forment le mieux les esprits originaux. De 1823 à 1826, il suivit les cours de droit, à Paris; puis, à trente ans, il écrivit son livre, *De la démocratie*, un des plus fortement pensés que la France ait produits. En 1826, il visita l'Italie et la Sicile, dont sa relation révèle un talent descriptif remarquable. On sait quelle brillante carrière d'écrivain politique et d'historien philosophe il parcourut; il suffit de nommer ses ouvrages en ce genre : *Du Système pénitentiaire aux États-Unis* (1832), *De la Démocratie en Amérique*, etc. En 1841, il entra à l'Académie française. Son dernier livre fut l'*Ancien régime et la Révolution* (1856) dont le succès fut complet. Il mourut en 1859.

VIII. — Le père Lacordaire

Né en 1802 en Bourgogne, il fit ses études à Dijon de 1810 à 1819 et se livra ensuite à l'étude du droit; il plaida non sans succès, mais la carrière d'avocat n'avait cependant rien qui le séduisît. En 1823, il sentit en lui la vocation du sacerdoce; il fut ordonné prêtre en 1827. On connaît la renommée du père Lacordaire comme orateur sacré; peu de prédicateurs ont laissé une impression aussi profonde que lui. Reçu à l'Académie française en 1859, il mourut en 1861.

IX. — Le prince Albert de Broglie

Né en 1821, il prit de bonne heure une part active aux controverses politiques et religieuses de notre temps et publia dans la *Revue des Deux Mondes* et surtout dans le *Correspondant* un certain nombre de morceaux qu'il réunit ensuite sous les titres d'*Études morales et littéraires* et de *Questions de religion et d'histoire*. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de l'Église chrétienne et de l'Empire romain, au IVe siècle*. En 1863, le prince A. de Broglie fut reçu à l'Académie française.

TRENTE-UNIÈME FAUTEUIL

Voiture. — 1649. Mézeray. — 1685. Barbier d'Aucourt. — 1694. Clermont Tonnerre. — 1701. Malézieu. — 1727. Bouhier. — 1746. Voltaire. — 1778. Ducis. — 1816. De Sèze. — 1828. Barante. — 1867. Gratry. — 1873. Saint-René Taillandier. — 1880. M. du Camp.

I. — VOITURE

Né à Amiens en 1598, il était fils d'un riche marchand de vins; son éducation, qu'il fit à Paris, fut brillante. Dès 1612, il s'était déjà fait connaître par deux pièces de vers (en latin et en français), sur la mort de Henri IV. Lancé dans le grand monde, où il plut beaucoup par son esprit, il parcourut d'abord la carrière diplomatique et voyagea en divers pays d'Europe. Quant aux titres littéraires de Voiture, on peut le regarder comme un des hommes qui ont le plus contribué à perfectionner notre langue; ses *Lettres* surtout lui valurent l'honneur d'être un des premiers membres de l'Académie française. Il mourut en 1649.

II. — MÉZERAY

Né en 1610 près d'Argentan, il fit ses études avec un succès marqué dans l'Université de Caen. Il se livra de bonne heure aux recherches historiques et avec une telle ardeur qu'il faillit mourir à la peine.

Le premier volume de sa grande *Histoire de France* ne tarda pas à paraître, le succès surpassa les espérances de Mézeray; et les historiens qui l'avaient précédé tombèrent presque dans l'oubli. L'Académie française l'avait admis au nombre de ses membres, après qu'il eût publié les deux premiers volumes de sa grande histoire (1649). Il mourut en 1683.

III. — Barbier d'Aucourt

Né à Langres vers 1641, il vint à Paris, y fit ses études et suivit un cours de droit. Il s'est fait surtout connaître par ses *Sentiments de Cléanthe* (1671), critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, ouvrage du père Bouhours. Reçu à l'Académie française en 1685, il mourut en 1694.

IV. — Clermont-Tonnerre

Né en 1629, il fut reçu docteur en Sorbonne, prêcha un Avent à la cour, fut nommé évêque de Noyon en 1661 et prononça plusieurs discours dans les assemblées du clergé. Il avait été reçu membre de l'Académie française en 1694. Il mourut en 1701.

V. — Malézieu

Né à Paris en 1650, enfant précoce, à douze ans, il avait fini sa philosophie. Il cultiva avec succès les mathématiques, les belles-lettres, l'histoire, le grec, l'hébreu et même la poésie. Homme d'esprit et reçu

dans le plus grand monde, il entra à l'Académie en 1701 et mourut en 1727. On a de lui plusieurs pièces de vers, telles que chansons, lettres, sonnets, contes, etc.

VI. — Bouhier

Né à Dijon en 1673, il fit ses études avec distinction, puis son cours de droit et devint président à mortier du Parlement de Dijon, en 1704. Les devoirs de sa charge, qu'il remplissait exactement, ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les lettres. En 1727, il fut reçu à l'Académie française. Il mourut en 1746. Il a beaucoup écrit et sur les questions les plus variées : jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, histoire littéraire, traductions, éloquence et poésie, tout a été de son domaine.

VII. — Voltaire

Né à Paris en 1694, reçu à l'Académie française en 1746, mort en 1778. Il toucha à tous les genres avec plus de bonheur souvent que de génie, eut infiniment d'esprit, trop même, puisqu'il y sacrifia la plus pure héroïne de son pays. Son œuvre est immense, on la connaît assez — correspondances, poésies et théâtre, — pour que nous en essayions même la plus rapide énumération.

VIII. — Ducis

Né à Versailles en 1733, il se sentit de bonne heure entraîné vers la poésie et le théâtre ; il s'essaya à la poésie par une traduction de Juvénal. Protégé du maréchal de Belle-Isle, il put se livrer à son goût pour le théâtre et débuta par *Amélie*, tragédie qui n'eut pas le moindre succès. Sans se rebuter, il se mit à lire Shakespeare dont les œuvres venaient d'être traduites en français et il y puisa le sujet d'*Hamlet* (1769), qui eut un immense succès. Dès lors, Ducis donna au Théâtre-Français, *Roméo et Juliette* (1772), *Œdipe chez Admète* (1778) et cet ouvrage décida de l'admission de l'auteur au nombre des Quarante (1778). Revenant à Shakespeare, Ducis en tira le *Roi Lear* (1783), *Macbeth* (1784), etc. Obligé de se cacher pendant la Révolution, il refusa les avances de l'Empire et vécut indépendant et pauvre jusqu'au retour des Bourbons. Il composa, dans sa vieillesse (1804-1814), de petites pièces de vers où son talent se montre sous un jour nouveau : le style en est simple, facile et gracieux. Elles rappellent parfois Horace et La Fontaine. Il mourut en 1816.

IX. — De Sèze

Né en 1748 à Bordeaux, il reçut une forte éducation. Avocat à dix-neuf ans, il se fit remarquer par l'éclat de son talent et par les grâces de sa diction. M. de Vergennes le fit engager à venir se produire

à Paris ; du premier coup (1784) il marqua sa place parmi les maîtres de la parole. Le procès de Louis XVI fut l'occasion douloureuse qui devait agrandir ses destinées. Fidèle à ses convictions monarchiques, on ne le vit exercer aucun emploi public sous la République et sous l'Empire. La Restauration s'acquitta noblement envers de Sèze de la dette que la famille royale avait contractée à son égard. Nommé pair de France, créé comte, il fut élu membre de l'Académie française en 1816. Il mourut en 1828.

X. — De Barante

Né à Riom en 1782, il vint de bonne heure à Paris, fut reçu à l'École polytechnique en 1798, puis, en 1802, il entra dans l'administration, mais il revint toujours à ses travaux littéraires. En 1808, il fit paraître son intéressant *Tableau de la littérature française depuis* 1789. De 1824 à 1828, il publia l'ouvrage qui a fait sa réputation, l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, qui lui valut son entrée à l'Académie (1828). Il mourut en 1867.

XI. — Le père Gratry

Né à Lille en 1805, après avoir achevé ses études littéraires (1825), il entra à l'École polytechnique, au sortir de laquelle il embrassa l'état ecclésiastique. En 1841, sa haute capacité le fit nommer directeur du collège Sainte-Barbe. Quelques années après, il entra dans l'Institut de l'Oratoire ; ses remarquables ouvrages lui ouvrirent les portes de l'Académie en

1867. Voici les titres de quelques-unes de ses productions : *De la Connaissance de Dieu*, *Philosophie du Credo* (1861), *Jésus-Christ, lettres à M. Renan* (1864), la *Paix, Méditations historiques et religieuses* (1862), les *Sources, méthode pour la conduite de l'esprit* (1861-62), la *Morale et la loi de l'Histoire* (1868). Le père Gratry est mort en 1872.

XII. — Saint-René Taillandier

Né à Paris en 1817 ; son père était un avoué poète. Après de bonnes études, le jeune Saint-René Taillandier étudia le droit, puis visita l'Allemagne. De retour en France, il professa la littérature à la faculté de Strasbourg (1841). A partir de 1843, il devint un des plus actifs collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*. Après diverses excursions en province, il obtint, en 1868, à Paris, la chaire d'éloquence française qu'il n'a cessé d'occuper depuis. En 1878, il fut reçu au nombre des Quarante. On lui doit de remarquables études sur la littérature étrangère, particulièrement sur celle de l'Allemagne et de la Russie. Il est mort en 1880.

XIII. — M. du Camp

Né à Paris en 1822, il s'occupa d'abord de peinture, puis voyagea en Orient (1844-45). De retour, il publia son premier ouvrage : *Souvenirs et Paysages d'Orient* (1848). Blessé, aux journées de juin, dans les rangs de la garde nationale, à peine guéri il s'embarque pour le Maroc. De là, nouveau livre. A

tout cela, la fantaisie et les vers ajoutaient leur note bien accentuée. En 1860, il était parmi les *mille* de Garibaldi. Comme critique d'art, de peinture surtout, M. du Camp a publié des pages qui resteront. Enfin, il semble avoir renoncé au roman et, depuis nombre d'années, ses études se portent sur les questions économiques, ainsi que le prouvent *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*, sans oublier ses remarquables livres sur les institutions charitables, sur la Commune de 1871, etc. M. du Camp a été reçu à l'Académie française en 1880.

TRENTE-DEUXIÈME FAUTEUIL

Porchères-Laugier. — 1653. Pellisson. — 1693. Fénelon. — 1715. De Boze. — 1754. De Clermont. — 1771. De Belloy. — 1775. De Duras. — 1795. L'abbé Villar. — 1826. De Féletz. — 1850. Nisard.

I. — Porchères-Laugier

Né en Provence, il entra à l'Académie française en 1634 et mourut en 1653. On a de lui des *Poésies*, imprimées dans les recueils du temps.

II. — Pellisson

Né à Béziers, en 1624, d'une famille distinguée dans

la robe, sa mère lui communiqua de bonne heure son goût pour les lettres. Après d'heureux débuts au barreau, une maladie terrible l'ayant complètement défiguré il se voua à la retraite et s'appliqua de plus en plus à l'étude des lettres. Il se décida enfin à venir à Paris, à la sollicitation de Conrart, secrétaire de l'Académie française et son ami. Pellisson est surtout connu par son dévouement à l'infortune de Fouquet, dont il prit courageusement la défense dans d'éloquents mémoires. En 1653, l'Académie française l'admit dans ses rangs. Il mourut en 1693. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de l'Académie française jusqu'en* 1652 (1653), *Histoire de Louis XIV*, des poésies, des discours, etc., et des écrits de controverse religieuse.

III. — Fénelon

Né en Périgord en 1651, il fit avec autant de succès que de rapidité ses études littéraires. Voué de bonne heure à l'état ecclésiastique, il se destina d'abord aux missions du Canada ; mais, cédant aux prières de sa famille il resta en France et s'y consacra à la direction de la communauté des *Nouvelles catholiques*. Les deux plus beaux ouvrages de celui que l'on appelé le *Cygne de Cambrai* furent le *Dauphin* et *Télémaque :* ces deux titres suffisent à la gloire de Fénelon. Reçu à l'Académie française en 1693, il mourut en 1715.

IV. — De Boze

Né à Lyon en 1680, il fit son droit à Paris et y fut reçu avocat en 1698. Son goût pour l'étude des antiquités le fit admettre, en qualité d'élève à l'Académie des inscriptions, en 1705 ; dix ans après, l'Académie française le recevait. Il mourut en 1753. Il a beaucoup écrit et a laissé de savants *Mémoires*.

V. — Le comte de Clermont

Né en 1709, il montra de bonne heure du goût pour les lettres et forma, sous le titre de *Société des arts*, une réunion littéraire, aux séances de laquelle il assistait fréquemment. En 1754, il se présenta comme candidat à l'Académie française, où il fut reçu. Il mourut en 1770.

VI. — De Belloy

Né à Saint-Flour en 1727 et destiné à la profession d'avocat, il se sentit de bonne heure entraîné vers le théâtre ; mais, désespérant de fléchir la rigueur de sa famille, il disparut et alla jouer la comédie dans les cours du Nord. Partout il fit estimer son caractère. En 1758, il revint à Paris pour faire représenter sa tragédie de *Titus*, qui n'eut pas de succès ; *Zelmire* fut une éclatante revanche que continua le *Siège de Calais*, qui fit époque (1755). L'enthousiasme fut au comble : louer ou critiquer cette pièce ne fut plus

une affaire de goût, mais une affaire d'État. *Gaston et Bayard* eut un succès égal et ouvrit à l'auteur les portes de l'Académie française (1771). Il mourut en 1775.

VII. — De Duras

Né en 1715, reçu à l'Académie en 1775, mort en 1789, le duc de Duras se distingua dans la carrière des armes, en Italie, sous Villars, dans toutes les guerres du règne de Louis XV, puis il fut ambassadeur en Espagne où il montra beaucoup d'habileté. Plein de valeur, de grâces et d'instruction, c'était le vrai modèle d'un grand seigneur.

VIII. — L'abbé Villar

Né à Toulouse en 1748, il entra d'abord dans la congrégation religieuse des Doctrinaires, adopta depuis les principes de la Révolution et enfin fut nommé évêque constitutionnel du département de la Mayenne (1791), puis député à la Convention. Il se fit oublier pendant toute la Terreur et devint ensuite membre du comité d'instruction publique. Il fut l'un des créateurs et des premiers membres de l'Institut (1795). Il mourut en 1826.

IX. — De Féletz

Né à Grimont (Limousin) en 1767, il était d'une famille noble et ancienne. Il vint à Paris en 1782

pour faire ses études et entra ensuite dans les ordres. Sa conduite pendant la révolution fut celle d'un digne prêtre ; persécuté, il eut à endurer bien des épreuves. De retour à Paris en 1801, il se voua à la culture des lettres et s'attacha à la rédaction du *Journal des Débats*, alors dans sa plus brillante époque. Il fut élu à l'Académie française en 1826. Pour bien apprécier le mérite littéraire de M. de Féletz, il faut lire ses *Mélanges de philosophie et de littérature* (1828, 6 vol. in-8). Il mourut en 1850.

X. — Nisard

Né en 1806 à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), il fut un des plus brillants élèves de Sainte-Barbe. Comme professeur, Nisard a fait ses preuves ; mais, c'est surtout le critique distingué que l'Académie française, en 1850, a voulu donner pour successeur à M. de Féletz. Les principaux ouvrages de M. Nisard sont : *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence* (1834), *Mélanges* (1838), *Histoire de la littérature française* (1844-61), etc.

TRENTE-TROISIÈME FAUTEUIL

Balzac. — 1654. H. de Péréfixe. — 1671. Fr. de Harlay. — 1695. Dacier. — 1722. Le cardinal Dubois. — 1723. Hénault. — 1771. de Beauveau. — 1795. Domergue. — 1810. Saint-Ange. 1811. Parseval-Grandmaison. — 1835. Salvandy. — 1857. E. Augier.

I. — Balzac

Né à Angoulême en 1594, ce fut à Paris qu'il composa une grande partie de ses ouvrages qui lui valurent d'être un des premiers membres de l'Académie française ; il mourut en 1654. En général, Balzac est plus connu par le recueil de ses *Lettres* que par ses autres écrits. Cependant ce n'est pas son seul titre à la renommée qu'il s'est si justement acquise. Indépendamment de ses *Dissertations littéraires*, il a publié : *Aristippe*, *le Prince*, le *Socrate chrétien*, etc. Le premier, il a donné à la prose française une précision, une élégance, une correction qu'on ne rencontre guère dans les ouvrages de son temps. C'était, de plus, un penseur ingénieux et profond.

II. — H. de Péréfixe

Archevêque de Paris et le meilleur historien qu'Henri IV ait eu jusqu'ici, né en 1605, dans le

Mirebalais, commença ses études à Poitiers et les acheva avec distinction à Paris. Il remplit d'abord avec éclat les principales chaires de la capitale. En 1654, il était entré à l'Académie française ; il mourut en 1670.

III. — Fr. de Harlay

Né en 1625, il fit d'excellentes études. D'abord archevêque de Rouen, puis de Paris, il mourut en 1695. Peu d'hommes ont réuni plus de talent, d'esprit que ce prélat. Il improvisait un sermon avec une facilité extraordinaire. Il ne fit rien imprimer, quoiqu'il eût prononcé un grand nombre de discours, dans des circonstances solennelles.

IV. — Dacier

Né à Castres en 1651, il fit des progrès rapides dans ses études et surtout dans les langues grecque et latine et dans tout ce qui tient à la critique littéraire et philologique. Entré à l'Académie française en 1695, il mourut en 1722. De nombreuses traductions savamment annotées ont fait la réputation de Dacier.

V. — Le cardinal Dubois

Né en 1656 à Brive-la-Gaillarde, où son père exerçait la profession d'apothicaire, le trop célèbre cardinal fut, dès l'âge de douze ans, jeté sur le pavé de Paris par la gêne de ses parents. Le génie de l'in-

trigue se développa de bonne heure chez lui ; on sait par quels moyens il arriva à la fortune et au plus haut rang. En 1722, il força les portes de l'Académie française, mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur ; il mourut en 1723.

VI. — Hénault

Né à Paris en 1685, il s'essaya de bonne heure dans la carrière littéraire : il obtint un prix à l'Académie française. Puis il fit deux tragédies, un drame historique en prose, des comédies, des poésies diverses, quelques dissertations et fut reçu à l'Académie française en 1723. Il prit enfin une place distinguée dans la littérature française par la composition de son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, qui eut un grand succès et le méritait. Il mourut en 1771 ; il était président au Parlement de Paris, depuis 1706.

VII. — De Beauveau

Né à Lunéville en 1720, il se distingua à la guerre dès l'âge de treize ans. Reçu à l'Académie française en 1771, il conquit l'affection de tous ses collègues qui, par la voix de Marmontel, lui rendirent cet éclatant témoignage : « Oui, nous pleurons celui dont la seule présence recommandait dans nos assemblées la décence, l'union, la modération, l'amour de l'ordre et du travail. Je ne parle point des lumières qu'un goût sévère et pur, au sentiment exquis des convenances du langage, répandaient habituellement sur

nos travaux : le moindre mérite de M. de Beauveau, même aux yeux de l'Académie, fut d'être un excellent académicien. » Il mourut en 1793.

VIII. — Domergue

Né à Aubagne (Provence) en 1745, il se livra de bonne heure à l'étude approfondie de la grammaire et la professa assez longtemps dans plusieurs collèges de Doctrinaires ; c'est là qu'il publia la première édition de sa *Grammaire française simplifiée.* Toute sa vie s'écoula dans l'étude et, pour ainsi dire, le culte de la grammaire ; aussi, lorsqu'il eut été nommé membre de l'Institut en 1795, il fit partie de la commission chargée de la révision du *Dictionnaire de l'Académie*. Il mourut en 1810.

IX. — Saint-Ange

Né en 1747, à Blois, dès le collège, il se livrait à la poésie ; en 1768, il publia une ode qui fut imprimée. Peu après, il continua ses essais par une traduction de divers passages d'Ovide, qui parurent en 1771, dans le *Mercure*. La révolution le laissa sans ressources. Enfin, en 1794, il obtint la chaire de grammaire générale à l'École centrale de la rue Saint-Antoine. Au rétablissement de l'Université, Fontanes le nomma professeur d'éloquence latine (1809). L'année suivante, Saint Ange succéda à Domergue à l'Académie française. Il mourut cinq mois après. Le nom de Saint-Ange est demeuré attaché à Ovide dont il traduisit en vers français les *Métamorphoses.*

X. — Parceval-Grandmaison

Né en 1759 à Paris, il cultiva d'abord la peinture qu'il abandonna bientôt pour la poésie. Sans prendre aucune part à la Révolution, il suivit Bonaparte en Égypte comme poète de l'expédition. En 1811, il entra à l'Académie française. Des poésies, pour la plupart de circonstance, et un poème en douze chants *Philippe-Auguste* (1825), forment le bagage littéraire de Parceval-Grandmaison ; il avait terminé, au moment de sa mort (1834), une épopée en vingt chants sur l'expédition d'Egypte, qui n'a point vu le jour.

XI. — Salvandy

Né à Condom en 1795, dépourvu de fortune, mais possédé d'un besoin immense d'instruction et de renommée, il sollicita et obtint à onze ans une bourse au lycée Napoléon et s'y distingua bientôt par la diversité de ses aptitudes. Il servit, vers la fin de l'Empire (1813) et sortit de l'armée avec l'épaulette de sous-lieutenant. Sous la Restauration, Il devint légitimiste d'impérialiste ardent qu'il avait été. Puis, il se rallia au régime de juillet et poursuivit rapidement sa carrière. En 1835, il entrait à l'Académie française ; il mourut en 1856, laissant un assez grand nombre d'ouvrages : *Don Alonzo* (1824), *Islaor* (1824), *Histoire de Pologne* (1827-29), livre estimable pour la forme et l'esprit, etc. On a bien caractérisé la nature du talent de Salvandy, en le qualifiant « la lune de Chateaubriand. »

XII. — E. Augier

Né à Valence (Drôme), en 1820, il entra en 1828 au collège Henri IV, où il se lia avec le duc d'Aumale dont il devint ensuite le bibliothécaire. Destiné à l'étude du droit, il lui préféra la poésie et surtout le théâtre ; sa jolie comédie, *la Ciguë*, fut son heureux et souriant début à l'Odéon (1844). Encouragé par ce premier succès, Augier poursuivit ses travaux et entra dans un genre nouveau, plus sérieux, avec les œuvres qui ont fait sa réputation au Théâtre-Français et au Gymnase : l'*Homme de bien* (1845) l'*Aventurière* (1848), *Gabrielle* (1849), etc. Après des candidatures nombreuses, il a enfin été reçu membre de l'Académie française, en 1857.

TRENTE-QUATRIÈME FAUTEUIL

M. C. de la Chambre. — 1670. Regnier-Desmarais. — 1713. La Monnoie. — 1728. P. de la Rivière. — 1730. Hardion. — 1766. Thomas. — 1786. Guibert. — 1795. Fontanes. — 1821. Villemain. — 1871. Littré. — 1881. Pasteur.

I. — Marin Cureau de la Chambre

Né au Mans en 1594, il se fit de bonne heure une brillante réputation dans le monde par ses talents,

ses connaissances variées et les agréments de son esprit. Le chancelier Séguier se l'attacha comme médecin et comme homme de lettres. Le cardinal de Richelieu le choisit pour le faire entrer, en 1635, dans l'Académie française nouvellement fondée. Il mourut à Paris en 1669, après avoir publié beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : *Discours pour montrer que les Français sont les plus capables de tous les peuples de porter l'éloquence à sa perfection* (1435) ; l'*Art de connaître les hommes* (1659-66) ; les *Caractères des passions* (1642-62) ; *Traité de la connaissance des animaux* (1648) ; etc.

II. — Régnier-Desmarais

Né à Paris, en 1632, dans toutes ses classes le jeune Régnier remporta les prix de prose et de vers ; il était encore sur les bancs quand il traduisit en vers burlesques la Batrachomyomachie d'Homère. Il apprit seul l'italien et l'espagnol. L'Académie française lui ouvrit ses portes en 1670, quoiqu'il n'eût donné jusqu'alors aucun ouvrage en français ; mais la connaissance qu'il avait des langues savantes devait le rendre très utile à la composition du *Dictionnaire*, dont cette compagnie s'occupait avec beaucoup d'activité. Il mourut en 1713, laissant une savante *Grammaire* et des traductions de l'italien et de l'espagnol, etc.

III. — La Monnoie

Né à Dijon, en 1641, dans son cours d'humanités,

il commença de se faire un nom par des épigrammes latines, que suivirent des compositions françaises, doublement remarquables par la jeunesse de l'auteur et par une grande élégance. Tout en faisant son droit à Orléans, il s'occupait de recherches littéraires. Il débuta au barreau en 1662, mais il se dégoûta bientôt de la carrière d'avocat et se consacra entièrement aux lettres. En 1671, il remporta le prix de l'Académie française par son poème sur l'abolition du duel ; il triompha encore dans cinq concours proposés par la même compagnie. Sa modestie put seule, pendant plusieurs années, l'écarter de l'Académie : il y fut reçu à l'unanimité, en 1713. Il mourut en 1728 ; laissant des poésies, des traductions et des travaux de piquante érudition.

IV. — P. de la Rivière

Né vers 1672, il entra dans les ordres, fut fait évêque d'Angers en 1706 et cultiva avec succès e talent de la parole ; il brilla dans la chaire par ses sermons et par plusieurs oraisons funèbres. Il fut reçu à l'Académie française en 1728. Il mourut en 1730.

V. — Hardion

Né à Tours en 1686, il vint de bonne heure à Paris. Il fit de rapides progrès dans l'étude du grec. Il fut reçu à l'Académie française en 1730. Il mourut en 1766, laissant d'intéressants ouvrages : *Nouvelle histoire poétique* (1751), *Histoire universelle* (1754-69), etc.

VI. — Thomas

Né à Clermont-Ferrand en 1732, il arriva à Paris, à l'âge de dix ans ; une application extraordinaire, des succès marqués le signalèrent dans ses classes. Reçu avocat, il revint bientôt aux lettres. La poésie et l'éloquence l'attirèrent tour à tour ; mais, c'est surtout dans les *Éloges* qu'il se fit une réputation méritée ; nous citerons ceux du maréchal de Saxe (1759), de d'Aguesseau (1760), de Duguay-Trouin (1761), etc, etc. Reçu en 1766 à l'Académie française, après y avoir été plusieurs fois couronné pour ses *Éloges*, il mourut en 1785, laissant des ouvrages estimés.

VII. — Guibert

Né à Montauban en 1743, il n'avait que treize ans et demi quand il débuta dans la carrière des armes. Dès 1773, il donnait son remarquable *Essai général de tactique*. En 1775, il publia un *Éloge de Catinat* que suivit une tragédie, le *Connétable de Bourbon;* puis vint *Anne de Boulen*, conception neuve et hardie. En 1786, l'Académie française le reçut au nombre de ses membres. Il mourut en 1790.

VIII. — Fontanes

Né à Niort en 1757, il se sentit de bonne heure entraîné vers la poésie. A l'âge de seize ans, il composa

des vers pleins d'une touchante mélancolie. De 1778 à 1790, le *Mercure de France* publia ses premiers essais qui donnèrent les plus grandes espérances. En 1795, il entrait à l'Académie française reconstituée. Sous l'Empire, les talents de Fontanes furent appréciés, et la Restauration lui continua ses sympathies. Il mourut en 1821.

IX. — Villemain

Né en 1790 à Paris, il manifesta dès ses premières années les plus heureuses dispositions. Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival, qu'à peine âgé de sept ans il suppléait parfois de la façon la plus brillante. Fontanes s'empressa de l'attacher à l'Université, en le mettant au nombre des maîtres de conférence de l'École normale (1808), où il se distingua. En 1811, il obtenait le prix d'éloquence sur l'*Éloge de Montaigne*, proposé par l'Académie française. Dès lors, ses succès ne firent que grandir ainsi que sa réputation. En 1821, il fut reçu à l'Académie française. De nombreux ouvrages lui ont fait une réputation méritée : *Histoire de Cromwell* (1891), *Lascaris* (1825), la remarquable préface du *Dictionnaire de l'Académie* (édition de 1835), *Tableau de l'Éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, ses *Cours de littérature*, etc. Villemain est mort en 1871.

X. — Littré

Né à Paris en 1801, après de brillantes études il suivit les cours de médecine, mais l'amour des lettres

le détourna de la pratique de l'art médical. Les recherches philologiques attirèrent particulièrement son attention. Le *Journal des savants* et l'*Histoire littéraire de la France* l'ont compté, pendant de longues années, au nombre de leurs collaborateurs. Son *Dictionnaire* suffirait seul à sa réputation de philologue. Reçu à l'Académie française en 1871, il est mort en 1881.

XI. — Pasteur

Né à Dôle (Jura) en 1822, est un de nos chimistes les plus distingués. Il a été reçu à l'Académie française en 1881.

TRENTE-CINQUIÈME FAUTEUIL

Habert de Montmort. — 1679. L'abbé de Lavau. — 1694. L'abbé de Caumartin. — 1733. Moncrif. — 1771. Roquelaure. — 1818. Cuvier. — 1832. Dupin aîné. — 1866. Cuvillier-Fleury.

I. — Habert de Montmort

Né à Paris, il fut reçu à l'Académie en 1635, et mourut en 1679. Aucun de ses écrits n'a été imprimé. Il avait surtout la réputation de bien faire les vers latins.

II. — L'abbé de Lavau

Né à Paris dans la première moitié du xviie siècle ; après avoir essayé de la carrière de la diplomatie, il embrassa l'état ecclésiastique et fut reçu à l'Académie française, en 1679. Il mourut en 1694. On ne connaît que ses discours académiques.

III. — L'abbé de Caumartin

Né à Châlons-sur-Marne en 1668, il se montra très précoce ; à l'âge de sept ou huit ans, il fit, ou du moins il prononça plusieurs discours qui bientôt devinrent un sujet d'admiration et d'entretien pour toute la province et même une nouvelle à la cour. Il entra à l'Académie française en 1694, n'ayant pas encore vingt-six ans accomplis. On a plusieurs discours qui font honneur à Caumartin. Nommé d'abord évêque de Vannes (1717), puis de Blois, il mourut en 1733.

IV. — Moncrif

Né à Paris en 1687, il était fils d'un procureur; son esprit le lança dans le monde et il parvint à la place de lecteur de la reine Marie Leczinska. Reçu, en 1733, à l'Académie française avant que ses titres littéraires fussent très nombreux, il regagna le temps perdu en publiant ses *Essais sur la nécessité et les moyens de plaire* (1738), plusieurs petits romans in-

génieux, parmi lesquels on distingue les *Ames rivales* (1738), quelques *Dissertations littéraires et philologiques*, des *Poésies chrétiennes* (1747), des *Chansons* pleines d'esprit, etc. Il mourut en 1770.

V. — Roquelaure

Né en 1721, au diocèse de Rodez, il fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Senlis, en 1754, il fut reçu à l'Académie française en 1771. Il mourut en 1818.

VI. — Cuvier

Né à Montbéliard en 1769, le jeune Cuvier se fit remarquer dès son enfance par la précocité de son intelligence et par une curiosité ardente qui le portait à s'occuper indistinctement de tous les genres d'études. La lecture de l'*Histoire naturelle* de Buffon décida de sa vocation. On sait à quel haut point il porta cette science et les importantes découvertes dont il l'enrichit. A la fois savant et littérateur, il entra à l'Académie française en 1818 et mourut en 1832.

VII. — Dupin aîné

Né à Varzy, en Nivernais, en 1783, il fit ses études de droit et fut reçu avocat en 1800; il fut promptement remarqué au barreau de Paris par sa parole vive, la verve gauloise de son esprit et sa

science incontestable. En 1832, il entra à l'Académie française. Il mourut en 1865.

VIII. — Cuvillier-Fleury

Né à Paris en 1802, en 1819, il remporta au concours général le prix d'honneur de rhétorique. Louis Bonaparte, frappé de l'intelligence du jeune homme, le prit, au sortir du collège, pour son secrétaire particulier et l'emmena dans son exil. Rentré en France en 1823, il fut, malgré sa jeunesse, accepté comme préfet général des études à Sainte-Barbe. En 1827, Louis-Philippe l'appela à faire l'éducation du duc d'Aumale. En 1839, il entra au *Journal des Débats* où son succès fut immédiat et brillant. Nommé membre de l'Académie française en 1866, il y a non seulement succédé à Dupin, mais l'a fait complètement oublier par des qualités d'esprit, de style et d'aménité qui étaient totalement étrangères à son prédécesseur.

TRENTE-SIXIÈME FAUTEUIL

Séguier. — 1643. Bazin de Bezons. — 1684. Boileau-Despréaux. — 1711. D'Estrées. — 1718. René d'Argenson. — 1721. Languet de Gergy. — 1753. Buffon. — 1788. Vicq d'Azyr. — 1795. Cabanis. — 1808. Destutt de Tracy. — 1836. Guizot. — 1875. J.-B. Dumas. — 1884. Bertrand.

I. — Séguier

Né en 1588 à Paris, l'illustre chancelier Séguier fut l'ami et le protecteur des lettres. La France lui doit l'Académie française au moins autant qu'à Richelieu : il en proposa le plan et voulut en être membre; il en devint protecteur à la mort du cardinal, et, après lui, ce titre n'appartint plus qu'au roi lui-même. Ce fut lui qui proposa de s'assembler deux fois par semaine pour avancer le *Dictionnaire*.

II. — Bazin de Bezons

Né à Paris, il fut reçu à l'Académie en 1643, il mourut en 1684. Conseiller d'État, après avoir été avocat général au grand Conseil, il eut la réputation d'un orateur éloquent.

III. — Boileau-Despréaux

Né en 1636 à Crosne, près de Paris, il fit de bonnes

études et se distingua, dès le collège, par ses dispositions pour la poésie et sa passion pour la lecture des grands poètes de l'antiquité. Reçu avocat à l'âge de vingt et un ans, il abandonna bien vite le barreau et quoique

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,

ainsi qu'il l'a dit de lui-même, il se livra tout entier aux Muses et débuta par une piquante satire, *les Adieux à Paris*. Le succès de Boileau fut prodigieux et ne l'abandonna jamais pendant tout le cours de sa carrière. Reçu à l'Académie française, en 1684, il mourut en 1711.

IV. — D'Estrées

Né à Paris en 1666, il fut successivement ambassadeur en Portugal (1692) et ensuite en Espagne (1703). Désigné, en 1716, pour succéder à Fénelon dans l'archevêché de Cambrai, il mourut, avant d'avoir été sacré, le 3 mars 1718. Il succéda, en 1711, à Boileau à l'Académie française. Sa naissance, son goût pour les lettres déterminèrent le choix des académiciens.

V. — René d'Argenson

Né en 1652, à Venise, où son père était ambassadeur, il fut lieutenant de police pendant vingt et un ans. Il mourut en 1721. Dès 1718, il faisait partie de l'Académie française. Fontenelle a tracé de lui un

éloge qui sera toujours cité comme un modèle de goût et d'élégance.

VI. — Languet de Gergy

Né à Dijon en 1677, il fut sacré évêque de Soissons en 1751. En 1721, il fut reçu à l'Académie française; il mourut, en 1753, archevêque de Sens, laissant beaucoup d'ouvrages sur des matières de piété et de controverse : *Traité de confiance en la miséricorde de Dieu* (1718), *Réponses à des discours de réception à l'Académie* : ces morceaux ont du mérite, surtout la réponse à la Chaussée et à Marivaux.

VII. — Buffon

Né à Montbard en 1707, reçu à l'Académie en 1753, mort en 1788, il est assez connu et célèbre pour que nous soyons dispensé de lui consacrer la moindre notice.

VIII. — Vicq d'Azyr

Né à Valognes en 1748, il était fils d'un médecin estimé et fut lui-même destiné à la même profession qu'il devait illustrer. Envoyé à Paris en 1765, l'anatomie et la physiologie fixèrent particulièrement son goût, et, en 1773, il ouvrit une école de médecine où le succès de son enseignement fut très grand, non seulement à cause de tout ce que le jeune professeur montrait de connaissances, mais surtout à

cause de l'élégance, de la clarté et de la chaleur qu'il savait mettre dans son exposition. Il prit dès lors un tel rang parmi nos meilleurs écrivains, que l'Académie française en 1788, le choisit pour succéder à Buffon (1788). Après une existence très remplie et surchargée d'occupations, il mourut en 1794, âgé seulement de quarante-six ans.

IX. — Cabanis

Né à Cosnac (Charente-Inférieure), en 1757, il se fit lui-même son éducation plutôt qu'il n'en reçut une suivie ; il lut et dévora tous les philosophes en particulier et principalement Locke. Il se fit recevoir docteur en médecine, en 1783, après avoir essayé de la poésie. Entré à l'Institut en 1795, il mourut en 1808.

X. — Destutt de Tracy

Né en 1754 dans le Bourbonnais, il entra d'abord au service après une éducation physique qui en avait fait un *sportmann* hors ligne, cavalier, tireur d'épée, nageur habile, danseur élégant et inventeur d'une contredanse qui fut longtemps connue sous son nom. A vingt-deux ans, il était colonel en second. Ce ne fut qu'en 1793 qu'il s'adonna à la philosophie. En 1808, il remplaça le médecin philosophe Cabanis à l'Académie française. Il mourut en 1836, dans un âge avancé, ayant assisté à la ruine de ses systèmes que tendait à remplacer l'éclectisme triomphant.

XI. — Guizot

Né à Nîmes en 1787, mort en 1875, est plus justement célèbre par ses écrits et ses travaux historiques que comme homme politique. Il était membre de l'Académie française depuis 1836.

XII. — J.-B. Dumas

Né à Alais (Gard) en 1800, comme beaucoup de chimistes illustres, il débuta par la pharmacie. En 1821, il vint se fixer à Paris où bientôt il fut nommé répétiteur à l'Ecole polytechnique, sur la recommandation de Thénard qui avait pressenti son brillant avenir. Comme orateur et écrivain, Dumas méritait d'entrer plus tôt à l'Académie française; il n'y est parvenu qu'en 1875. Il est mort en 1884.

XIII. — Bertrand

Né à Paris en 1822; après de brillantes études au lycée Saint-Louis, il fut, en 1839, admis le premier à l'École polytechnique, pour laquelle il était mûr, dit-on, dès l'âge de douze ans. Mathématicien distingué, il a été reçu à l'Académie française en 1884.

TRENTE-SEPTIÈME FAUTEUIL

1635. Hay de Chambon. — 1671. Bossuet. — 1704. Le cardinal de Polignac. — 1742. Guy de Saint-Cyr. — 1761. Le Batteux. — 1780. Lemierre, — 1803. Lucien Bonaparte. — 1816. Auger. — 1829. Etienne. — 1845. A. de Vigny. — 1866. C. Doucet.

I. — L'abbé Hay de Chambon

Né en 1596 à Laval, il mourut en 1671; il avait beaucoup écrit sur des matières de controverse et de mathématique, mais ses manuscrits ont péri.

II. — Bossuet

Né à Dijon en 1627, reçu à l'Académie française en 1671, il mourut en 1704. Envoyé à Paris à quinze ans, il soutenait, à seize ans, sa première thèse de philosophie; on voulut voir le jeune homme dans les salons de Paris, notamment à l'hôtel de Rambouillet, où, sur l'invitation qui lui en fut faite, il improvisa un remarquable sermon. On sait comment la suite répondit à des débuts si brillants; il fut grand orateur, théologien, moraliste et historien.

III. — Le cardinal de Polignac

Né au Puy-en-Velay, en 1661, il se révéla de bonne heure comme diplomate; en 1689, il était à Rome

avec le cardinal de Bouillon et conquérait les sympathies du chef de l'Église. D'autres missions le mirent de plus en plus en évidence. Bornons-nous à rappeler ses titres littéraires à l'Académie française, où il fut appelé à succéder à Bossuet, en 1704. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation est son poème latin de l'*Anti-Lucrèce*, publié en 1747. Il mourut en 1742.

IV. — Giry de Saint-Cyr

Né à Bagnols, au commencement du XVIIIe siècle, il fut sous-précepteur du dauphin, fils de Louis XV; il était versé dans les langues grecque et latine. Reçu à l'Académie française, en 1742, il mourut en 1761.

V. — Le Batteux

Né en 1713, près de Reims, il professa la rhétorique à vingt ans, à Reims; puis, en 1730, il vint à Paris enseigner dans les collèges de Lisieux et de Navarre. Il entra en 1761 à l'Académie française et mourut en 1780. Ses ouvrages sont: *Cours de belles-lettres* (1774), les *Beaux-Arts réduits à un même principe*, *Éléments de littérature*, etc. Littérateur estimable, écrivain élégant, dissertateur ingénieux, grammairien habile et admirateur éclairé de l'antiquité, tel fut l'abbé Le Batteux.

VI. — Lemierre

Né à Paris en 1733, il se révéla de bonne heure par des vers latins; l'Académie française couronna, en 1753, son poème sur la *Tendresse de Louis XIV pour sa famille;* il ne fut pas moins heureux dans son poème sur le *Commerce*. Après s'être fait connaître par six prix remportés successivement, Lemierre vit accueillir, en 1758, avec une grande faveur, sa tragédie d'*Hypermnestre;* ses autres œuvres de théâtre n'eurent pas autant d'applaudissements. Dégoûté du genre dramatique, Lemierre revint à la poésie didactique et descriptive. On reconnaît du mérite à son poème de la *Peinture*. Puis, il fit les *Fastes* et publia des *Poésies fugitives*, où l'on trouve des choses charmantes. La voix générale l'appelait à l'Académie française; il y entra en 1781. Il mourut en 1793.

VII. — Lucien Bonaparte

Né à Ajaccio en 1775, mort en 1840, il était entré à l'Institut en 1803 (classe de littérature). Protecteur éclairé des lettres, il s'était rendu sympathique à tous ceux qui les cultivaient. Exclu de l'Académie par la Restauration, Lucien y fut remplacé par Auger.

VIII. — Auger

Né à Paris en 1772, il débuta dans la carrière littéraire par quelques vaudevilles qui eurent peu de

succès ; il ne tarda pas à connaître quelle était sa véritable aptitude et se livra dès lors aux travaux d'un critique laborieux et d'un annotateur exact, pour lesquels la nature l'avait formé. La *Décade philosophique* publia plusieurs de ses articles ; il la quitta pour travailler au *Journal de l'Empire*. Il entra à l'Académie française en 1816. Il mourut en 1829. Occupé de littérature jusqu'au dernier moment, il venait de publier des *Mélanges philosophiques et littéraires* qui sont, avec les éloges de Boileau et de Corneille, les seuls ouvrages originaux qu'il ait laissés ; ses autres travaux sont des éditions annotées.

IX. — Étienne[1]

Entré à l'Académie française en 1811, il en avait été exclu en 1816, il y fut réintégré en 1829 et mourut en 1845.

X. — A. de Vigny

Né à Loches en 1797, il entra d'abord au service dont il sortit en 1827 ; mais ses années militaires n'avaient pas été perdues pour le talent du jeune poète. Son premier recueil parut en 1822 ; il fut suivi, en 1804, d'*Eloa*. Puis, parurent les *Poèmes antiques et modernes*. *Cinq-Mars* (1826), roman soi-disant historique, eut un grand succès. Il aborda le théâtre, en 1829, avec son *Othello*, auquel succéda, en 1831, la *Maréchale d'Ancre*. *Chatterton* (1835) fut le triomphe

1. Voyez ci-dessus, pour l'article d'Étienne, p. 150 et 151.

d'A. de Vigny au théâtre. Deux livres remarquables, *Stello*, en 1832, et *Servitude et grandeur militaire*, en 1835, avaient achevé de porter au plus haut point la réputation de leur auteur. Il fut reçu à l'Académie française, en 1845, et mourut en 1864.

XI. — C. Doucet

Né à Paris en 1812, il se livra d'abord à l'étude du droit qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. En 1838, avec la collaboration de Bayard, il donnait, sur la scène du Vaudeville, *Léonce*, ouvrage en trois actes. Renonçant alors à la collaboration, Doucet porta ses vues du côté de l'Odéon et de là arriva au Théâtre français, où il fit représenter: *Un jeune homme* (1841), l'*Avocat de sa cause* (1842), le *Baron de Lafleur* (1842), la *Chasse aux fripons* (1846), etc. Il est membre de l'Académie française depuis 1865.

TRENTE-HUITIÈME FAUTEUIL

1635. Granier. — 1639. Baro. — 1650. Doujat. — 1688. Renaudot. — 1720. L'abbé Roquette. — 1725. Gondrin d'Antin. — 1733. Dupré de Saint-Maur. — 1774. Malesherbes. — 1795. Rœderer. — 1816. De Lévis. — 1830. Ph. de Ségur. — 1873. Viel-Castel.

I. — Granier

Reçu à l'Académie en 1635, il en fut bientôt expulsé

pour cause d'indélicatesse. On ne sait rien de son pays, ni de sa naissance, ni de sa mort.

II. — Baro

Né à Valence en 1600, il fut, dans sa jeunesse, secrétaire de d'Urfé. En 1639, il entrait à l'Académie française. Il mourut en 1650. On a de lui plusieurs ouvrages : *Célinde*, poème héroï-tragi-comique, en cinq actes, en prose (1629), *Parthénie* (1642), *Clorise*, pastorale (1632), *Clarimonde*, tragédie (1643), etc.

III. — Doujat

Né à Toulouse vers 1606, reçu avocat à Paris en 1639, il ne tarda pas à se faire connaître par ses cours particuliers de droit et par ses ouvrages. Il fut reçu à l'Académie française en 1650 et mourut en 1688.

IV. — Renaudot

Né en 1649, à Paris, Eusèbe Renaudot entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique ; à son goût pour la théologie il joignit bientôt les langues orientales. Élu membre de l'Académie française en 1689, il justifia, par de savants ouvrages, l'honneur d'appartenir à cette éminente compagnie. Il mourut en 1720.

V. — L'abbé Roquette

Né en 1611, mort en 1725, il fut reçu à l'Académie française, en 1720. Il avait un talent distingué pour l'éloquence.

VI. — Gondrin d'Antin

Né en 1665, mort en 1733; il fut admis à l'Académie française en 1725.

VII. — Dupré de Saint-Maur

Né à Paris vers 1695, il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des langues modernes et contribua peut-être plus que personne à répandre en France le goût de la littérature anglaise. Le succès de sa traduction du *Paradis perdu*, de Milton, lui ouvrit, en 1733, les portes de l'Académie française. Il mourut en 1774.

VIII. — Malesherbes

Né en 1721, mort en 1794, il était entré à l'Académie française en 1774. Il fut l'ami et le défenseur de Louis XVI; ces deux titres résument sa biographie.

IX. — Rœderer

Né à Metz en 1754, destiné au barreau par son père, qui était avocat, il eut peine à céder à sa volonté. Déjà les idées nouvelles le préoccupaient et il accueillit avec enthousiasme l'aurore de la Révolution. En 1795, il entrait à l'Institut d'où il fut éliminé en 1816. Il mourut en 1835. Il a sa place marquée dans l'histoire littéraire par son intéressant *Mémoire sur la société polie*, publié en 1835.

X. — De Lévis

Né en 1755; d'abord partisan des idées nouvelles, il ne tarda pas à revenir aux traditions de sa famille. Il quitta la France en 1792 et n'y rentra qu'après le 18 brumaire. Il ne s'occupa plus que de littérature. En 1816, il entra à l'Académie française et mourut en 1830. Ses ouvrages littéraires sont : *Maximes et réflexions sur différents sujets* (1808), l'*Angleterre au commencement du* XIXe *siècle* (1814), etc.

XI. — Ph. de Ségur

Né à Paris en 1780, il n'eut pas d'autre instituteur que son père. Après le 18 brumaire, il s'enrôla comme simple hussard, puis il fit la campagne de Bavière sous Moreau; il demeura attaché à la fortune de Napoléon jusqu'en 1814. Pendant la Restauration, il s'occupa presque exclusivement de travaux

littéraires. L'Académie lui ouvrit ses portes en 1830. Après la révolution de 1830, M. de Ségur reparut sur la scène politique, mais, en 1848, il revint à la solitude. Son principal ouvrage est : *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812 (1824). Ce livre eut un succès immense consacré par de nombreuses éditions. Ph. de Ségur est mort en 1873.

XII. — Viel-Castel

Né à Paris en 1800, successivement secrétaire des ambassades d'Espagne (1821) et d'Autriche (1829), il occupa, jusqu'en 1848, le poste de sous-directeur au ministère des affaires étrangères. Il a été nommé membre de l'Académie française en 1873. Indépendamment d'un grand nombre d'articles insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, on a de M. Viel-Castel une *Histoire de la Restauration* (1860 et suiv.), dont le dix-septième volume a paru en 1876. C'est un livre utile, plein de faits et de détails bien classés.

TRENTE-NEUVIÈME FAUTEUIL

L. Giry. — 1665. Boyer. — 1698. L'abbé Genest. — 1720. Dubos. — 1742. Du Resnel. — 1761. Saurin. — 1782. Condorcet. — 1796. Legouvé. — 1812. Alex. Duval. — 1842. Ballanche. — 1848. Vatout. — 1849. De Saint-Priest. — 1852. Berryer. — 1869. De Champagny. — 1882. De Mazade.

I. — L. Giry

Né à Paris, il était avocat, aimait les lettres et possédait à fond les ouvrages des anciens. La conformité des goûts l'avait lié avec la plupart des beaux esprits qui s'assemblaient toutes les semaines chez Conrart. Ces réunions donnèrent naissance à l'Académie française dont Giry fit partie. Il mourut en 1669. Il a laissé un grand nombre de traductions qui eurent du succès dans leur temps.

II. — L'abbé Boyer

Né à Alby en 1618, il vint de bonne heure à Paris et y prêcha. Après avoir donné au théâtre plus de douze tragédies, ou tragi-comédies, il fut, en 1669, reçu à l'Académie française. Il mourut en 1698.

III. — L'abbé Genest

Né à Paris en 1639, il entra d'abord comme expé-

ditionnaire dans les bureaux de Colbert et s'avisa un jour de composer des vers sur les conquêtes de Louis XIV ; peu de temps après, il remporta un prix de poésie à l'Académie française. Ayant reçu les ordres, il fut chargé de diverses éducations. Il mourut en 1719. Il avait été élu à l'Académie en 1698. Il laissait quatre tragédies, dont la dernière, *Pénélope*, eut du succès. Il fit aussi des vers sur différents sujets.

IV. — Dubos

Né à Beauvais en 1670, il s'appliqua d'abord à la théologie, mais il y renonça bientôt pour l'étude du droit public et des intérêts de l'Europe. Retiré enfin de la carrière politique, il entra dans celle de l'histoire et de la littérature. Ses ouvrages lui ouvrirent, en 1720, les portes de l'Académie française. Il mourut en 1742. Parmi ses ouvrages, l'*Histoire de la ligue de Cambray* (1709 et suiv.), a toujours joui d'une grande estime. Ses *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (1719) sont un des livres où la théorie des arts est expliquée avec le plus de sagacité et de justesse.

V. — Du Resnel

Né à Rouen en 1692, les langues savantes le captivèrent surtout et il se livra entièrement aux belles-lettres. Il fut reçu à l'Académie française en 1742 et mourut en 1761. Des traductions de Pope et des

mémoires d'érudition forment le bagage littéraire de du Resnel.

VI. — Saurin

Né à Paris en 1706, il se fit d'abord recevoir avocat. Mais, le théâtre le sollicitait vivement ; ce ne fut cependant qu'à quarante ans qu'il put songer à s'y produire. En 1743, il débuta par les *Trois rivaux*, comédie en cinq actes en vers. Il donna, en 1752, la tragédie d'*Aménophis* ; puis, en 1769, *Spartacus*, qui reçut un grand accueil. Le succès de la piquante comédie des *Mœurs du temps* (1760) ouvrit, en 1761, les portes de l'Académie à Saurin. Il mourut en 1781.

VII. — Condorcet

Né en 1743, à Ribemont en Picardie, il fit son éducation à Paris, au collège de Navarre, où il soutint, à l'âge de seize ans, une thèse de mathématiques d'une manière brillante. Il se fixa à Paris, en 1762, et s'y livra à l'éducation. Il entra à l'Académie française en 1782. Il mourut en 1794, laissant un grand nombre d'ouvrages scientifiques.

VIII. — Legouvé

Né à Paris en 1762 ; son père, avocat distingué, lui transmit, avec le goût de la poésie dramatique, une fortune assez considérable pour qu'il put se livrer à son penchant, sans nuire à son avenir. Une héroïde

sur la mort du fils de Brutus, publiée en 1786, révéla au public le talent naissant de Legouvé. En 1792, la représentation de la *Mort d'Abel* éleva très haut tout à coup la réputation du jeune auteur. Legouvé est surtout connu par son poème du *Mérite des femmes*, publié en 1800. Admis en 1796 à l'Académie française, Legouvé ne reparut qu'en 1806 au théâtre par sa tragédie de la *Mort de Henri IV*. Il mourut en 1811.

IX. — Al. Duval

Né à Rennes en 1767; à quatorze ans, il entra comme volontaire dans la marine royale, puis il devint élève ingénieur dans les ponts et chaussées; en 1788, il se livra à l'étude de l'architecture; en 1791, il débutait comme acteur et, en 1792, comme auteur. Sa réputation ne commença qu'à *Édouard en Écosse, ou la nuit d'un proscrit*; drame historique en trois actes en prose (1802). Il cultiva avec un égal succès la comédie, le drame et l'opéra-comique, et il fut un des premiers auteurs dramatiques français, de 1792 à 1815. Entré à l'Académie en 1812, il mourut en 1842. Son œuvre dramatique est considérable.

X. — Ballanche

Né à Lyon en 1776, il fut à la fois un grand écrivain et un penseur profond. Il publia d'abord *Antigone*, poème historique, puis un *Essai sur les insti-*

tutions sociales dans leurs rapports avec les idées nouvelles. Orphée est encore un poème historique. Entré à l'Académie française en 1842, mort en 1847, Ballanche a laissé un des noms les plus purs de notre époque.

XI. — Vatout

Né en 1792 à Villefranche (Rhône), il vint de bonne heure faire ses études à Paris ; après quelques essais dans la carrière administrative, il entra en 1822 dans la maison du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe. La Révolution de juillet fit de lui un personnage influent. Élu en 1848 à l'Académie française, il mourut sans avoir atteint le jour de sa réception. Il a beaucoup écrit.

XII. — De Saint-Priest

Né en 1805 à Saint-Pétersbourg, il reçut une éducation toute française. A dix-sept ans, il vint à Paris et il fournit aux *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* le volume du théâtre russe, avec notices et préfaces. Ses travaux historiques lui ouvrirent les portes de l'Académie française, en 1849. Il mourut en 1851. Un de ses ouvrages les plus remarquables est : l'*Histoire de la royauté considérée dans ses origines*, etc. (1842).

XIII. — Berryer

Né à Paris en 1790, il débuta au barreau de Paris à vingt-un ans, au commencement de 1811. Ses débuts furent peu brillants. Il n'y montra qu'en germe ces éminentes facultés qui devaient plus tard lui valoir de si nombreux triomphes. Élu à l'Académie en 1852, Berryer est mort en 1869.

XIV. — De Champagny

Né à Vienne en 1804, ses plus importants ouvrages sont une *Histoire des Césars* (1841-43). *Du Germanisme et du Christianisme* (1850), les *premiers siècles de la charité* (1854), *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron* (1858), les *Antonins* (1863), etc. Élu membre de l'Académie française en 1869. il est mort en 1882.

XV. — De Mazade

Né à Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne), en 1821, il étudia le droit à Toulouse, vint à Paris en 1848 et débuta dans la carrière littéraire par un volume d'odes. *La Presse*, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*, cette dernière surtout, ont publié un grand nombre d'articles de M. de Mazade. Dans ce recueil, il s'est beaucoup occupé de critique littéraire et a fait paraître nombre d'études intéressantes, notamment

sur les hommes et les choses en Espagne et en Italie, sans compter divers ouvrages. Il est entré à l'Académie française en 1882.

QUARANTIÈME FAUTEUIL

1635. A. de Mauléon. — 1639. Priézac. — 1662. Le Clerc. — 1692. De Tourreil. — 1714. Rolland-Malet. — 1736. Boyer, évêque de Mirepoix. — 1755. Thyrel de Boismout. — 1787. Rulhières. — 1795. Garat. — 1816. De Bausset. — 1824. De Quélen. — 1840. De Molé. — 1856. De Falloux.

I. — A de Mauléon

Né en Bresse, il fut reçu à l'Académie française en 1635, mais il en fut exclu l'année suivante, pour un manque de loyauté. Il mourut vers 1650.

II. — Priézac

Né en 1590, dans le bas Limousin, il se distingua dans le barreau. Ses plaidoyers et quelques discours, prononcés en de grandes occasions, portèrent sa réputation jusqu'à Paris. Il fut reçu à l'Académie française, en 1639, et mourut en 1662.

III. — Le Clerc

Né à Albi en 1622, il avait vingt-trois ans, quand il vint faire jouer à Paris la *Virginie romaine*, tragédie de sa composition. Cette pièce fut assez bien reçue du public. Cependant, il sembla renoncer au théâtre pour se livrer au barreau ; il y revint au bout de trente ans, mais sans succès. Reçu à l'Académie française, en 1662, il mourut en 1691, laissant quelques tragédies et un ouvrage imparfait intitulé : *Conformité des poètes grecs, latins, italiens et français*, dans lequel il se proposait de montrer que tous les poètes ne sont que des traducteurs les uns des autres.

IV. — de Tourreil

Né à Toulouse en 1656, il montra de bonne heure du goût pour les lettres et spécialement pour l'art oratoire, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver la poésie. Il entreprit de traduire Démosthène et publia, en 1691, une version française d'une partie des œuvres du célèbre orateur grec. Ce fut cette traduction qui lui ouvrit les portes de l'Académie en 1692. Il mourut en 1715.

V. — Roland Malet

On ne sait pas en quelle année ni en quel lieu est né R. Malet ; une ode couronnée par l'Académie

française, était son seul titre pour aspirer à y entrer; et il n'a laissé aucune autre production. Reçu en 17,5, il mourut en 1736.

VI. — Boyer, évêque de Mirepoix

Né à Paris en 1675, il se voua à la prédication, où il acquit une certaine réputation. En 1730, il fut élevé à l'évêché de Mirepoix et, quelques années après, appelé à la cour pour être précepteur du dauphin. Il fut reçu à l'Académie en 1736. Il mourut en 1755.

VII. — Thyrel de Boismont

Né près de Rouen vers 1715, il annonça, dans sa jeunesse, les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence sacrée. Il vint à Paris en 1749. En 1755, le succès de ses sermons le fit entrer à l'Académie : on n'a de lui qu'un *Panégyrique de saint Louis*, *l'Oraison funèbre du Dauphin*, *fils de Louis XV*, celle de *Marie Leczinska*, *celle de Louis XV*, etc. Il mourut en 1786.

VIII. — Rulhières

Né à Bondi, près de Paris, en 1736, il embrassa d'abord la carrière des armes. Vers 1771, au succès de son *Histoire de Russie* vint se joindre celui d'un discours en vers très spirituellement tourné; cependant, il n'entra à l'Académie qu'en 1787. Il mourut

en 1791. Il a écrit en prose et en vers : on estime surtout ses *Anecdotes sur la révolution de Russie, en* 1762, et son *Histoire de l'anarchie de Pologne.*

IX. — Garat

Né à Ustaritz (basse Navarre) en 1749, Garat, après des études superficielles, fit sa tragédie comme tous les rhétoriciens et vint à Paris chercher fortune. Le libraire Panckouke n'imprima pas la tragédie, mais il demanda quelques articles de journal au jeune homme et le mit en relations avec Suard. De 1779 à 1784, Garat remporta quatre prix d'éloquence à l'Académie française. Il entra, en 1795, à l'Institut dont il fut éliminé en 1816. Il mourut en 1833, laissant un assez grand nombre d'écrits parmi lesquels ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard*, des Éloges de divers personnages illustres, etc.

X. — De Bausset

Né à Pondichéry en 1748, il vint fort jeune en France et entra dans les ordres. Obligé de s'expatrier sous le régime révolutionnaire, il ne reparut en France qu'après le 9 thermidor et consacra tous ses moments à la culture des lettres. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire de Fénelon* (1808 et 1809), l'*Histoire de Bossuet* (1814). En 1816, il entra à l'Académie française et mourut en 1824.

XI. — Mgr de Quélen

Né en 1778, à Paris, il embrassa la carrière sacerdotale. En 1814, il se révéla comme orateur sacré par l'*Oraison funèbre de Louis XVI* et en 1815 par celle de Mme Elisabeth. Élevé en 1821 à l'archevêché de Paris, il entra en 1824 à l'Académie française. Exposé à mille ennuis sous le gouvernement de juillet, il mourut en 1839. Ses mandements, ses lettres pastorales et ses oraisons funèbres sont très remarquables, au point de vue théologique et littéraire.

XII. — De Molé

Ne à Paris en 1783, resté orphelin à treize ans, il eut la force d'étudier seul, et il fut son propre précepteur. Son premier écrit : *Essais de morale et de politique*, parut en 1805 et révéla un caractère qui frappa Napoléon et lui inspira le désir de se l'attacher. Son rôle fut à la hauteur des événements sous la Restauration et après 1830, comme il l'avait été sous l'Empire. En 1840, il succédait à l'Académie française à Mgr de Quélen. Il y apporta l'assiduité, l'amour d'un homme de lettres; il prit souvent la parole en son nom. Il mourut en 1855.

XIII. — De Falloux

Né à Angers en 1811, il vint de bonne heure à Paris, où il se produisit dans le salon de Mme Swet-

chine. En 1840, il publia une *Histoire de Louis XVI* et quelques années plus tard (1844) il fit paraître celle du pape saint Pie V. Ce ne fut qu'en 1846 qu'il débuta dans la vie politique. A partir du coup d'État qui aboutit à l'Empire, M. de Falloux rentra dans la vie privée. En 1857 il entrait à l'Académie française. Il est mort au commencement de l'année 1886.

CONCLUSION

L'obligation de circonscrire en moins de deux cent cinquante pages une suite de près de cinq cents notices que comporte l'histoire des quarante fauteuils de l'Académie française, depuis son origine jusqu'à nos jours (1634-1886), nous a imposé la plus grande brièveté pour chacune de ces biographies, souvent très courtes.

Puissions-nous avoir réussi à faire de ce petit livre le compagnon de tous ceux — et le nombre en est grand, — qui s'intéressent aux travaux de l'Académie française et veulent connaître la chronologie de chacun de ses fauteuils.

Au moment où ces pages achèvent de s'imprimer, les journaux nous donnent les noms de trois nou-

veaux élus. Ce sont MM. Léon Say, Leconte de Lisle et Edouard Hervé, qui succèdent, le premier à About, le deuxième à Victor Hugo et le troisième au duc de Noailles.

Paris, 12 février 1886.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE TOUS LES NOMS

Des membres de l'Académie Française, depuis son origine jusqu'à nos jours (1634-1886.)

A

Abeille, 155.
About, 31.
Adam, 165 et 166.
Aguesseau (d'), 29 et 30.
Aignau, 161 et 162.
Alary, 132.
Alembert (d') 148 et 149.
Amelot (J.-J.), 3.
Ampère, 141.
Ancelot, 158.
Andrieux, 144 et 145.
Antin (Gondrin d'), 223.
Arbaud de Porchères, 153.
Argenson (d'), 29.
Argenson (R. d'), 212.
Arnauld (l'abbé), 84.
Arnault, 92 et 110.
Audiffret-Pasquier (d'), 94.
Auger, 219 et 220.
Augier, 203.
Aumale (duc d'), 130.
Autran, 63.

B

Bailly, 179 et 180.
Balesdens, 51 et 52.
Ballanche, 229 et 230.
Balzac, 198.
Baour-Lormian, 61 et 62.
Barante (de), 191.
Barbier (A.), 25.
Barbier d'Aucourt, 188.
Bardin, 169 et 170.
Baro, 222.
Barthélemy (l'abbé), 156 et 157.
Baudoin, 142 et 143.
Bautru, 82.
Bausset (de), 235.
Bazin de Bezons, 212.
Beauveau (de), 200 et 201.
Beauzée, 156.
Belle-Isle (de), 3 et 4.
Belloy (de), 195 et 196.
Benserade, 18.
Bergeret, 52.
Bernard (Cl.), 135.
Bernardin de St-Pierre, 161.
Bernis (de), 47 et 48.
Berryer, 231.
Bertrand, 216.
Bignon (J.), 78.
Bignon (P.), 78.
Bigot de Préameneu, 140.
Biot (J.-B.), 36 et 37.
Bissy (de), 34.
Blanc (Ch.), 38.
Boileau (G.), 119 et 120.
Boileau (Ch.), 155.
Boileau Despréaux, 212 et 213.
Boisgelin (de), 109.
Boismont (de), 234.
Bois-Robert, 70 et 71.
Boissat (de), 176.
Boissier (G.), 104.
Boissy (de), 72 et 73.
Boivin, 126 et 127.
Bonald (de), 157.

Bonaparte (Lucien), 219.
Bossuet, 217.
Boufflers (de), 61.
Bougainville, 139.
Bouhier, 189.
Bourbon (N.), 170.
Bourzéis, 100.
Boyer (l'abbé), 226.
Boyer, évêque de Mirepoix, 234,
Boze (de), 195.
Bréquigny, 79.
Brifaut, 30.
Broglie (duc de), 175.
Broglie (A. de), 186.
Brûlart de Sillery, 19.
Buffon, 214.
Bussy-Rabutin, 77 et 78.
Bussy-Rabutin, évêque, 115.

C

Cabanis, 215.
Cailhava, 133 et 134.
Caillières (de), 171 et 172.
Cambacérès, 157.
Campenon, 123 et 124.
Campistron, 71 et 72.
Carné (de), 37 et 38.
Caro, 163.
Cassagnes, 131 et 132.
Caumartin (l'abbé de), 209.
Caumont La Force (duc de), 19 et 20.
Cérisy (G.-H. de), 32.
Chabanon, 116.
Chamfort, 73 et 74.
Chamillart, 143.
Champagny (de), 231.
Chapelain, 17 et 18.
Charpentier, 143.
Chastellux (de), 42.
Châteaubriand, 74 et 75.
Châteaubrun (de), 41.
Chaumont (de), 46.
Chénier (J.-M.), 74.
Cherbuliez, 182.
Choiseul-Gouffier (de), 149.
Choisy (l'abbé de), 137 et 138.
Clérambault, 89.
Clermont-Tonnerre, 188.
Clermont (comte de), 195.
Coëtlosquet (de), 97.
Coislin (A. de), 147.
Coislin (P. de), 147 et 148.
Coislin (H. de), 148.
Colardeau, 127.
Colbert (J.-N.), 27.
Colbert (J.-B.), 88 et 89.
Colletet, 119.
Collin d'Harleville, 84 et 85.
Colomby, 136.
Condillac, 178 et 179.
Condorcet, 226.
Conrart, 39.
Coppée, 9 et 10.
Cordemoy (G. de), 52.
Corneille (P.), 112 et 113.
Corneille (Th.), 113 et 114.
Cotin, 32 et 33.
Cousin (le président), 46.
Cousin (V.), 15 et 16.
Crébillon, 107 et 108.
Crécy (de), 132.
Cuvier, 210.
Cuvillier-Fleury, 211.

D

Dacier (B.-J.), 93.
Danchet, 11.
Dangeau (l'abbé de), 33.
Dangeau (marquis de), 183 et 184.
Daru, 85.
Delavigne (C.), 55 et 56.
De la Ville, 101.
Delille, 122 et 123.
De Sèze, 190 et 191.
Desmarets, 64 et 65.
Destouches, 72.
Destutt de Tracy, 215.
Domergue, 201.
Doucet, 221.
Doujat, 222.
Droz, 129.
Dubois, 199 et 200.
Dubos, 227.
Du Camp (M.), 192 et 193.
Ducis, 190.
Duclos, 155 et 156.
Dufaure, 181 et 182.
Dumas (A.), 49 et 50.
Dumas (J.-B.), 216.
Dupanloup, 94.
Dupaty, 8.

Dupin (aîné), 210 et 211.
Dupré de Saint-Maur, 223.
Duras (de), 196.
Dureau de La Malle, 109 et 110.
Du Resnal, 227 et 228.
Duruy, 81.
Duval (A.), 229.
Duvergier de Hauranne, 175.

E

Empis, 24 et 25.
Esménard, 34, 35.
Esprit (J.), 26.
Estrées (cardinal d'), 59.
Estrées (Maréchal d'), 60.
Estrées (M. d'), 213.
Etienne, 150, 151 et 220.

F

Falloux (de), 236 et 237.
Faret, 58 et 59.
Favre (J.), 16.
Féletz (de), 196 et 197.
Fénelon, 194.
Ferrand, 55.
Feuillet (O.), 111 et 112.
Fléchier, 2 et 3.
Fleuriau de Merville, 33 et 34.
Fleury (l'abbé), 165.
Fleury (cardinal), 172.
Florian, 175.
Flourens, 134 et 135.
Foncemagne, 116.
Fontanes, 206 et 207.
Fontenelle, 160.
Fourier, 15.
Fraguier, 27.
Frayssinous, 180 et 181.
Furetiere, 176 et 177.

G

Gaillard, 133.
Gallois, 100 et 101.
Garat, 235.
Gédoyn, 47.
Genest, 226 et 227.
Girard, 28 et 29.
Giry (L.), 226.
Giry de Saint-Cyr, 218.
Godeau, 1 et 2.
Goibeau-Dubois, 154.
Gombauld, 10 et 11.
Gomberville, 125 et 126,
Granier, 221 et 222.
Gratry, 191 et 192.
Gresset, 12.
Guibert, 206.
Guiraud, 140 et 141.
Guizot, 216.

H

Habert (Ph.), 26.
Habert de Cérisy, 32.
Habert de Montmort, 208.
Halévy (L.), 44 et 45.
Harcourt (d'), 184.
Hardion, 205.
Harlay (Fr. de), 149.
Haussonville (d'), 44.
Hay de Chambon, 217.
Hay du Chastelet, 76.
Hénault, 200.
Houdar de Lamotte, 114 et 115.
Houteville, 90.
Huet, 126.
Hugo (V.), 118.

J

Janin (J.), 57.
Jay, 167 et 168.
Jouy (de), 23 et 24.

L

Labiche, 169.
Labruyère, 165.
La Chambre (P. de), 164.
La Chambre (M.-C. de), 203 et 204.
La Chapelle, 177.
La Chaussée, 138 et 139.
La Condamine, 122.
Lacordaire, 186.
Lacretelle (aîné), 128.
Lacretelle (Ch.), 35 et 36.
Lacuée de Cessac, 185.
La Faye (de), 107.
La Fontaine, 89.
La Harpe, 127 et 128.
Laîné, 7 et 8.
La Loubère, 95 et 96.

Lally-Tollendal, 98.
Lamartine, 86.
La Mesnardière, 137.
La Monnoye, 204 et 205.
Lamothe Le Vayer, 105 et 106.
Lauguet de Gergy, 214.
Laplace, 68.
Laprade, 9.
La Rivière (P. de), 205.
Lanjon, 150.
Lavau (de), 209.
Laya, 151.
Le Batteux, 218.
Lebrun (P.-A.), 49.
Leclerc, 233.
Lefranc de Pompignan, 53 et 54.
Legouvé (E.), 158 et 159.
Legouvé, 228 et 229.
Lemercier (N.), 117 et 118.
Lemierre, 219.
Lemoinne (J.), 58.
Lemontey, 14.
L'Estoile (de), 147.
Lesseps (de), 146.
Lévis (de), 224.
Littré, 207 et 208.
Loménie de Brienne, 144.
Loménie (de), 152 et 153.
Louvois (abbé de), 65 et 66.
Luynes (cardinal de), 172.

M

Mairan, 83 et 84.
Malesherbes, 223.
Malet (R.). 233.
Malézieu, 188 et 189.
Malleville (de), 51.
Maret, 6.
Marivaux, 90 et 91.
Marmier, 99.
Marmontel, 139 et 140.
Martin (H.), 146.
Massieu, 89 et 90.
Massillon, 66.
Mauléon (A. de), 232.
Maupertuis, 53.
Mauroy, 65.
Maury, 54 et 164.
Maynard, 112.
Mazade (de), 231 et 232.
Mérimée, 152.
Merlin, 55.
Mesmes (J.-J. de), 65.
Mesmes (N. de), 131 et 132.
Mézeray, 187 et 188.
Mézières, 125.
Méziriac (de), 105.
Michaud, 134.
Mignet, 80 et 81.
Millot, 12 et 13.
Mimeure (V. de), 46 et 47.
Mirabaud (J.-B. de), 20.
Molé (de), 236.
Moncrif, 209 et 210.
Mongault, 155.
Mongin, 101.
Montalembert (de), 129 et 130.
Montazet, 61.
Montesquieu, 40 et 41.
Montesquiou (de), 97.
Montesquiou (F. de), 167.
Montigny (J. de), 120.
Montmorency (duc de), 140.
Montreuil (J. de), 95.
Morellet, 13 et 14.
Musset (A. de), 8 et 9.

N

Naigeon, 116 et 117.
Nesmond (de), 3.
Neufchâteau (F. de), 48 et 49.
Nicolaï (de), 42.
Nisard, 197.
Nivernois (duc de), 67.
Noailles (de), 76.
Nodier, 151 et 152.

P

Pailleron, 38 et 39.
Parny, 22 et 23.
Parceval-Grandmaison, 202.
Pasquier, 181.
Pasteur, 208.
Pastoret, 174.
Patin, 103 et 104.
Patru, 153 et 154.
Pavillon (Et.), 19.
Pellisson, 193 et 194.
Péréfixe (de), 198 et 199.
Perraud (év.), 25.
Perrault (Ch.), 120 et 121.

Perrot d'Ablancourt, 77.
Picard, 110.
Polignac (cardinal de), 217 et 218.
Pongerville, 98 et 99.
Ponsard, 62 et 63.
Porchère-Laugier, 193.
Portail, 138.
Portalis, 149 et 150.
Potier de Novion, 154.
Prévost-Paradol, 141.
Priézac, 232.

Q

Quélen (de), 236.
Quinault, 170 et 171.

R

Racan, 164.
Racine, 106.
Radonvilliers (de), 91 et 92.
Raynouard, 80.
Regnault de Saint-Jean-d'Angély, 67 et 68.
Régnier-Desmarais, 204.
Rémusat, 69.
Renan, 135.
Renaudot, 222.
Renouard de Villayer, 159.
Richelieu (maréchal de), 184.
Richelieu (duc de), 92 et 93.
Roederer, 224.
Roger, 103.
Rohan-Soubise, 60.
Rohan (de), 121.
Rohan-Guémenée (de), 166.
Roquelaure, 210.
Rose (T.), 39 et 40.
Roquette (l'abbé), 223.
Rothelin (de), 27 et 28.
Rousse, 16 et 17.
Rousset (C.), 142.
Royer-Collard, 68 et 69.
Rulhières, 234 et 235.
Ryer (du), 59.

S

Saci (L. de), 40.
Sacy (S. de), 168.
Saint-Aignan, 127.
Saint-Aignan (F. de), 137.
Saint-Amant, 131.
Saint-Ange, 201.
Saint-Aulaire, 83.
Saint-Aulaire (comte de), 174 et 175.
Sainte-Beuve, 56 et 57.
Saint-Lambert, 4 et 5.
Saint-Marc Girardin, 124.
Saint-Palaye (L. de), 73.
Saint-Pierre (l'abbé de), 53.
Saint-Priest (de), 230.
Saint-René Taillandier, 192.
Sallier (abbé), 96 et 97.
Salomon, 170.
Salvandy, 202.
Sandeau, 30 et 31.
Sardou, 63 et 64.
Saurin, 228.
Scribe, 110 et 111.
Scudéry, 183.
Sedaine, 21 et 22.
Segrais, 71.
Séguier (A.-L.), 160 et 161.
Séguier, 212.
Ségur (Ph. de), 42 et 43.
Ségur, 224 et 225.
Ségury, 166.
Sérizay (de), 45.
Servien, 159.
Sicard, 180.
Siéyès, 98.
Silhon (J. de), 87 et 88
Simon (J.), 69 et 70.
Sirmond, 94 et 95.
Soumet, 162 et 163.
Suard, 102 et 103.
Sully-Prudhomme, 175.
Surian, 148.

T

Taine, 153.
Tallemant (l'abbé P.), 11.
Tellemant (l'abbé Fr.), 95.
Target, 166 et 167.
Terrasson, 34.
Testu (J.), 82.
Thiers, 145 et 146.
Thomas, 206.
Tissot, 93.
Tocqueville (de), 185.

Tourreil (de), 253.
Trémoille (la), 60.
Tressan (de), 179.
Tristan l'Ermite, 136.
Trublet, 4.

V

Vaines (de), 22.
Valincourt (de), 106 et 107.
Vatout, 230.
Vaugelas, 182 et 183.
Vauréal, 122.
Vicq d'Azyr, 214 et 215.
Viel-Castel, 225.
Viennet, 43 et 44.
Vigny (de), 220 et 221.
Villar (l'abbé), 196.
Villars (maréchal de), 143 et 144.
Villars (duc de), 144.
Villemain, 207.
Vitet, 163.
Voisenon, 108.
Voiture, 187.
Volney, 173 et 174.
Voltaire, 189.

W

Watelet, 20 et 21.



ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.



Angers, imp. Burdin et Cie, rue Garnier, 4.

